

Neige Sinno
Triste tigre
NEIGE
SINNO
P.O.L
40 ans
de littérature

J’ai voulu y croire, j’ai voulu rêver que le royaume de la littérature m’accueillerait comme n’importe lequel des orphelins qui y trouvent refuge, mais même à travers l’art, on ne peut pas sortir vainqueur de l’abjection. La littérature ne m’a pas sauvée. Je ne suis pas sauvée.

Neige Sinno

Triste tigre

P.O.L
33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6e

C'était un sentiment très particulier : une gêne hideuse, oppressante, comme si j'étais attablé avec le petit fantôme de quelqu'un que je venais de tuer.

Vladimir Nabokov, *Lolita*

Chapitre I



PORTRAITS

Portrait de mon violeur

Car à moi aussi, au fond, ce qui me semble le plus intéressant c'est ce qui se passe dans la tête du bourreau. Les victimes, c'est facile, on peut tous se mettre à leur place. Même si on n'a pas vécu ça, une amnésie traumatique, la sidération, le silence des victimes, on peut tous imaginer ce que c'est, ou on croit qu'on peut imaginer.

Le bourreau, en revanche, c'est autre chose. Être dans une pièce, seul avec un enfant de sept ans, avoir une érection à l'idée de ce qu'on va lui faire. Prononcer les mots qui vont faire que cet enfant s'approche de vous, mettre son sexe en érection dans la bouche de cet enfant, faire en sorte qu'il ouvre grand la bouche. Ça, c'est vrai que c'est fascinant. C'est au-delà de la compréhension. Et le reste, quand c'est fini, se rhabiller, retourner vivre dans la famille comme si de rien n'était. Et, une fois que cette folie est arrivée, recommencer, et cela pendant des années. N'en jamais parler à personne. Croire qu'on ne va pas vous dénoncer, malgré la gradation dans les abus sexuels. Savoir qu'on ne va pas vous dénoncer. Et quand un jour on vous dénonce, avoir le cran de mentir, ou le cran de dire la vérité, d'avouer carrément. Se croire injustement puni quand on prend des années de prison. Clamer son droit au pardon. Dire que l'on est un homme, pas un monstre. Puis, après la prison, sortir et refaire sa vie.

Même moi, qui ai vu cela de très près, du plus près qu'on puisse le voir et qui me suis interrogée pendant des années sur le sujet, je ne comprends toujours pas.

Le portrait

Si on ne devait remarquer qu'une chose de lui, ce serait son énergie. C'est quelqu'un de très vivant. Il bouge, il est dans l'action. Quand il était petit, il était déjà comme ça. Ses frères aussi. Trois garçons, très rapprochés en âge, ça faisait du désordre dans le petit appartement de la banlieue parisienne. Le père essayait de se concentrer pour peindre. Il criait qu'il ne pouvait pas travailler dans ce bazar ! Et la mère essayait de faire taire les enfants, elle les emmenait dans une autre pièce, ou bien au parc, qu'il pleuve ou qu'il vente, pour qu'ils se défoulent. Le père n'arrivait pas à vivre de la peinture, sa première vocation, et il avait monté, à côté des cours de dessins, une petite entreprise qui vendait des cheminées design. C'était les années 1970-1980, les cheminées en question nous semblent aujourd'hui parfaitement ridicules, ou rigolotes selon la perspective, en tout cas il ne viendrait plus à l'idée de quiconque de mettre chez soi une de ces singulières capsules aux formes psychédéliques avec des cassettes en verre intégrées. À l'époque pourtant, je crois que ça marchait plutôt bien. Les grands-parents étaient ouvriers, des deux côtés, des gens du Nord, de vers Boulogne-sur-Mer où la famille possédait encore un appartement qu'ils occupaient pour les vacances. La mère, je crois, était secrétaire du truc de cheminées, un peu femme au foyer, un peu dans l'ombre du père. Rien de spécial, ni riches ni pauvres, des Parisiens de la petite classe moyenne. Aucun des fils n'a fait d'études, ils sont partis de la maison avant d'avoir passé le bac. L'aîné pour travailler dans le commerce, le deuxième dans l'armée et mon beau-père pour faire son service militaire dans les Alpes. Il ne retourna jamais à Paris. Les parents étaient plutôt sévères, et avaient élevé leurs enfants à l'ancienne, avec justice et discipline. Il était fier de cette éducation un peu à la dure, ainsi que de son passage chez les scouts, comme de tout ce qui avait trait à la formation qu'il avait reçue. Tout avait contribué à faire grandir sa force et son envie de vivre, de connaître, de conquérir.

J'ai du mal à l'imaginer dans la banlieue parisienne. Je l'ai toujours vu dans la montagne, en vêtements de sport, en habits de chantier. Il a pourtant été un jour vêtu comme un petit citadin qui va à l'école religieuse, la chemise repassée, les chaussures cirées, les cheveux plaqués, jusqu'à ses dix-huit ans. Après, il est parti à Briançon où il a découvert l'escalade, la haute montagne, le parapente, une vie plus libre, plus sauvage, sans chemises, sans plus jamais attendre le métro ni se faire

la raie sur le côté, sans messe le dimanche, une vie de grand air et de lumière.

En 1983, quand il rencontre ma mère, il a vingt-quatre ans. Ils sont ensemble dans une formation pour accompagnateurs en moyenne montagne. Il est grand, sportif, sympathique. Dans le groupe, il aime bien prendre les situations en main, diriger les opérations quand une urgence se présente, quand on affronte un moment difficile, une paroi dangereuse, si un accident a lieu. Il est charismatique, il a beaucoup d'amis, il plaît aux filles.

Il lui plaît, à elle. Il lui rappelle l'amoureux qu'elle vient de perdre quelques mois auparavant, emporté par une avalanche. Elle avait été dévastée par cette mort soudaine. Elle se pensait inconsolable. Mais peut-être pas, en fait. Elle passe beaucoup de temps en la compagnie de ce nouvel ami. Elle aime son caractère volontaire, décidé, enjoué. Ça la repose de Sammy, le père de ses filles, qui est, lui, plutôt rêveur, lunaire, souvent en retrait. Il cherche très vite à la conquérir. Il la conduit par des chemins escarpés jusqu'à des cimes où ils se sentent transportés par la beauté de la nature. Ils marchent en montagne l'un derrière l'autre, en silence, sous les ciels changeants des étés dans les Alpes, avec des nuages qui bougent comme des panneaux de théâtre, qui ont l'air de glisser vers l'ouest pour laisser la place à d'autres ciels cachés en dessous. À la descente, ils se donnent la main. Il est déjà avec quelqu'un, et elle, elle a quatre ans de plus que lui et déjà deux enfants. Deux filles avec des prénoms de contes de Grimm, Neige et Rose, six ans et quatre ans, qui sont avec leur papa pour l'instant mais qu'elle ne peut pas laisser trop longtemps car elles ont besoin d'elle et elles lui manquent. Elle est surprise qu'il aille au-delà de la séduction, des premiers jours d'amour passionné, qu'il lui propose de continuer, de faire venir ses filles, d'essayer quelque chose ensemble, elle est surprise mais heureuse, elle se dit qu'elle a de la chance.

Elle aime son corps athlétique, l'énergie qui s'en dégage. Mais oui, l'énergie, la force, je l'ai déjà dit. Il fait du ski, de l'escalade, il aime le travail dur, aller au bout de ses ressources, se dépasser. Avant d'être accompagnateur, il a fait ses classes chez les chasseurs alpins, un régiment d'élite pour les jeunes qui aiment la haute montagne. On l'a fait courir sur la route des Traverses sous la neige à la tombée de la nuit, monter à des refuges d'altitude avec 80 kilos de pierres dans le sac à dos, creuser des tranchées au col de l'Échelle à l'aide d'une petite pelle en aluminium jusqu'à ce que des ampoules se forment sur ses mains gelées, des trucs comme ça. Il a adoré. Elle est pacifiste, elle a du mal à comprendre qu'il ait aimé ce monde de règlements arbitraires et de démonstrations viriles. Surtout après Sammy, qui a joué le malade

mental pour se faire réformer, qui avait en horreur les armes, l'uniforme, la cruauté. Mais il lui raconte les randonnées avec les copains, la camaraderie pendant les épreuves, les leçons apprises à la dure quand on se confronte aux éléments. Avant cela il se croyait prisonnier d'une grise banlieue, c'est l'amour du sport qui l'a amené à découvrir autre chose. Maintenant il sait qu'il ne repartira pas, il a trouvé sa voie, dans la nature, avec elle.

La montagne, les chasseurs alpins, la banlieue, ça aussi je l'ai déjà dit.

Elle aime son visage aux pommettes hautes, son regard noir, ses yeux en amande qui rappellent un ancêtre asiatique, un ancêtre un peu égaré au milieu de cette tête plutôt nordique, de Français du Nord, d'où viennent ses deux parents, le Pas-de-Calais, peau blanche, nez aquilin.

Il rêve d'une grande famille. Avec ma mère il a assez vite deux nouveaux enfants, un garçon puis une fille. Quand on lui pose la question, il dit qu'il aimerait en avoir huit. Les gens ne font pas de commentaires, ils essaient de cacher leur embarras car ils pensent que quatre c'est déjà trop pour eux.

Il a gardé de son enfance le goût du beurre, des laitages. Sa mère faisait une espèce de bûche à la crème au beurre et au café qu'on a essayé de reproduire, un Noël après l'autre, pendant des années, en vain. Ce n'était jamais aussi bon. C'est même arrivé que ce soit carrément infect, des boulettes de beurre minuscules refusant de se dissoudre, perçant la crème de milliers de petits boutons gras et insipides alors que les particules de sucre crissaient sous la dent. Parfois la saveur et la texture se sont approchées vraiment très près de l'original, et ces fois-là, nos regards suspendus à son visage pour déchiffrer le jugement final nous ont transmis une sensation de félicité contagieuse, qui est à peu près l'image du bonheur familial suprême qu'il nous a été donné d'atteindre.

Il prend facilement des coups de soleil et les pollens du printemps déclenchent chez lui une violente allergie. Il éternue comme un forcené.

Il aime les jeux de société mais il est trop irascible et ça finit toujours mal. Les parties de Monopoly en famille ou les jeux de stratégie avec des amis se terminent parfois en accès de colère et il arrête de jouer, en plein milieu, en donnant un coup de poing sur la table qui fait valser tous les petits pions en plastique, les hôtels verts et les maisonnettes rouges, les tas de faux billets, et il s'en va, outré, en claquant les portes.

Au tennis pareil, plusieurs fois je l'ai vu balancer sa raquette par terre. C'est cher une raquette, et on n'a vraiment pas d'argent à dépenser dans un objet comme celui-ci. Mais c'est plus fort que lui. Il hurle des injures, contre son adversaire, contre lui-même, contre la balle qui a fait la faute. Rouge et transpirant, les yeux brillants de rage, il tape du pied et envoie valdinguer sa raquette dans le grillage.

Bon, j'arrête là. J'ai essayé. Je voulais faire ce portrait depuis ma perspective d'aujourd'hui, de femme devenue mère à mon tour, en cherchant à voir ce que ma mère voyait à l'époque, ce que les gens de notre entourage voyaient, ce qu'on voit en général dans un corps, un visage, quand on lit un portrait, avec des yeux adultes, habitués à la lecture, aux descriptions de personnages dans les romans, les reportages, à regarder et interpréter des images. Je n'y arrive pas. Pourtant j'ai écrit un grand nombre de nouvelles, plusieurs romans, je devrais savoir faire un portrait. Mais là, ce n'est pas pareil. D'abord j'essaie de coller à une certaine vérité objective qui m'échappe, malgré les photos, les souvenirs qui subsistent. Ensuite, évidemment, c'est impossible parce que c'est lui.

Le portrait donc

Il est grand et fort. Brutal même. Sa voix passe facilement de la douceur à la violence. Dès que quelque chose commence à l'énerver, il crie. Il crie fort. Il ordonne. Il trouve complètement aberrante la façon dont on nous a élevées jusqu'ici, ma sœur et moi, dans la permissivité excessive, le chaos. On a fait de nous deux petites sauvages. C'est n'importe quoi.

Ses mains sont grandes, d'une couleur qui vire souvent au rose-rouge, comme son visage dès qu'il est un peu exposé au soleil ou à la colère. Ses mains sont fortes. Elles saisissent, elles caressent mais avec une sorte de rudesse, une caresse qui s'approprie, qui se fraie un chemin. Comme sa voix qui essaie d'être douce mais qui en fait trop, qui vire dans l'aigu à la fin des phrases, un petit air interrogatif comme pour demander l'aval de l'interlocuteur, comme pour avoir la confirmation qu'on est d'accord, qu'on l'écoute, qu'on veut bien. Sauf que le ton ne change pas si la confirmation n'est pas donnée, si on reste en silence ou si on dit non. La voix continue pareil. En réalité, cette petite note d'interrogation fait partie de son monologue qui tourne en boucle.

Son corps est grand. Ses pieds, laids, comme tous les pieds, mais d'autant plus laids qu'ils sont poilus et roses et abîmés. C'est bizarre qu'il ait des poils sur les pieds car le reste du corps est plutôt lisse, le torse, les bras. Sa peau surtout est laide, de différents tons de rose, de blanc, de rouge et de marron. La peau de son sexe, tendue toujours sous l'érection, d'un rose violacé, prend une teinte pêche quand on s'éloigne du gland pour devenir beige et fripée sur les testicules comme si c'était de la peau morte, un bout de cadavre qui pend sous l'énorme sexe bandé et dur

comme un os.

Je ne l'ai jamais vu avec un livre entre les mains, mais il aimait les bandes dessinées, en particulier celles qui se passaient dans le Far West. Il possédait la collection presque complète d'une série dont le héros s'appelait Blueberry. Il restait souvent longtemps dans les toilettes à les lire. J'allais dire qu'il s'enfermait dans les toilettes mais ce serait faux. Quand on a enfin eu des toilettes, il n'y a jamais eu de loquet pour fermer, ni dans aucune des chambres. Il ne voulait pas que quiconque ait le contrôle sur une possible intimité. Aujourd'hui je trouve ça un peu étrange, ça l'aurait sans doute arrangé de pouvoir fermer derrière lui quand il était seul dans une pièce avec moi.

Il adorait Johnny Hallyday. Nous avons donc été forcées d'écouter Johnny nous aussi, pendant des heures, il accompagnait les longues journées de travaux dans la maison à retaper, les voyages familiaux en voiture, les fins de soirée avec des amis. Plus on écoutait les mêmes chansons, plus les paroles me semblaient empreintes d'une hypocrisie profonde. Tout ce cinéma de brave homme au cœur pur, de dur à cuire qui au fond est un tendre, de macho qui souffre, toute cette symphonie de l'apitoiement sur soi me rebutait.

Mon beau-père se percevait certainement lui-même comme un cow-boy solitaire. Il disait qu'il avait un sens aigu de l'injustice. Il racontait deux ou trois anecdotes de mauvais traitements dont il avait été témoin à l'école primaire et qui l'avaient révolté. Quand il nous surprenait en train de faire des bêtises, ma sœur et moi, il nous punissait toutes les deux sévèrement, en insistant sur le fait que la punition était collective. Il nous faisait transporter des brouettes de cailloux d'un bout à l'autre du jardin, creuser des trous, ramasser du bois.

Il avait une haute exigence morale avec laquelle nous ne pouvions transiger. À plusieurs occasions de mon enfance, je l'ai vu réagir héroïquement pour aider les autres. En montagne, dans des accidents, lors d'un incendie. Il a conduit pendant quelques années une ambulance. Il a été responsable d'une équipe sur des chantiers dangereux et prenait en charge la sécurité des autres. Dans ces moments il se transformait. Tout en lui se mettait au service de son objectif, les muscles et l'esprit tendus, il semblait scintiller de l'intérieur et on avait envie de suivre ses instructions, on avait confiance en son jugement, son instinct. Il était le guide qui nous mènerait en lieu sûr, celui qui était prêt à se sacrifier pour le bien commun, celui qui ne doutait pas une seconde, qui affrontait les dangers, le feu, la neige. La bravoure en personne.

Je l'ai longtemps perçu comme un démiurge, un être plus grand que nature. Il m'apparaissait comme une créature mythologique, un Sisyphe,

un Prométhée torturé par des démons. Plus tard, avec le recul, je me suis dit que c'était peut-être simplement un pauvre type qui avait le don de la manipulation et qui a profité de la vulnérabilité d'encore plus faible que lui. Dans le monde clos de la famille, il était tout-puissant. Il était sans doute les deux personnages à la fois, un titan et un minable. Est-ce qu'il n'est pas préférable d'être la victime du premier que du second ?

On faisait beaucoup de travaux ensemble. Surtout dans la maison, qu'on a restaurée entièrement en famille, lui, ma mère, ma sœur et moi. On était petites, on nous donnait des tâches à notre mesure : transporter des matériaux d'un endroit à l'autre, poncer des murs, amener les outils aux adultes. On était comme eux au milieu du chantier tous les week-ends, habillées de vieux survêtements maculés de plâtre. On partageait la corvée et la satisfaction du travail physique, la faim délicieusement comblée à la pause par un sandwich bien mérité, la rumination silencieuse au moment de se concentrer sur un geste précis. Tout cela en écoutant la radio et des cassettes de Johnny. Même encore aujourd'hui, si ça m'arrive d'entendre ces chansons, et ça arrive souvent puisqu'elles ont toujours un immense succès, il est difficile pour moi de ne pas sentir la blessure rouverte par la lame de ces couteaux, comme si les paroles avaient un double sens, un sens caché, toujours le même, que je suis la seule à entendre.

Quand ta bouche se fait douce
Quand ton corps se fait dur
Quand le ciel dans tes yeux
D'un seul coup n'est plus pur
Quand tes mains voudraient bien
Quand tes doigts n'osent pas
Quand ta pudeur dit non
D'une toute petite voix
Que je t'aime, que je t'aime, que je t'aime

Il disait qu'il m'aimait. Il disait que c'était pour pouvoir exprimer cet amour qu'il me faisait ce qu'il me faisait, il disait que son souhait le plus cher était que je l'aime en retour. Il disait que s'il avait commencé à s'approcher de moi de cette manière, à me toucher, à me caresser c'est parce qu'il avait besoin d'un contact plus étroit avec moi, parce que je refusais de me montrer douce, parce que je ne lui disais pas que je l'aimais. Ensuite, il me punissait de mon indifférence à son égard par des actes sexuels. Il me promettait que, tant que je n'en parlerais à personne,

il ne ferait rien aux autres enfants. Plus tard il a dit aussi que si j'acceptais de dire que je l'aimais, de faire comme si je l'aimais, il changerait d'attitude. Je ne pouvais pas. C'était trop tard, c'était devenu impossible. J'aurais préféré mourir plutôt que de lui dire ces mots. Il a mis comme condition au fait que ça s'arrête que je sois aimable avec lui, que je fasse au moins semblant devant les autres. J'ai dit oui. C'est comme ça que ça a fini.

Le bout de la langue fait trois petits pas

Je relis *Lolita* de Nabokov. La première fois que je l'ai lu, c'était pour un cours de littérature américaine, un cours sur des auteurs transgressifs où apparaissaient aussi Henry Miller, William Burroughs et Charles Bukowski. J'avais une vingtaine d'années, j'étais attirée par les expériences extrêmes, l'autodestruction, la folie, mais cette lecture m'a déroutée. Je ne m'attendais pas à y trouver autant de points communs avec ma sordide histoire personnelle.

Ce qui fait de ce livre un texte provocateur c'est, avant la situation qu'il décrit, le point de vue à travers lequel l'histoire est contée. Que le narrateur soit le coupable, le pédophile, et que le lecteur soit obligé, par l'intermédiaire de la voix narrative, d'entrer dans sa tête, de pénétrer les arcanes de ses raisonnements, de ses justifications, de ses fantasmes, voilà ce qui rend cette lecture si fascinante et troublante. On passe de l'adhésion au rejet, du dégoût à la compassion, du sourire face au sens de l'humour singulier du narrateur à l'horreur absolue. On le comprend et on ne le comprend pas, on accompagne sa folie jusqu'au bout, on craint ses victoires et on se réjouit de sa déchéance. Ce choix du point de vue oblige le contrat de lecture à une subtilité sophistiquée : on joue le jeu de l'auteur qui se met dans la peau du criminel sans pour autant entrer en empathie avec le personnage. Et si d'aventure on s'y laisse entraîner, le texte se charge de nous rappeler, à des moments choisis, que cette empathie fait de nous des complices du monstre.

C'est un choix rare en littérature. Alors que les romans écrits du point de vue de la victime abondent, ceux qui se situent dans la tête du bourreau sont peu nombreux, surtout dans la veine réaliste. Avec une précision cependant : ce choix est rare en ce qui concerne les viols d'enfants. En effet, pour tous les autres crimes, on est souvent mis du côté du criminel. On s'imagine volontiers le voleur, le traître, l'assassin même. Le tabou, dans notre culture, ce n'est pas le viol lui-même, qui est pratiqué partout, c'est d'en parler, de l'envisager, de l'analyser.

Mon beau-père n'a jamais prononcé le mot viol. Même devant le jury qui l'a condamné pour ce crime, selon lui, ça restait autre chose.

Les premiers chapitres nous plongent dans la perception de Humbert Humbert et dans sa vision de la petite fille en nymphette séductrice. Elle a vraiment l'air, selon lui, d'être sa partenaire dans une relation de complicité, tous les deux contre la mère qui met des barrières à leurs caprices. Lolita s'intéresse à des choses qui ne sont pas de son âge, les actrices des magazines, les histoires d'amour de Hollywood. Elle recherche l'attention de ce monsieur qui a séduit sa mère et, quand elle l'obtient, elle est ravie. Elle va lui rendre visite dans son bureau, s'assoit à côté de lui sur le canapé, repose nonchalamment ses jambes nues sur ses genoux. (Être dans la même maison que lui, le croiser dans la salle de bains, dans ce petit corps, dans ces vêtements, avec ce sourire ou cette absence de sourire, c'est de la provocation.) Elle veut quelque chose de lui. Et il croit savoir ce que c'est, puisque c'est la même chose que ce que lui veut. (Dans le discours de mon beau-père il y avait aussi une mise en scène de mon consentement. Tu aimes ça, non ? Tu aimes, oui, comme tu aimes. Tu aimes tellement ça.) Il se répète cela, il essaie de s'en convaincre, avec toujours un petit doute qui pointe, car il sait au fond qu'elle ne veut pas exactement la même chose que lui. D'ailleurs, quand il finit par parvenir à ses fins, quand il passe du fantasme à l'action, c'est là que le ton du livre change, c'est là qu'apparaît la fameuse phrase sur le petit fantôme et que la comédie vire à la tragédie.

La plupart des criminels s'inventent des histoires qui rendent tolérable ce qu'ils vivent. La plupart des pervers se racontent à eux-mêmes que ce qu'ils ressentent et ce qu'ils font a son origine dans de l'amour. (*Vous pouvez vous moquer de moi et menacer de faire évacuer le tribunal, mais tant qu'on ne m'aura pas bâillonné et à demi étranglé, je continuerai de crier ma misérable vérité. Je tiens à ce que le monde sache combien j'aimais ma Lolita.* Ou encore, en français dans le texte : *Je t'aimais. J'étais un monstre pentapode, mais je t'aimais. J'étais méprisable et brutal, et plein de turpitude, j'étais tout cela mais je t'aimais, je t'aimais !*) Les premiers chapitres de *Lolita* sont une fabuleuse démonstration de cet échafaudage mental. Cette construction habile a une grande force de conviction, elle rend presque vraisemblable le monde que s'invente le prédateur, et en même temps on peut percevoir, à travers toute une série de signes, qu'il s'agit d'une histoire fallacieuse.

Humbert se perçoit avant tout comme une victime. De l'infortune, des autres, de lui-même. Il est le jouet de puissances qu'il ne maîtrise pas. Son obsession pour les nymphettes vient de son inconscient, d'un moment de grâce vécu dans son enfance qui se rappelle à lui de manière incontrôlable. Il est victime d'une société hypocrite qui fait mine de ne

pas tolérer les amours entre enfants et adultes sauf quand il s'agit de grands hommes à qui tout est permis (Dante qui tomba amoureux de Béatrice à ses neuf ans, Pétrarque et sa muse Laure de douze ans, etc.).

Si on avait été dans un autre lieu, dans un autre temps, on nous aurait laissé vivre notre histoire sans problème. C'est naturel, et on ne doit pas lutter contre la nature. Mais dans ce monde-là, ce n'est pas compris. C'est pour ça qu'il faut que personne ne le sache.

L'autre histoire qu'il s'invente est celle de la séduction. *Je vais vous dire quelque chose de très étrange : ce fut elle qui me séduisit.* Il est toutefois tellement évident qu'il brode tous les détails de la fantaisiste complicité de Lolita. Le livre est écrit de telle façon que le lecteur soit le témoin du double jeu permanent de la conscience perverse qui transforme les éléments du réel pour les adapter à la justification de son fantasme. Pourtant, beaucoup de gens prennent l'absurde à la lettre. Ils imaginent eux aussi une Lolita dévergondée, intéressée par son beau-père, jouant à le provoquer, cherchant le contact délibérément.

Tu aimes ça ? Oui, oui tu aimes.

Ça s'appelle *Lolita* mais Lolita elle-même est pratiquement toujours absente. On la voit à travers le filtre du regard de son prédateur, et elle n'y existe presque jamais en tant qu'elle-même, elle est une figure parfaite de son fantasme, sa nymphette incarnée dans un corps. Humbert le naufragé le reconnaît à la toute fin. Attendant que la police vienne le chercher dans sa voiture renversée, il évoque le souvenir d'une dernière épiphanie. Quand il parcourait le pays à la recherche de l'adolescente en fuite, un matin où il s'était égaré sur une route de montagne, il avait observé, depuis la colline où il s'était arrêté, une petite ville en contrebas dont les bruits montaient vers lui comme un chœur : *Du haut de mon éminence, j'écoutais cette vibration musicale, ces brefs éclats de cris distincts sur un arrière-fond de murmures chastes, et soudain je compris que le plus poignant et le plus accablant dans tout cela ce n'était pas l'absence de Lolita à mes côtés, mais l'absence de sa voix au cœur de cette harmonie.*

On peut interpréter ce commentaire de différentes façons. On y reconnaît l'évocation du petit fantôme du début, la culpabilité de n'avoir pas laissé à Lolita la possibilité d'être une enfant parmi les autres. J'y entends aussi l'aveu de *l'absence de sa voix* du livre en général. Les quelques fois où elle prend la parole, on comprend que ce qu'elle ressent et perçoit est tout autre que ce que nous en dit son beau-père. *Espèce de crétin, dit-elle en me gratifiant d'un sourire exquis. Espèce de créature immonde. J'étais pure et fraîche comme une pâquerette, et regarde ce que tu m'as fait. Je devrais appeler la police et leur dire que tu m'as violée. Oh, vicieux, vieux vicieux.* Dans une bonne part des dialogues où sa parole est citée directement, ce qu'elle exprime est une protestation contre

l'insistance de cet homme qui s'impose à elle : « *Oh, non, encore* » « *De grâââce, fiche-moi la paix, tu veux* » « *Pour l'amour du ciel, fiche-moi la paix.* »

Non je n'aime pas. Je n'ai jamais aimé, pas une seule fois.

Il arrive à Humbert de s'en rendre compte. Au cœur de sa mélopée autocentrée, comme une scorie émergeant à la surface, la voix de la fillette lui révèle un univers intérieur qu'il préférerait pouvoir ignorer. *Je me rappelle certains moments, appelons-les des icebergs au paradis, où, après m'être repu d'elle – flasque et zébré d'azur que j'étais après avoir besogné de manière fabuleuse, insensée –, je l'enveloppais dans mes bras en poussant, enfin, un muet gémissement de tendresse humaine (sa peau luisant dans la lumière fluorescente qui arrivait de la cour dallée à travers les lattes du store, ses cils fuligineux tout emmêlés, ses graves yeux gris plus vides que jamais – l'image parfaite de la petite malade encore stupéfiée par une drogue après une opération importante) – et la tendresse s'intensifiait alors pour se muer en honte et en désespoir, et je consolais et berçais ma gracile et solitaire Lolita dans mes bras de marbre, et je gémissais dans ses cheveux brûlants, et je la caressais ici et là et sollicitais silencieusement sa bénédiction, et, soudain, au paroxysme de cette tendresse humaine déchirante et désintéressée (mon âme, toute prête à se repentir, littéralement suspendue à son corps dénudé), le désir s'enflait de nouveau horriblement de manière ironique – « Oh, non », disait alors Lolita en soupirant, prenant le ciel à témoin, et l'instant d'après la tendresse et l'azur – tout cela était anéanti.*

Il faut entendre résonner la puissance de ce *non* impuissant. Si Humbert lui-même, qui souhaiterait y rester sourd, est capable de l'entendre, nous devons pouvoir l'entendre aussi.

Le lecteur que projette le texte de Nabokov est considéré comme un être intelligent, capable de faire preuve de discernement et de se retourner contre un narrateur abject sans tomber dans le piège de la compassion. C'est ce qu'on appelle en critique littéraire un tour de force, une prouesse technique qui fait que l'auteur parvient, si ce n'est à condamner le crime, du moins à montrer son atrocité, à travers le discours d'un narrateur qui semble en faire l'apologie.

Il y a des lecteurs, même de grands lecteurs, et je veux dire par là des gens dont c'est le métier, qui ne se laissent pas facilement duper, comme Maurice Couturier ou Mary Gaitskill, qui pensent que *Lolita* est quand même une histoire d'amour, d'autant plus brûlante qu'elle se construit sur un interdit. Un amour retors et condamné mais de l'amour tout de même. Ça semble un peu étrange de pouvoir dire ça encore aujourd'hui. Une histoire d'amour, c'est censé être au moins à deux. Or dans *Lolita*, Humbert est seul à ressentir ce qu'il ressent. Aimer sans être aimé en retour, désirer sans être désiré en retour, prodiguer des caresses sans

consentement, comment est-ce que ça peut mener à une histoire d'amour ? Le narrateur est seul tout le long, avec son désir, son obsession, sa compulsion. Il est en compagnie de son fantasme puis du fantôme de Lolita. Quand il est avec elle, il ne peut que constater qu'elle ne le suit pas. Elle ne consent jamais, *pas une seule fois elle ne vibra sous mes caresses*. D'ailleurs il sait bien qu'elle finira par trouver le moyen de s'échapper. Il la surveille le plus possible. Il sait qu'elle veut partir. Et quand elle part, elle n'a d'autre choix que d'utiliser la porte de sortie que lui offre un autre homme dépravé.

Pourquoi alors cette image persistante sur les couvertures du livre depuis les années 1950 d'une adolescente lascive et provocatrice, toujours plus âgée que la Lolita du roman qui a douze ans quand son ravisseur l'entraîne dans son long voyage de perdition ? Est-ce que Nabokov a écrit un livre équivoque, qui laisserait penser que la fillette participe volontiers à la relation ? Je ne crois pas, c'est tellement clair qu'elle n'y est pour rien. Il y a bien une sensualité dans le personnage de préadolescente qui découvre la vie, qui veut braver les interdictions maternelles, mais depuis le passage à l'acte jusqu'à la fugue, tout n'est que manipulation et relation forcée.

On peut penser que la réception de son roman a pris de court l'auteur, qui ne s'attendait pas à la création dans l'imaginaire populaire de la nymphette séductrice. C'est quand même à une maison d'édition spécialisée dans les textes érotiques que la première publication a été confiée. Si j'avais écrit un chef-d'œuvre et qu'on me le refusait partout, je ferais peut-être la même chose, en me disant qu'il serait bien temps de corriger le tir plus tard. Vingt ans après, invité sur le plateau de l'émission « Apostrophes », en 1975, Vladimir Nabokov précise que Lolita n'est pas une jeune fille perverse, mais « une pauvre enfant que l'on débauche ». On peut supposer qu'il n'avait pas pris en compte l'ampleur du phénomène de sexualisation des enfants, ou tout simplement celui de l'exploitation sexuelle des enfants dans le cercle de la famille, de l'école, de l'Église, qui est une pratique courante mais dont on ne parle que comme si c'était un événement rarissime, une monstruosité, une aberration. Ou, au contraire, il en avait conscience et a construit sa gloire sur cette scandaleuse ambiguïté.

Rien de tout cela ne m'empêche d'aimer le livre. Ce qui me plaît dans ce roman, tout en me dérangeant profondément, c'est de jouer à entrer dans la tête de quelqu'un qui fait le mal délibérément, qui sait qu'il est en train de détruire un autre être et continue quand même. Il est dans cette spirale infernale, à la fois subjugué et humilié par ses propres pulsions, par ce qu'il devient capable de ressentir, de faire. C'est un

antidote fabuleux à l'ennui du monde moderne que ce tourbillon de sensations et de pensées. Même l'humiliation, la déchéance, la prison, deviennent une aventure pour lui, la culmination d'un projet qu'il a élaboré et mené à bien, avec des aléas imprévisibles bien sûr, mais selon son bon vouloir la plupart du temps. Il est devenu démiurge de sa propre vie, et nous nous laissons nous aussi griser, quitte à le regretter ensuite, puisqu'il faut bien regretter, c'est le prix à payer pour ce que Nabokov appelait l'extase esthétique.

Une chambre, dans la pénombre

Mon beau-père est un pervers lui aussi, mais pas un pervers narcissique et lettré comme Humbert Humbert. C'est « un pervers narcissique avec des tendances sadiques », si je me souviens bien des termes employés par l'expert chargé de l'évaluation psychiatrique pour le procès. L'histoire qu'il se raconte n'est pas celle de la séduction, c'est une théorie un peu plus bizarre qu'il a pourtant formulée si souvent qu'il y croit fermement. Il me la répétera toute mon enfance, et le dira aussi aux différents interrogatoires, comme si ce cheminement mental avait une logique imparable, comme si tout le monde devait pouvoir comprendre ce qui l'avait immanquablement conduit à faire ce qu'il a fait.

Quand on se rencontre, j'ai donc six ans et lui vingt-quatre. Il vient vers moi avec les meilleures intentions du monde. Il veut remplacer mon père, m'aimer comme sa propre fille, me donner la chance d'avoir une famille stable, une éducation digne de ce nom, humble mais honnête, un foyer. Dès le début, je lui résiste. Je ne veux pas l'appeler papa. J'ai déjà un papa. Je n'ai pas besoin de son amour, de son éducation, de ses caresses. Je n'ai même pas envie qu'il me touche. Je ne le laisse pas s'approcher de moi. Et lui, tout ce qu'il souhaite c'est m'aimer. Il cherche le contact. Je le lui refuse. Alors, il vient la nuit et me caresse, quand je suis moins sur la défensive. Il se rend compte que dans le secret, dans l'obscurité, quand il met ses doigts sur mon corps et me sort du sommeil en me parlant tout bas, sans interruption, je n'ose pas résister. J'ai sans doute compris moi aussi que c'est notre seule façon d'avoir une relation de tendresse. C'est ça, si je ne dis rien la nuit alors que dans la journée je suis toujours renfrognée et opposée à tout ce qu'il veut m'imposer, c'est qu'il n'y a pas d'alternative.

Après, une fois que ça a commencé, une fois qu'on est passé à l'acte, c'est trop tard, c'est fait. Il faudrait arrêter, on se rend bien compte qu'il faudrait. On se promet qu'on va arrêter. On y arrive quelques jours puis

ça vous reprend. Il n'y a aucune barrière, personne pour vous aider. On ne peut pas en parler, ce serait trop mal vu, mal interprété, la société est trop fermée, trop intolérante. Donc ça continue, on recommence, encore et encore, jusqu'à ce que la victime, des années plus tard, finisse par trouver le moyen de s'évader.

Je me souviens des lieux. Le premier lieu, une chambre dans la pénombre. Ce sont ses mains sur moi qui me réveillent. Puis sa voix, quand j'ouvre les yeux il parle déjà, à voix basse, il ne cesse de parler. Il ne faut pas réveiller ma sœur qui dort à côté. Quand on vivait dans cet appartement j'avais sept ans, je n'ai pas compris ce qui arrivait, mais j'ai eu dès ce premier instant la sensation que c'était quelque chose de grave et de terrible. Il parlait comme un dompteur parle à un cheval doux mais sauvage, un cheval qu'il faut tenir pour qu'il ne s'échappe pas. Il parlait comme si rien de tout cela ne devait m'effrayer, et si je m'effrayais, ça ne faisait rien, il était là, lui, pour m'aider à traverser cette angoisse. Mais il avait peur lui aussi, et cette peur nous enveloppait comme une épaisseur de nuit.

Virginia Woolf, qui a été abusée par ses deux demi-frères, raconte ce sentiment bizarre des premiers attouchements dans un texte autobiographique où elle essaie de mettre en relation différents souvenirs très anciens avec la construction de sa personnalité en devenir : … *alors que je restais assise là, il commença à explorer mon corps. Je peux me souvenir de la sensation de sa main qui passe sous mes vêtements, qui descend, ferme et décidée, de plus en plus bas, je me souviens combien j'espérais qu'il arrête ; comme je me suis raidie et je me suis tortillée au moment où sa main a approché mes parties intimes. Mais elle ne s'est pas arrêtée. Sa main a exploré mes parties intimes aussi.* Sans parler d'abus, sinon d'une expérience désagréable parmi d'autres, elle analyse brièvement, avec une lucidité empreinte de simplicité et de bon sens, les émotions ressenties qui s'apparentent à ce qu'on nommera plus tard la sidération traumatique : *je me souviens d'une sensation de rejet, de répulsion – quel est le mot pour désigner un sentiment si paralysant et si ambigu ? Cela devait être un sentiment fort car je m'en souviens encore. Cela semble démontrer qu'un sentiment à propos de certaines parties du corps – comment elles ne doivent pas être touchées, comme il ne faut pas permettre qu'elles soient touchées – doit être quelque chose de l'ordre de l'instinct.*

C'est un moment hors du temps, détaché du cours de l'histoire, tellement chargé d'absurde et de sens qu'il échappe à toute tentative d'en rendre compte par une narration. Je pense que c'était en même temps la première fois qu'on me touchait à cet endroit, la première fois qu'on me mentait et que je savais sans aucun doute possible qu'on me mentait, la

première fois que je me trouvais dans ce pays obscur sans savoir de quel côté aller, tous les sens en éveil, et ma vie menacée dans une intensité maximale, tout en m'apparaissant comme fragile, m'était révélée dans sa lumineuse singularité.

Il a aussi des bons côtés

Je me souviens de cette phrase, que prononçait ma mère pour répondre à nos récriminations. Quand il partait travailler sur un chantier, qu'il était absent quelques jours, parfois plusieurs semaines, nous étions si heureux. Nous parlions de lui, essayions de décortiquer ses humeurs, de trouver le moment de rupture qui conduisait à l'explosion afin de pouvoir la prévoir et l'éviter, nous faisions des plans pour que ça se passe mieux quand il rentre. Nous faisions le ménage obsessivement pour qu'il trouve la maison propre en arrivant. Je n'ai jamais dit un mot sur les abus sexuels. Mais je critiquais furieusement tout le reste. Ses manies, les interdictions arbitraires qu'il nous imposait à tous, ses accès de colère, son insatisfaction. Ma mère répondait que nous ne pouvions rien faire pour le changer, il ne changerait pas, c'était donc à nous de faire en sorte qu'il soit content, et il nous laisserait tranquilles. Comme un Minotaure tout-puissant, il fallait le nourrir, le cajoler, le combler, et on pouvait alors espérer que sa rage ne se déverse pas sur nous.

Il faut regarder ses bons côtés, disait ma mère.

C'est ce que les témoins qui sont venus parler en sa faveur ont dit aussi au procès. Ils ne pouvaient pas soutenir qu'il était impossible qu'un tel homme viole un enfant, puisqu'il avait déjà avoué. Sans cela, ils l'auraient certainement dit. Il l'avait donc fait, mais en dehors de ça, il était super.

La face cachée de la Lune est une abstraction. On a beau nous dire qu'elle existe, nous expliquer de manière rationnelle pourquoi on ne la voit jamais, cela reste difficile à croire. Car l'explication recèle une certaine logique, et en même temps elle est parfaitement invraisemblable. La Lune tourne autour de la Terre exactement au même rythme qu'elle tourne sur elle-même, ce qui fait qu'elle présente toujours la même face à notre regard scrutateur. Ça semble un peu bizarre tout de même. Pourquoi elle ferait ça ?

Sur la face visible de la Lune, les êtres humains se sont projetés depuis toujours. Au Mexique, ils voient un lapin. On le voit parfaitement.

Comme on ne peut jamais la regarder, on pense que la face cachée est

dans l’obscurité. Or, les scientifiques démentent facilement cette interprétation. Les rayons solaires atteignent l’autre face de la même manière. Elle est éclairée elle aussi. On nous dit qu’elle est très différente de celle qu’on voit depuis la Terre. La face visible est plane, composée de roches plates, lisse ; l’invisible est pleine de cratères, de montagnes, de volumes tourmentés.

Pourtant elle reste obscure pour la plupart des gens. L’obscurité n’est pas qu’une question d’éclairage. L’explication ne suffit pas. Le discours ne suffit pas. Tant qu’on ne l’aura pas vue, on n’arrivera pas à y croire.

Nous étions ce qu’on appelle aujourd’hui des néoruraux, plus ou moins, car une partie d’entre nous ne venait pas de la ville mais d’autres campagnes. Nous étions en tout cas des étrangers au village, des gens pas du coin. Nous habitions un quartier un peu périphérique, comme c’est souvent le cas pour ceux qui viennent d’ailleurs. On nous louait des appartements dans les maisons laissées vides par ceux du pays partis vivre à Marseille, ou même parfois à Paris, et qui ne revenaient plus que pour les vacances.

Ma mère, mon beau-père et les autres, par la force des choses, formaient une espèce de petite communauté, car ils avaient en commun de n’être pas du village, de ne pas vivre de la terre, de ne rien posséder, d’être jeunes et de faire de la montagne. Ils avaient le même mode de vie, travaillaient dans le tourisme, dans le sport, l’hiver en station de ski, l’été dans les campings, accompagnant des randonneurs, guidant les touristes sur les rivières, sur les parois rocheuses, dans les vallées, servant dans les restaurants, faisant les lits dans les hôtels. En vieillissant ils se recycleraient dans les services de santé et la construction, mais pour l’heure ils formaient un contingent d’employés peu qualifiés pour les structures de loisirs dirigées par la petite oligarchie des héritiers de la terre.

Une partie de ces jeunes gens passaient là quelques années et partaient explorer ailleurs. Certains s’installaient, achetant en bordure des villages des ruines de fermes à retaper. C’est ce que nous avons fait. Ma mère et mon beau-père, qui n’avaient pas trente ans, et des revenus très modestes de saisonniers sans diplômes, qui constituent l’échelle la plus basse de ce petit peuple de travailleurs du tourisme rural, empruntèrent de l’argent à leurs familles et à une banque avec de forts taux d’intérêt. Ils déménagèrent dès que le compromis fut signé dans la ruine inhabitable où ils établirent un camp de fortune en s’imaginant que les travaux avanceraient vite et que bientôt nous aurions des toilettes, une salle de bains, une cuisine et le reste. Mais les ruines ne se retapent pas seulement avec des rêves et de la bonne volonté, et nous avons vécu dans le

chantier pendant la dizaine d'années qu'il m'a fallu pour passer mon bac et quitter la maison, d'abord dans des conditions d'une précarité absolue, dans une cave humide où toutes nos affaires entassées formaient des blocs délimitant des espaces de vie, puis dans une grande pièce blanche et bleue dont le carrelage immaculé représentait un avenir de maison propre que nous n'aurions jamais.

Nous menions une existence modeste. On pourrait dire que nous étions pauvres, mais d'une pauvreté choisie, presque voulue, car elle correspondait à un choix de vie, elle permettait de vivre là où on voulait vivre, au contact de la nature, dans une maison à soi. C'était une pauvreté pleine de dignité et d'espoir. Les habitants du village ne nous trouvaient pas menaçants, pas comme les néoruraux d'aujourd'hui qui ne sortent de leur bulle de télétravail que pour faire leurs courses bio, font augmenter le coût de la vie et considèrent les villageois comme faisant partie du décor folklorique de leur nouvel environnement. Les gens du pays nous regardaient avec des sourires incrédules, commentant les frasques des babas cools d'un hochement de tête ou d'un juron goguenard en patois, donnaient des œufs et du lait pour les enfants, prêtaient volontiers un bout de champ pour qu'on cultive nos pommes de terre et notre potager.

Dans le village, en guise de commerces, il y avait en tout et pour tout un petit hôtel-restaurant et une épicerie qui faisait aussi dépôt de pain, située en bord de route, près d'un ruisseau dont elle avait pris le nom, le Rif. L'épicière connaissait tout le monde dans le village et elle faisait crédit. On payait sa note à la fin du mois quand on recevait son salaire. Nous essayions de ne pas demander trop souvent ce service, mais, invariablement, les deux dernières semaines du mois, ma mère nous envoyait, ma sœur et moi, acheter du pain, des pâtes, du riz et on devait demander gentiment si c'était possible de le marquer *sur l'ardoise*. Elle n'y allait pas elle-même, supposant sans doute que l'épicière ne refuserait pas de prêter aux enfants, et peut-être aussi parce que ça lui faisait honte. Elle devait penser que nous étions trop petites pour éprouver ce sentiment. Pourtant je me souviens clairement de cette brûlure de tristesse et de colère dans la gorge, de cet instant où on ferait n'importe quoi pour ne pas avoir à prononcer les mots qui vont faire qu'on s'humilie volontairement devant l'autre pour obtenir une faveur qui semble dérisoire, sans commune mesure avec l'immense effort qu'il faut fournir pour en faire la demande. Il m'arrive encore de l'éprouver dans des situations qui ne justifient pas de se sentir si mal, dans les administrations où j'attends qu'on me délivre mes papiers par exemple. Je me rappelle la petite hésitation contrariée dans le ton de l'épicière, qui montrait bien qu'elle pouvait ou non accepter de nous prêter, le

soulagement quand elle disait oui, directement suivi de notre fuite avec les produits achetés à crédit, dans un sac plastique, et d'une sensation amère d'impuissance et de rage quand on montait le chemin vers la maison.

Quand j'ai lu les livres d'Annie Ernaux, bien des années plus tard, dans la lumineuse sensation d'entendre une voix qui éclaire quelque chose en soi, j'étais loin du village, j'avais la trentaine, et j'ai été surprise de découvrir que ses parents étaient épiciers. On m'avait parlé de cette autrice comme de quelqu'un qui décrivait avec justesse la perception de trahison vécue par les transfuges de classe. Je ne sais pas à quoi je m'attendais, mais pas à ce que ses parents tiennent ce genre de commerce qui est pourtant un office du petit peuple. Pour moi, en raison du souvenir d'enfance que j'ai gardé du Rif, pour avoir connu cette expérience de honte et de subtile humiliation, les épiciers, qui peuvent ou non prêter selon leur bon vouloir, étaient des bourgeois.

C'est vrai qu'il y avait en moi quelque chose de vulnérable, une situation d'extrême solitude, d'aliénation qui me prédisposait à être victime. Je savais que s'il était arrêté, nous n'aurions plus aucune ressource, nous tomberions dans l'indigence, quatre enfants et un salaire de femme de ménage, les calculs étaient vite faits. Sans parler du déshonneur, puisque tout le monde saurait. Il me donnait de ma mère une image de femme fragile, inadaptée, incapable de survivre sans lui, dans une totale dépendance économique et émotionnelle. Ce qu'elle était probablement un peu. C'est lui qui me raconta qu'elle avait essayé de se suicider quand son amoureux était mort dans une avalanche, alors que ma sœur et moi étions petites. Elle ne survivrait pas à une nouvelle disgrâce. Et moi, étais-je prête à la lui infliger ? Je pleurais souvent, surtout quand j'étais avec lui, au moins il savait pourquoi je pleurais, au moins avec lui je pouvais me laisser aller sans que personne ne pose de dangereuses questions. Il me consolait. Comme Lolita, j'étais piégée. Moi non plus, je n'avais nulle part où aller.

À l'hôtel, nous prîmes des chambres séparées, mais, au milieu de la nuit, elle vint me rejoindre dans la mienne en sanglotant, et nous nous réconciliâmes fort gentiment. Elle n'avait, voyez-vous, absolument nulle part où aller.

Portrait de la nymphette

Est-ce que j'étais jolie ? Je ne sais pas. Comme tous les survivants de viol, j'ai du mal à me positionner par rapport à mon apparence physique. Mais on ne parle pas d'aujourd'hui, on parle de quand j'étais enfant, je peux faire cet effort d'objectivité et regarder cette fillette comme si elle était une autre. Sur les photos on voit une blondinette aux grands yeux verts, au sourire espiègle, les cheveux toujours en bataille, un peu sauvageonne. Ma fille a dix ans, elle me ressemble. J'étais sans doute à peu près comme ça, menue pour mon âge, des membres graciles, des gestes de petit oiseau. Si on m'avait passé le costume, j'aurais pu être un personnage de conte de fées, Alice au pays des merveilles, le Petit Chaperon rouge, Boucle d'or, la Petite Fille aux allumettes. D'ailleurs on sait ce qui leur arrive à ces gamines trop innocentes et trop délurées à la fois, qui mettent leur petit nez là où il ne faudrait pas.

Je suis restée longtemps filiforme et osseuse. Pas de poitrine, pas de formes féminines, zéro volupté. J'étais en retard sur mes copines en ce qui concerne la puberté. J'ai eu mes règles vers quatorze-quinze ans. J'étais silencieuse, farouche, je lisais tout le temps. J'étais très bonne élève, un peu trop, je m'ennuyais en classe, je dérangeais les autres. On m'a fait sauter une classe mais ce n'était pas encore assez, je continuais à être insolente à l'école, je tenais tête, je répondais aux adultes. J'étais de ces enfants qui ne se contentent jamais de réponses simples à leurs questions, je revenais toujours à l'attaque avec une soif d'apprendre qui exaspérait un peu. Je portais des vêtements de seconde main, des salopettes en velours, des chemises fleuries, des robes souvent trop grandes et des chaussures de montagne en cuir pas très assorties qui donnaient à mon corps frêle un air plutôt comique.

Comment une petite fille comme ça peut-elle attirer le regard d'un homme ? Qu'est-ce qu'il voit quand il la voit ? Qu'est-ce qu'il peut y avoir d'érotique chez un petit être aux genoux croûtés qui n'a pas encore perdu toutes ses dents, qui peut passer une heure à essayer d'attraper des lézards entre les pierres chaudes de l'après-midi ?

L'innocence, c'est ça qu'il y a à voir, la plus pure innocence. Et ce qui attire, c'est peut-être simplement la possibilité de la détruire.

Je me souviens d'une scène vraiment bizarre avec un ami de la famille, un peintre. Je n'avais pas dix ans. On était allés en vacances à Boulogne-sur-Mer. Il nous avait déjà peintes ma sœur et moi, un joli tableau qu'il avait fait dans les Alpes au cours d'une visite chez nous. Il voulait faire encore une fois mon portrait. Je me souviens d'être seule avec lui dans son atelier. Je porte une petite robe bleue en coton. Je suis assise. Il me fait mettre debout. Il retourne à la toile. Il esquisse des croquis. Il va fermer la porte de l'atelier et il me dit d'enlever ma culotte.

Je me souviens parfaitement de cela. Est-ce que ça a vraiment eu lieu ? Je me souviens de devenir dure comme une pierre et de me dire, c'est pas vrai, ça recommence. Je ne sais pas ce qui s'est passé ensuite. Je ne crois pas qu'il m'ait touchée. Il a simplement continué à me faire le portrait sans la culotte.

À l'adolescence, j'ai porté un corset avec une minerve disgracieuse en métal que je dissimulais vaguement sous des bandanas, j'ai eu de l'acné, je me faisais d'horribles coiffures avec du gel, je mettais des jeans troués, des tee-shirts troués, des boucles d'oreilles en plastique. Pourtant je plaisais aux hommes. Je crois que quelque chose en moi les défiait. J'avais gardé de mon enfance libre un air fier qui était renforcé par la révolte contenue contre les abus quotidiens. Est-ce que le défi provoque du désir ? Je ne sais pas. Je me souviens des regards de certains papas des familles pour qui j'étais baby-sitter, des regards de certains professeurs. Est-ce qu'ils sentaient que c'était possible parce que ça se lisait sur mon visage que je le faisais avec un autre, un adulte de leur âge ? Est-ce que je les provoquais ? Je cherchais peut-être à comprendre quelque chose. Ce qui devait être une évidence pour eux, pour tout le monde, c'était ma grande vulnérabilité. S'il m'arrivait quoi que ce soit, personne ne viendrait me défendre. Je pense que ce sont des choses qui se sentent. Tout comme l'inverse, quand on se sait protégée, quand on sait qu'on ne vous abandonnera pas, on n'est pas si facilement une proie. Je ne suis pas sûre de cela, ce sont de fragiles hypothèses. Ce qui est certain, c'est le climat de prédation dans lequel je me trouvais souvent. Une fois que j'avais ce regard sur moi, je me débrouillais presque toujours pour fuir. Il ne m'est rien arrivé. Je n'ai couché avec aucun d'entre eux, sauf un moniteur de centre culturel qui s'occupait d'un groupe d'adolescents de la petite ville où j'allais au collège.

Cela s'est passé au cours du voyage de fin d'année qu'on avait mis des mois à organiser. J'avais quatorze ans, lui trente-cinq. Il y avait dans notre groupe une circulation d'énergie sexuelle et amoureuse. On était une dizaine, au Maroc on a rejoint d'autres copains qui étaient en vacances dans leurs familles. On sortait les uns avec les autres, on échangeait des confidences, des baisers. J'avais parmi les Marocains un petit amoureux de mon âge qui me tenait la main dans les souks. Le moniteur nous donnait une certaine liberté tout en prenant soin de nous. Il nous laissait explorer nos passions adolescentes sans que nous nous mettions en danger. Il était sympa. Nous nous moquions de lui dans le minibus quand il essayait contre vents et marées de changer la musique. Il aimait Barbara et Cabrel, nous on voulait du reggae et du rap. J'ai bien dû le chercher un peu, ou bien il a simplement voulu participer à ce jeu comme s'il était l'un d'entre nous alors qu'il n'y avait pas sa place. Je me

souviens de résister gentiment à ses avances. Puis au bout d'un moment je me suis dit, allez, laisse-toi faire, comme ça ce sera fait et il te laissera tranquille. Est-ce que ça s'est vraiment passé ainsi ? Je ne peux pas en être sûre. Là pour le coup il n'y a pas eu de procès qui lui aurait permis d'exprimer son point de vue. Il l'a échappé belle pourtant. Il disait qu'il était amoureux, d'un amour fou, qu'il voulait me revoir. Je lui ai dit, dans mon style lapidaire de l'époque : c'est bon, tu me lâches, après le voyage c'est fini. Il voulait m'écrire. Je le lui ai formellement interdit. Il m'a écrit quand même. Évidemment, mon courrier passait par d'autres mains avant d'arriver dans les miennes et mon beau-père s'est rendu compte de l'affaire. Il était furieux. Il m'a convoquée, en présence de ma mère (imaginez, chers lecteurs, la scène surréaliste qui en a résulté, nous trois en conciliabule pour décider ce qu'on allait bien pouvoir faire pour me protéger et me punir et surtout pour punir mon séducteur), et nous avons décidé (il a décidé et ma mère et moi avons acquiescé) d'aller menacer le moniteur de porter plainte contre lui pour « détournement de mineure » s'il ne promettait pas immédiatement de n'essayer d'entrer en contact avec moi sous aucun prétexte et s'il ne quittait pas illico sa place au centre social. Je n'étais pas là le jour de l'entrevue, mais je suis sûre que mon beau-père a proféré ces menaces avec tout l'aplomb dont il était capable, sans une once d'hésitation devant l'ironie de la situation. Il se sentait peut-être même légitime dans sa mission de me défendre des manœuvres dépravées d'un dangereux corrupteur. Je m'en suis voulu d'avoir fait perdre son boulot à ce type. Mais il s'était mis lui-même dans ce pétrin. Je lui avais bien dit de ne pas m'écrire.

Après l'histoire de l'animateur du centre social, quand on s'est retrouvés seul à seul, mon beau-père m'a fait une scène. Pourquoi lui et pas moi ? Pourquoi tu voudrais avec un autre et tu me rejettes, moi ? Il a pleuré longuement. Il aurait voulu que je le console, que je fasse ou que je dise quelque chose pour le consoler. Et moi je me contentais de le regarder pleurer sans rien dire, sans rien ressentir, ni compassion, ni sentiment de victoire, ni rien. J'attendais simplement que ça passe.

Il lisait mon courrier, fouillait mes affaires régulièrement, contrôlait mes vêtements, mes fréquentations, mes sorties, mes copines, mon argent de poche.

Il ne m'a jamais fait faire mes devoirs, jamais interrogée sur une leçon d'école, ne s'est jamais intéressé aux livres que je lisais.

À un anniversaire, pour mes douze ou treize ans, on m'a offert un joli petit cahier dont la couverture disait *Journal intime* en lettres gothiques. Je me suis dit que ça pouvait être une bonne manière de m'entraîner à l'écriture. J'ai toujours su qu'écrire serait le centre de ma vie. Je me suis

mise à faire ça, sans arrière-pensée, sans même vouloir consigner quoi que ce soit de particulièrement intime dans ce journal. Je le gardais un peu caché, cependant, entre des livres, pour que le reste de la famille ne le voie pas. Je ne le considérais pas comme un secret, ce cahier, juste comme un espace à moi. Au bout de quelques semaines, il m'a convoquée. Il m'a fait comprendre qu'il lisait chaque phrase, depuis le début, et qu'un de ces jours ça pouvait devenir risqué pour lui cette histoire de journal. Il m'a fait comprendre aussi que ça lui plaisait de pouvoir entrer encore plus à l'intérieur de ma tête grâce à la lecture de ces pages. Je pouvais continuer mais il fallait que je promette de ne pas parler de nous.

Le jour suivant j'ai brûlé le cahier dans le poêle. Ce n'était plus l'hiver et on n'y faisait pas de feu mais je m'en suis quand même servi comme contenant pour laisser le papier se consumer dans les flammes. Je me souviens que j'ai réalisé ces gestes dans une sorte de rituel. J'ai fait mes adieux au journal intime, pas seulement à ces bouts de papier mais au concept même de journal intime, ce jour-là, et pour le restant de mes jours. Je ne pouvais pas me permettre de fabriquer moi-même un objet qui me rende si facilement accessible, qui me mette encore plus à la merci de n'importe quel esprit décidé à me surveiller ou à me nuire.

Ami lecteur, amie lectrice, ma semblable, ma sœur, voici donc un aveu que je me dois de te faire, car je ne nourris point le désir de te fourvoyer : prends garde à mes propos, ils avanceront toujours masqués. Ne prends pas ce texte dans son ensemble pour une confession. Il n'y a pas de journal intime, pas de sincérité possible, pas de mensonge non plus. Mon espace à moi n'est pas dans ces lignes, il n'existe qu'au-dedans.

Bizarre

En relisant ces premières pages je constate la répétition constante de l'adjectif *bizarre*. Sentiment bizarre, situation bizarre, bizarre justification. Ça me saute aux yeux. Il faudrait peut-être chercher des synonymes pour alléger un peu le style. Sans doute. Mais, puisqu'il s'agit d'un témoignage, pas de grande littérature, ce n'est pas la peine que ce soit trop poli, ça donnerait la sensation d'une construction, ça irait à l'encontre de la sincérité. D'un autre côté, je trouve que cette répétition est parlante, elle représente ce mélange de perplexité et de malaise que je ressens face à l'extrême violence sans violence que sont les abus. Je ressentais cela à l'époque et je le ressens aujourd'hui quand j'essaie de mettre ces souvenirs sur du papier. Tout ce qui a trait au viol se passe

dans une dimension à part, une dimension *bizarre*, qui est physiquement la même que celle où se déroule le reste de la vie, qui s'y superpose comme un double d'une insupportable clarté. Ceux qui ont été pris dans un accident de voiture parlent d'une perception comme celle-là, où tout est magnifié, intensifié, chargé d'énergie, mais en même temps on observe ce qui se passe sans pouvoir réagir, on est trop lent, on est à contretemps, et la tragédie passe sur nous, sur nos corps, tout en se déroulant au-dehors de nous.

Liberté sexuelle

C'est sans doute cette atmosphère où l'absurde faisait loi qui a permis que je me laisse convaincre par ses discours. Je n'avais de toute façon pas le choix. La contrainte pour me rendre plus libre, le silence parce qu'on ne me comprendrait pas, la pratique qui finirait par créer du désir, tous ces renversements étaient la base de notre logique.

Il me racontait que pour lui ça avait été une épreuve terrible que d'arriver à l'âge de la puberté et qu'on ne lui ait pas donné un minimum d'éducation sexuelle. Il venait d'une famille prude, religieuse, avec une mère très présente et un père lointain. La mère ne leur a parlé de rien concernant le domaine du corps et de ses passions. Il avait des souvenirs d'une humiliation affreuse avec un premier amour qui l'avait rejeté, selon lui, à cause de son ignorance des choses du sexe, de sa balourdise. Il ne voulait pas que ça m'arrive. Effectivement, je n'ai pas eu ce problème.

Il me parla de contraception avant que j'aie mes règles, m'apprit à embrasser avec la langue, nommait pour ma gouverne les parties du corps, les positions. Pour quand j'aurais des relations avec des garçons plus tard (mais quand cela a eu lieu, dès qu'il était au courant du moindre petit ami, il se mettait dans des colères noires).

Il disait que les relations entre enfants et adultes étaient mal perçues par notre société, mais que dans d'autres, ça se faisait sans problème (il n'avait pas les références pour mentionner Pétrarque ou Dante, mais il se faisait une image assez olé olé de la sexualité chez les Grecs antiques, chez un certain nombre de tribus africaines et amérindiennes ou chez les grands artistes qui avaient l'esprit plus avancé que les gens du commun).

Il me montrait des exemples de jeunes filles précoces. Nous n'avions pas la télé mais un Noël, chez mes grands-parents maternels, nous avons tous regardé un show de fin d'année où Vanessa Paradis chantait *Joe le taxi* en minijupe. Elle a presque ton âge, remarquait-il innocemment devant le reste de la famille, en me lançant un regard qui en disait long.

J'ai porté longtemps au collège une tenue comme la sienne : minijupe noire, collants, chemise blanche rentrée dans la jupe, créoles. J'aimais bien cette tenue, jusqu'à ce qu'il me demande de la mettre pour lui. Après ça, c'était fini le style Paradis.

Il me parlait de liberté sexuelle. Du danger de consommer des drogues dures. Des maladies sexuellement transmissibles. Il a acheté des préservatifs pour que j'apprenne comment ça se mettait.

C'était la fin des années 1980, le début des années 1990, les années sida. Il y avait dans l'air du temps un désir d'abolir pour de bon le puritanisme dynamité dans les années 1970, de faire en sorte que toutes les sexualités soient possibles, acceptables, bienvenues. Des philosophes, artistes et intellectuels libertaires signaient des tribunes qui associaient homosexualité et pédophilie et réclamaient la décriminalisation des deux pratiques comme si elles se rejoignaient dans le droit à une sexualité sans contraintes, pour tous, tant que les participants étaient consentants, quel que soit leur âge. Il s'agissait aussi de prendre en compte l'enfant comme une personne à part entière, détentrice de libre arbitre, capable de parole et de choix, et de le sortir des carcans qui brident ses désirs depuis toujours, le rendant esclave des adultes et de leurs institutions, famille, écoles, hôpitaux, prisons. Rendre à l'enfant son potentiel de sauvagerie, lui conférer une puissance créatrice, c'était aussi lui reconnaître le droit à une sexualité. Il est possible que mon beau-père, quand il me parlait de notre relation et justifiait son existence, se soit inspiré de ces idées. Mais ce ne sont pas les idées permissives de l'époque qui ont créé son discours ou guidé ses actes. À une autre époque, il aurait eu un autre discours. Il aurait toujours trouvé de quoi se justifier. C'est une chose que j'ai comprise, grâce à lui, à propos des puissants, des dictateurs ou simplement des gens qui veulent plus de pouvoir. Ils font feu de tout bois. Ils n'ont pas besoin d'inventer des contextes qui leur seraient favorables, toutes les crises sont bonnes, ainsi que les absences de crises, tout peut être retourné en leur faveur.

Fascination

Il a toujours eu un grand charisme. Même en prison il recevait des lettres, des visites de femmes inconnues. Alors qu'il était en détention provisoire, il avait des admiratrices, ou des alliées, je ne sais comment les nommer, des femmes qui étaient intéressées par lui, par son histoire, ou qui voulaient l'aider ou le sauver, je ne sais pas. Après sa condamnation ça a dû continuer. Il y en a une qui allait souvent le voir. Elle l'a

accompagné au procès et a témoigné en sa faveur. Elle était la fondatrice et la responsable d'une association de victimes. Elle a dit au procès qu'il était ouvert au dialogue, qu'il cherchait au fond de lui une métamorphose, que c'était rare de voir un homme comme ça si plein de qualités sur le banc des accusés, qu'elle aurait bien aimé avoir un agresseur comme lui, en gros.

Les tueurs en série reçoivent beaucoup de courrier. Ils intéressent les gens. Est-ce que nous sommes fascinés par eux ? Je ne sais pas. Je ne crois pas. Nous aimerions comprendre. Ils représentent pour nous quelque chose qui nous résiste absolument, qui est au bord de nous, mais où nous ne pouvons pas ou ne voulons pas aller.

Au procès d'Eichmann, des milliers de personnes s'étaient déplacées pour assister aux débats. Désolée de ce rapprochement, je sais que ça n'a rien à voir avec mon affaire, le procès d'Eichmann, j'y reviendrai. Pourquoi les gens s'étaient-ils déplacés ? Je crois qu'ils voulaient le voir en vrai. Interroger ce visage. Confronter ce qu'ils savaient de lui à cette réalité qu'il était pourtant un simple être humain.

On regarde les photos avec cette même incrédule fascination et on se demande comment c'est possible, de se retrouver ainsi sur des portraits de famille, que cela ait bien existé et qu'il y ait encore, imprimée sur du papier argentique, cette preuve criante de réalisme, après tout ce qui a eu lieu, les abus, le procès, les années de prison, les années de ressassement, le temps passé sur nous tous.

J'ai une de ces photographies sous les yeux, j'aimerais bien la faire figurer dans le livre. Je n'en ai sans doute pas le droit. Ce serait de la diffamation. On m'attaquerait. Pourtant on n'y voit rien de plus que nous six devant l'objectif d'un photographe. On est même très présentables, bien plus que d'habitude, on s'est tous lavés et peignés avant de venir, on a mis des vêtements propres, on sourit. Rien de diffamant à première vue.

Cette photo ne dit rien, certainement rien de plus que les vôtres, et c'est pour ça que j'aurais aimé qu'elle figure ici. C'est l'image un peu mise en scène de n'importe quelle famille qui pose le temps d'un cliché où sont réunis le papa, la maman et les enfants, essayant tous de regarder l'objectif et de sourire en même temps. Il y en a toujours un qui cligne les yeux ou regarde ailleurs. On finit par y arriver. Voilà, ça y est. Trente ans après, la vie a passé et ils sont toujours là, immobilisés dans ce moment, figés dans le temps et dans l'espace, ces êtres humains dont le destin est un mystère.

Cette photo est intéressante parce que ma mère se souvient du jour où elle a été prise. On est allés chez un photographe qui avait son petit

studio à L'Argentière, et mon beau-père a insisté pour qu'on soit bien habillés, il avait son idée sur la disposition de chacun, il voulait qu'on ait l'air d'une famille heureuse et équilibrée. N'a-t-on pas l'air d'une petite famille sympathique et équilibrée ? Les parents sont au centre, les deux enfants plus petits devant eux, les deux grandes filles derrière. On est tous habillés dans des tons de bleu (sa couleur). Ça doit être au printemps ou en été, on a tous la peau dorée par le soleil, les cheveux clairs, sauf ma mère qui vient de se faire une teinture marron-auburn pas terrible. Elle est jolie pourtant, malgré la vilaine couleur de cheveux. Elle a trente-six ou trente-sept ans. Elle incline la tête sur son épaule à lui tout en regardant l'objectif. Il avait fait tout un cinéma pour qu'elle prenne cette position. C'était sans doute assez incommode. C'est vrai que son sourire a l'air un peu forcé. Normal, ils venaient de se disputer, elle n'avait pas envie de sourire. Elle n'avait pas envie de prendre la photo, ni aucun d'entre nous d'ailleurs. Il lui avait hurlé dessus dans la voiture. Personne n'a l'air très à l'aise, si on regarde les visages de près ils sont tous un peu contrits. Ma petite sœur a l'air sérieux, elle qui riait tout le temps, du haut de ses quatre ou cinq ans dans sa robe bleu clair avec ses fausses boucles d'oreilles en plastique qu'on avait trouvées à Emmaüs. Elle est assise sur les genoux de son père, et son frère, un beau petit blondinet à qui il manque les dents de devant, semble mal à l'aise ou un peu endormi, tout comme Rose, debout derrière mon beau-père, adolescente en sweat à capuche. Ils sourient quand même, mais sans grande conviction, un peu comme les gens sur les photos anciennes, comme s'ils ne savaient pas poser, pris sur le vif dans une expression vague ou des pensées impénétrables. Des visages presque graves, ou du moins un peu tristes. Sauf le sien et le mien. Lui, il est tranquille, sûr de lui, un air de bonté sur ses traits détendus, un bras passé autour de l'épaule de la petite, droit et au centre. Moi, j'ai l'air insouciante. Je dois avoir quatorze ou quinze ans. À l'époque de cette photo les viols ont cessé. Depuis peu de temps je pense. Ils se reproduiront sans doute quelques fois. Mais je sais que ça va finir par s'arrêter. Prends la pause, fais une photo, un truc de plus ou de moins, je m'en foutais pas mal.

Un dernier petit sourire pour la route, voilà c'est dans la boîte.

J'ai demandé à ma mère qu'elle m'envoie des photos de famille, c'est elle qui m'a scanné celle-ci. Je lui ai expliqué que je voulais faire une installation artistique avec des copines et un copain qui ont aussi été violés. Elle ne m'envoie que des photos où je suis adolescente, après les abus. Elle dit qu'elle n'en trouve pas de plus anciennes.

Je voudrais mettre plusieurs images, prises au hasard. À une fête de quartier. Au ski. En randonnée. Au bord du lac de Savines. Franchement je ne vois pas de grande différence avec celle de la mise en scène chez le

photographe. Elles sont tout aussi invraisemblables, tout aussi banales et inquiétantes. Quelques heures après ces photos, ou avant, il m'a entraînée dans une pièce à l'écart et je lui ai fait une fellation. Je n'ai pas eu à me baisser, juste lui debout et moi devant lui puisque je lui arrive à peine à la taille.

Je me demande s'il faut que je dise *je*, que je fasse que cette petite fille soit en même temps moi qui ai aujourd'hui quarante-quatre ans. Peut-être que je peux dire *elle*, la petite fille. Je ne sais pas ce qui est mieux pour vous. C'est peut-être plus réaliste que je dise *elle*. Pour moi évidemment c'est moi, je ne ressens pas cette inquiétante étrangeté dont parlent certains auteurs qui se confrontent aux photos de leur passé, puisque je n'en suis jamais sortie. C'est toujours au présent. C'est moi, c'est maintenant.

Je peux rester longtemps plongée dans le regard de l'homme de la photo. Je peux m'y perdre. Qu'y a-t-il derrière ce regard ? Qu'est-ce qui nous fascine chez les criminels, les monstres ? On pense qu'ils détiennent des éléments de réponse sur une des plus grandes énigmes de l'existence : le mal. On se dit que, puisqu'ils ont commis l'irréparable, ils ont sans doute au moins appris quelque chose. Ils savent ce que c'est que le mal, ou, en tout cas, s'ils ne peuvent connaître par leur seul méfait le mal universel, ils sont au moins censés connaître le mal particulier qu'ils ont choisi. Ils sont de l'autre côté d'une frontière qu'on ne franchira pas. Mais on est souvent déçus. Il semble y avoir au cœur du crime lui-même une banalité qui n'est pas seulement due au caractère de certains criminels, ceux qui obéissent à des pulsions, ceux qui exécutent des ordres, les moutons du mal. Même les vrais monstres, ceux qui font le choix délibéré de plonger la tête dans l'obscurité, ne répondent pas à nos attentes.

Les études sur les abuseurs d'enfants montrent qu'il n'y a pas de profil type, en dehors du fait qu'ils sont de sexe masculin dans la grande majorité des cas. Ils viennent de tous les milieux, de toutes les classes d'âge, de tous les pays. Selon certaines études cliniques, il existe deux grandes familles de prédateurs : les « fixés », ceux qui ont des troubles liés à la dépendance et à l'évitement, caractérisés par la soumission, la passivité, l'isolement social, et les « régressés », ceux qui ont des troubles liés au narcissisme, des tendances antisociales et psychopathiques, caractérisés par le pouvoir, la domination et la violence. Parmi les premiers il y a beaucoup de personnes immatures, qui ne comprennent même pas que leurs gestes sont inappropriés. Les seconds résolvent un problème de souffrance profonde en dominant un être plus faible, plus facile à manipuler qu'un adulte, plus apte à devenir une proie. Les pervers appartiennent plutôt à ce groupe-là, mais en plus de résoudre un

conflit intérieur par le viol, ils éprouvent du plaisir dans la souffrance de leurs victimes. Ils sont manipulateurs, fabriquent un système philosophique qui justifie leurs actes à leurs yeux, se croient au-dessus de la morale et des lois, se sentent supérieurs, assument leur geste.

Ceux qui fascinent le public sont plutôt ceux-là. On pourrait croire en effet qu'ils conduisent à des personnalités plus intéressantes, car a priori plus lucides, plus à même de nous dire quelque chose sur le mal qu'ils commettent et dont ils jouissent. On sera tout aussi déçu que par les autres, qui relèvent de la maladie psychique, du manque, du malheur, du serpent qui se mord la queue. Les pervers peuvent parler d'eux-mêmes pendant des heures, analyser leur propre tragédie, même essayer de comprendre l'absence d'empathie qui les caractérise. Ils se trouvent passionnants et sont souvent contents d'avoir un auditoire, mais ils n'ont rien à dire de neuf sur ce qu'ils ont fait.

Utiliser le terme de *crime*, évoquer le mal comme horizon, nous place sur un plan de gravité. Mais il y a des choses plus graves. Ça pourrait toujours être pire. Il ne me fait pas manger mes excréments, il ne me force pas à le regarder décapiter des animaux. C'est sans doute pour cela que le jury qui le juge le condamne à une peine de neuf ans de prison sur les vingt qu'il encourt. C'est déjà beaucoup, par rapport à ce qu'on prend d'habitude pour viol d'enfant, d'habitude c'est plutôt dans les cinq ans, mais là c'est normal qu'on lui donne plus, il y avait du contentement, peut-être du plaisir à voir la victime souffrir, et l'affaire a duré longtemps, les abus ont été nombreux. Mais ça pourrait être pire. On garde donc cette marge d'années pour les autres, ceux qui font manger leurs excréments à des enfants, leur demandent de regarder des films pornographiques où d'autres enfants se font agresser, les prostituent auprès de leurs voisins ou amis, les attachent au pied du lit avec des chaînes, des choses comme ça.

Je relis le paragraphe précédent et j'ai l'impression qu'il peut être lu avec un ton sarcastique. Pourtant ce n'est pas mon intention. Je trouve qu'il y a effectivement un côté un peu absurde à essayer de faire correspondre un nombre d'années de prison à un crime comme celui-ci, ou peut-être à un crime quel qu'il soit. Qu'est-ce que ça a à voir avec le vol de voiture, ou le dégât causé dans la vie des gens volés de leur voiture, du temps de prison ? Qu'est-ce que ça a à voir, sept ans à torturer un enfant et sept ans passés dans un établissement payé par les impôts du contribuable, dans une certaine solitude, un certain dénuement, dans la honte mais tout de même, quel est le critère d'équivalence ? Et de toute façon, est-ce vraiment une équivalence que l'on cherche ?

D'un autre côté je suis d'accord avec le fait de garder des proportions et d'établir des gradations aussi bien dans la souffrance que dans la gravité de la faute. Ça ne doit pas nécessairement correspondre à des années de prison mais il me semble qu'il est possible et souhaitable de convenir qu'il y ait des crimes plus ou moins graves que les autres. J'écris ces lignes en 2021, en ce moment il y a en France un débat de société sur la question de supprimer la prescription pour les crimes sexuels sur des enfants. Ceux qui sont contre objectent que la non-prescription doit être réservée aux cas extrêmes, aux crimes contre l'humanité, aux génocides. Je ne sais pas si je suis d'accord avec ça. Bien entendu, je sais qu'un viol sur une seule personne, même un enfant, même si c'est un viol abject et qu'il dure des années, est moins grave qu'un génocide. Est-ce que la manière de reconnaître cette différence est de rendre un des crimes prescriptible, alors que l'autre ne l'est pas ? La logique de cette décision m'échappe un peu.

C'est vrai pourtant que ça pourrait être bien pire.

J'écris depuis une position de privilège qui n'est pas seulement celui d'être encore en vie. Privilège de race (*white trash*, ça n'est pas très propre mais ça reste du blanc), de nationalité, de culture. Mon viol n'est ni un petit viol ni un grand viol, c'est un viol relatif, relativisé par les conditions de ma naissance dans le pays des droits de l'homme, par le fait que le crime ait été reconnu par le coupable et par la justice. Parce que j'ai la possibilité et le droit de l'écrire aujourd'hui.

Il faudra que je me taise et que je laisse la parole à celles et ceux qui en ont plus besoin que moi. C'est vers ce silence que je dois tendre. C'est vers ce silence que ces mots sont tendus, comme des cordes au-dessus du vide, comme des arcs tendus au maximum afin que la flèche puisse partir le plus loin possible.

Mais pour l'instant, puisque j'ai la parole, puisqu'on me l'a donnée ou parce que je l'ai prise, j'irai jusqu'au bout.

Portrait de Sammy

Sur certaines photos, il y a mon père aussi. Mon père tendrement aimé. Est-ce que j'ai inventé ou sublimé cet amour afin de pouvoir oblitérer un peu l'autre ? Est-ce que cet amour a été une bouée de sauvetage que j'ai moi-même gonflée avec mon petit souffle de survivante prête à tout pour s'en sortir au milieu du naufrage, de la tempête qu'a été mon enfance ? C'est possible.

Il venait un dimanche sur deux nous rendre visite. Il mettait une chemise propre pour l'occasion. Il mettait de l'ordre dans son apparence, dans ses pensées, il lissait ses cheveux fous et sa barbe. On le voyait arriver dans sa 4L brinquebalante dont les sièges arrière tenaient avec des bouts de corde. Il se garait sur un petit parking pas loin de la maison. J'étais aux aguets, écoutant passer les voitures pour reconnaître le bruit de son moteur, je me réjouissais à l'avance de ce bruit, de la répétition toujours égale de sa venue. Il apportait une salade de son jardin, des carottes, des radis.

Il arrivait à l'heure du déjeuner. On mangeait tranquillement, presque en silence, ensuite on sortait pour une petite promenade dans le quartier. On n'avait pas besoin de parler, on était juste heureuses qu'il soit là, ma sœur et moi. Il nous manquait terriblement. On lui manquait aussi. Et pendant ces deux heures volées à la désespérance des jours, malgré la présence écrasante du beau-père qui faisait la conversation, dirigeait les opérations, la circulation des assiettes, le repas, le cheminement de la promenade, tout, malgré l'emprise monstrueuse de son autorité sur nous tous, nous récoltions les miettes délicieuses du paradis perdu de nos années avec notre père, nous les savourions comme des pastilles psychotropes qui nous permettaient de superposer à la réalité de ce qu'était devenue notre existence la dimension parallèle du monde de joie qu'elle aurait pu être.

Avant la rencontre avec le beau-père et l'installation dans la maison prison, nous avions vécu la vie bohème de nos parents inadaptés, trop jeunes, trop libres, trop instables, au rythme d'incessants déménagements, de granges retapées en chambres tapissées de marron et orange chez les grands-parents des deux bords. La première année de leur séparation, nous l'avions passée avec notre père alors que notre mère était partie vivre sa vie, faire sa formation d'accompagnatrice en moyenne montagne et trouver d'autres amours. On nous dirait plus tard que la décision de notre retour chez elle avait été consensuelle. D'un commun accord, ils avaient décidé que notre père était incapable de s'occuper de nous, qu'il serait mieux pour nous d'avoir un foyer stable et une maman que de rester avec lui sur le chemin de la marginalité. Pour l'instant c'était un peu la galère, nous avions vite quitté l'appartement loué dans le village pour nous installer dans la maison en ruine car nous ne pouvions plus payer de loyer, mais la reconstruction avancerait vite et nous serions bientôt installés dans des chambres confortables, chacune la sienne. Il y aurait une cuisine, un salon, un poêle pour chauffer la grande pièce, etc.

Je ne sais pas quand il a cessé de venir. Il venait encore quand les autres enfants sont nés, d'abord un frère, un an après notre installation

dans la maison, puis une sœur l'année suivante. Nous avons vécu les premiers mois dans la cave puis pendant des années au rez-de-chaussée, plus ou moins tous dans la même pièce. Ils avaient construit un ingénieux lit superposé dans la cage d'escalier qui un jour mènerait à l'étage de nos chambres et ma sœur et moi dormions là entre la cuisine et le salon. Mon père nous a rendu visite pendant des années, le dimanche, ou un dimanche sur deux, puis il a cessé de venir petit à petit.

Je le vois encore avec sa salade, ses vestons de laine, ses gros godillots, ses yeux translucides dans le beau visage plein de cheveux et de barbe. J'entends toujours son rire. Je l'entends quand je ris moi-même, ce rire à la fois narquois et triste, un rire qui commence comme une cascade vers le dehors et se reprend soudain, se recroqueville vers le dedans et finit en un pouffement étouffé. Nous avions beaucoup ri quand nous vivions chez lui.

Il faisait des feux de camp devant la maison et on grillait du fromage et des morceaux de pain le soir, même en semaine, même les jours d'école, si ça nous chantait. On allait à la rivière. On lançait des bouts de bois qu'on suivait au fil de l'eau. On écoutait la radio. On sautait sur les lits. Il nous emmenait à l'école en luge l'hiver et, quand la neige avait fondu, il nous chalait sur sa mobylette. Il m'a appris à lire, à nager, à faire du vélo. Il m'a appris qu'on pouvait m'aimer infiniment sans rien me demander en retour. Toutes choses qui, je ne le savais pas évidemment, me seraient d'une utilité vitale par la suite.

J'aimais qu'il nous rende visite. Pourtant, en même temps, j'étais toujours déçue. Il représentait une porte de sortie. Je me disais qu'un jour il nous emmènerait avec lui. Il ne nous emmena jamais. Pas une seule fois, même pas pour un week-end. Il venait, passait un moment puis repartait. Quand j'ai eu quatorze ans j'ai demandé à aller vivre avec lui. Il a refusé.

Quand il a appris pour le viol, il est resté muré dans le silence. Il n'est pas venu au procès. Il s'est juste laissé mourir.

Les gens disent que je lui ressemble. J'ai ses yeux, la forme de son visage, une façon particulière de me tenir, de regarder. Mais je ne suis pas comme mon père. Je suis quelqu'un qui survit. Je ne sais pas très bien pourquoi. Je n'en tire aucune fierté. Il m'arrive d'en avoir honte. J'ai perdu mon père bien aimé, j'ai perdu des amis chers, des gens qui mériteraient cent fois plus que moi d'être encore en vie, de s'émerveiller devant un coucher de soleil. Je m'invente des excuses. Je me dis que je suis encore là parce qu'il faut que je raconte tout cela, que j'essaie de mentir le moins possible, de ne pas enjoliver ni enlaidir. Je sais que ce sont des inventions. Il n'y a aucune raison valable pour que je sois là et

pas eux. Et il n'y a rien dans mon expérience que quelqu'un d'autre ne pourrait pas raconter.

J'ai compris que ce n'est pas l'espoir qui fait vivre : il n'y a aucun espoir ; ni la volonté : de quelle volonté peut-on parler, ici ? Mais l'instinct, l'esprit de conservation – ce qui fait vivre l'arbre, la pierre, l'animal. C'est ce qu'écrit Chalamov après avoir passé un certain nombre d'années dans un atroce goulag. Voilà pour la supériorité morale du survivant.

Je suis là, je suis encore là. En ce sens je suis comme lui, je suis comme mon violeur, mon éducateur, mon entraîneur au jeu pervers et cruel de la vie. Nous avons traversé des pays de ténèbres et sommes ressortis, non pas indemnes, certes, mais du moins vivants.

Je vis au Mexique depuis longtemps. Ici il y a des chiens errants partout. Surtout des chiennes. Les gens ne font pas stériliser leurs animaux, c'est trop cher et ils ont la flemme. Ils ne se préoccupent pas non plus de donner les petits s'il y en a, donc ils abandonnent les femelles avant qu'elles ne s'attachent à eux. Ils les balancent dans la nature. On les voit sur les bords des routes rogner des charognes, courir après les gens à vélo, se coucher au soleil dans l'herbe. Elles traversent souvent la route. La plupart meurent écrasées. On les voit étalées en plein milieu du passage et personne ne s'arrête pour les mettre sur le bas-côté. Mais il y en a qui résistent. On les voit traverser comme des malades, les yeux pleins de haine, la tête couverte de croûtes, ou au contraire prendre bien leur temps, indifférentes au danger. On les reconnaît, celles qui durent, elles sont vieilles, galeuses, les oreilles pendantes, souvent amochées, avec une patte folle ou un œil égaré. Elles durent. C'est tout ce qu'elles font. Leur caractéristique principale est d'être encore là malgré les pronostics qui les donneraient pour mortes. Qu'est-ce qu'elles ont de plus que les autres ? Rien, elles n'ont rien de plus. Il est même possible qu'elles aient quelque chose de moins.

Ma vie comme succession de faits divers

J'aimerais pouvoir dire qui est celle qui parle ici, la détacher de moi et en faire un beau sujet d'énonciation. Comme dans un récit de fait divers, je serais alors celle à qui cela est arrivé. Parmi les archives qui se sont conservées de mon existence, je suis tombée sur des coupures de presse, découpées aux ciseaux et conservées avec les vieilles photos. Je suis passée plusieurs fois dans le journal. C'est bizarre de voir son nom imprimé, même dans la presse locale. Ça donne la sensation qu'on n'est

jamais seulement soi. Tout ce qu'on est appartient aussi au groupe social, que l'on renforce ou que l'on met en danger. On est exposé, mis dans la lumière et, paradoxalement, on est effacé, car la personne représentée n'est pas exactement le soi qu'on connaît, c'est un soi tronqué, transformé par le regard et l'interprétation des autres.

Le Dauphiné libéré, 3 juin 1977

L'article occupe une pleine page, illustrée par deux belles photos, une représentant la dame née en 1930 dans cette même grange, l'autre mes jeunes parents (vingt-deux et vingt-trois ans), autour de leur nouveau-né tels Joseph et Marie dans l'étable. Le journaliste aime bien cette comparaison, il en fait la métaphore filée tout au long du texte. Il a choisi son accroche autour de la question du nom. Il feint la naïveté pour poser la question : pourquoi ne laisse-t-on pas ces jeunes nommer leur enfant comme ils le veulent ? Il décrit le ruisseau qu'il faut traverser pour arriver dans la grange abandonnée où ils habitent, leur mode de vie à rebours de la société environnante, la naissance de leur bébé sans assistance médicale, le dénuement dans lequel ils ont choisi de vivre. La mairie du village a refusé d'enregistrer l'enfant. On ne sait pas vraiment pourquoi. Est-ce parce qu'ils ont choisi un prénom trop étrange, trop hors du commun, ou simplement parce qu'ils sont qui ils sont ?

L'article parle bien d'autre chose que du prénom, il met en scène le retour à la nature de ces jeunes marginaux et les sentiments ambivalents que la société éprouve envers eux. Ils sont sympathiques et certainement inoffensifs. En même temps, leur refus obstiné de tout ce que les autres cherchent à construire semble être une menace. Est-ce pour cette raison qu'on leur met des bâtons dans les roues ?

Le journal reviendra sur le sujet du prénom quelques jours plus tard en publiant la lettre d'une lectrice qui affirme que la fille du duc de Bourbon-Parme s'appelle Neige elle aussi et que personne n'y a rien trouvé à redire. Ce prénom catalyse des enjeux de classe et de pouvoir, une bataille idéologique et existentielle qui laissera des blessures de part et d'autre.

J'ai pensé aux fantômes se logeant dans les noms, écrit mélancoliquement Maylis de Kerangal. Les noms, les mots portent des traces qui ne sont pas les mêmes pour chacun d'entre nous. En nommant nos fantômes, est-ce qu'on parviendrait à se délivrer un peu d'eux ?

Nos parents ont voulu pour nous des prénoms qui sortent de toute généalogie, Neige et Rose, des prénoms qui renvoient aux forces vives de la nature, pas à une lignée, ni à une culture ou une religion, non, des prénoms qui font qu'avec nous, quelque chose commence au lieu de se perpétuer, quelque chose comme un monde nouveau auquel ils aspirent.

Cette histoire est une histoire de noms à d'autres égards. Ma mère ne s'était pas mariée avec mon père, elle avait essayé de nous donner à ma sœur et moi son nom de famille, parce que ça lui semblait juste, que ce nom-là existe à travers nous, qu'elle n'ait pas à y renoncer ni pour un homme ni par une décision de la société. Encore une fois, ce qui à d'autres est accordé facilement lui est refusé par l'administration.

Avec mon beau-père, cette lutte à travers les noms disparaît. Plus encore, on dirait que ma mère capitule. Je ne sais pas pourquoi, sans doute encore un effet de l'emprise. Elle se marie et prend son nom à lui. Les deux autres enfants qu'elle a avec lui le portent aussi, ainsi que des prénoms qu'il choisit. Mon frère passe à un cheveu de s'appeler Johnny.

Un an ou deux après le procès, elle divorce et finit par reprendre son nom de jeune fille. Quand elle parle de mon beau-père aujourd'hui elle précise toujours son nom de famille, au lieu d'utiliser simplement son prénom, sans doute pour se distinguer de lui. Moi-même je ne peux pas prononcer ce nom sans avoir l'impression de convoquer un esprit mauvais. Rose dit qu'elle sent son corps tout entier se raidir quand elle entend les sons qui le composent, comme si dans le prénom se trouvait la menace de sa présence.

Il avait essayé d'exercer sa domination sur nous à travers le langage. Il voulait qu'on l'appelle papa. Il voulait aussi nous donner des surnoms, comme le font les gens dans certaines familles, des noms internes qu'on se donne pour renforcer l'intimité du groupe, la connivence. Il avait sans doute eu des arguments comme ça, des surnoms c'est de l'amour, c'est une façon de montrer qu'on a une relation plus étroite qu'avec le dehors. Sauf qu'il était très clair que cette histoire de surnoms était encore une façon de nous dominer, le ridicule des sobriquets choisis ne laissant pas de doute là-dessus. J'étais censée devenir Néné et ma sœur Roro. Il voulait certainement humilier notre père à travers l'exercice de cette force sur les noms qu'il nous avait choisis. Transformer Neige et Rose en Néné et Roro. Mais nous avons résisté. Je ne sais pas trop comment nous avons fait. Cette lutte a dû être longue et âpre, mais il a fini par lâcher. Nous ne l'avons pas appelé papa, nous avons gardé nos prénoms. Nous avons gagné cette bataille. Mais nous avons perdu sur les autres fronts, sur tous les autres.

PLUS DE PEUR QUE DE MAL !

La Tribune républicaine du Pays de Gex, 11 mars 1993

Pour mon deuxième passage dans le journal, je suis aussi en photo. On me voit, équipée d'une lampe frontale, à l'avant de ce qui semble être un canot gonflable ou une petite barque. Je vais bientôt avoir seize ans. Un copain d'enfance de ma mère, passionné de spéléologie, avait organisé une sortie avec la maison des jeunes du coin. Comme le note le journaliste, au cours de notre aventure souterraine plus digne du Club

des Cinq que de Jules Verne, nous avons eu plus de peur que de mal.

1993, il n'y avait pas encore internet. Les gens lisaient la presse régionale pour y trouver les nouvelles du monde, de la région, du village, pour chercher la date du marché des potiers, pour voir le classement du tiercé. Et, bien sûr, pour lire les faits divers. Je trouve ça chouette de faire figurer, dans les pages où apparaissent les petits et les grands désastres de la vie collective, des moments de joie partagée et d'insouciance. Je me souviens vaguement d'être tombée dans le lac, mais j'ai gardé une forte impression de la descente au cœur de la terre, du silence de la caverne dont les parois humides et noires semblaient vivantes comme un étrange boyau conduisant au centre secret du monde.

Pourquoi est-ce que je mets ça ici ? Vous trouvez que ça n'a rien à voir ? Non, ça n'a rien à voir, c'est juste une preuve présentée dans un style fleuri et charmant datant du siècle passé que les victimes d'abus sexuels sont aussi des gens ordinaires qui font de l'escalade, de la natation ou de la spéléologie. Il peut même leur arriver de tomber dans un lac souterrain et de mouiller leurs chaussettes.

7 ans de calvaire pour une fillette

HAUTES-ALPES. Le nouveau mari de sa mère en avait fait son "objet sexuel" alors qu'elle n'avait que 9 ans ! Durant près de sept années, la fillette a dû subir sans relâche agressions sexuelles et viols. Aujourd'hui majeure, elle s'est confiée et sa mère a déposé plainte. Le "beau père" a été écroué hier

Chaque fois que l'on prend connaissance de tels faits, les mots manquent pour exprimer la colère, l'émotion et l'indignation ressenties. Ils manquent aussi assurément pour qualifier leur auteur, un homme de 39 ans, écroué, hier matin, à la maison d'arrêt de Gap.

Durant six années dans un village de la Vallouise, cet individu a agressé et violé la fillette de sa femme (1), de façon régulière et sordide. L'enfant avait 9 ans à peine lorsque le nouveau compagnon de sa mère a commencé ses agissements. Dès 12 ans, il lui imposait des relations sexuelles, lesquelles n'auront cessé que lorsque la jeune fille aura atteint un certain degré de maturité. Son calvaire remonte en fait à la fin des années 80 et au début de cette décennie.

Aujourd'hui majeure, poursuivant des études dans une grande métropole régionale, la jeune femme n'a plus été en mesure de garder son terrible secret, de porter seule ce lourd fardeau. Il y a quelques mois, elle s'est confiée à sa mère, ouvrant par là même (en révélant les agissements de son "beau-père") une plaie immense au niveau de la structure familiale.

Il aura fallu alors plusieurs mois à cette mère pour assumer le choc. De son second mariage et au fil des ans sont nés en effet deux enfants…

Finalement, au début de ce mois, et après mûre réflexion, la mère s'est rendue au parquet de Gap. Et a parlé, déposant plainte entre les mains de la justice. Immédiatement, le substitut du procureur de la République, Michel Redon, a saisi les gendarmes de la brigade de recherche de Briançon. En deux semaines, faisant preuve de dilligence, de perspicacité mais aussi de baucoup de tact, les enquêteurs ont multiplié les investigations et les auditions.

Finalement, ces dernières heures ils ont interpellé le "beau-père"… lequel a entièrement reconnu les faits. Pour seuls arguments de défense, l'homme a invoqué les "*difficultés relationnelles*" éprouvées avec la fillette lorsqu'il s'est mis en ménage puis marié avec sa mère. Il considérait que c'était là "*le seul moyen pour lui de rentrer en relation*" avec l'enfant.

Guide en saison d'été, il jouissait semble-t-il d'une excellente réputation dans la vallée et plus particulièrement au village où la famille réside. Hier matin, après que le parquet de Gap eut ouvert une information judiciaire, l'individu a été présenté au juge d'instruction, en l'occurrence à Mlle Louis, assurant l'intérim. Celle-ci lui a signifié sa mise en examen du chef de "viols sur mineurs" de moins de 15 ans "par personne ayant autorité".

Un crime et des circonstances aggravantes qui sont passibles de la cour d'assises et pour lesquels ce beau-père indigne encourt jusqu'à 20 ans de réclusion criminelle.

Jean BEVERAGGI ■

(1) Rappelons une nouvelle fois que le fait de ne pas révéler dans nos colonnes l'identité de la personne mise en examen (et bénéficiant jusqu'à son jugement de la présomption d'innocence) dans cette sordide affaire, relève de la seule nécessité, dictée par la loi et le bon sens, de protéger la victime et ses proches.

Le Dauphiné libéré, juin 2000

Au troisième passage, pas de photo. Pas de noms non plus. Mais tout est là quand même.

C'est difficile de relater simplement des faits. En dehors de son

indignation, présente depuis le point d'exclamation du sous-titre, jusque dans l'impossibilité de se référer au « beau-père » qui est si ignoble qu'il ne sait comment le nommer, le journaliste relaie malgré lui les préjugés de l'époque. Selon lui, la jeune fille parle pour se libérer, se libérer du *terrible secret*. On imagine que cette jeune fille va beaucoup mieux, depuis qu'elle l'a dit, maintenant qu'elle partage avec d'autres son *lourd fardeau*. Dans aucun procès-verbal il n'est dit que j'aie parlé pour me libérer, au contraire, depuis le début je maintiens fermement que je parle pour protéger les autres, mais tout le monde continue quand même à croire que j'ai fait ça pour moi, et, par extension, que j'ai sacrifié un peu mon entourage afin d'arriver à mes fins.

Je suis celle à qui c'est arrivé. Qui est le *je* qui parle ici ? La femme qu'est devenue la fille des marginaux de la montagne ? La spéléologue du sexe faible qui tombe dans le lac ? La petite fille des sept ans de calvaire qui s'est enfin libérée de son fardeau en écrivant un poignant témoignage ? On pourrait se dire que ça n'a peut-être pas d'importance, qui parle exactement, d'où vient ce récit, de quel esprit. Pourtant il ne serait pas le même, selon de quelle vie il provient. Je suis ces trois filles et bien d'autres encore, je porte en moi toutes ces voix.

Ma vie comme film d'horreur

Il y a des cauchemars purs et durs où il me poursuit pour me violer. Je me cache, je m'échappe en baratinant des discours invraisemblables qui réussissent cependant à dévier son attention. Quelquefois fois il me rattrape et me viole à la fin. Quelquefois c'est juste la course pour lui échapper, la fuite, les cris qui ne peuvent pas sortir de la bouche.

Dans un rêve, ma petite sœur dans un corps d'enfant mais avec sa façon de parler d'adulte me dit qu'il ne l'a pas violée, elle, mais qu'il touche tous les petits copains de mon frère qui viennent dormir à la maison. Je cherche désespérément à retrouver tous ces petits dans un village plein de ruelles que je ne reconnais pas. Je cours à perdre haleine, je me réveille le cœur battant.

Il y a des rêves semi-érotiques où, en plein milieu d'une scène plus ou moins sexuelle, un rendez-vous, une rencontre dans un lieu invraisemblable où il est très inconvenant d'être nu, ce qui ne nous dérange cependant pas du tout, je m'approche de mon partenaire qui est de dos ou de profil ou dans l'ombre et là, alors que je croyais être avec

mon amant, je vois clairement son visage, un masque ricanant, c'est lui.

Il y a surtout des rêves qui sont plutôt comme des films de David Lynch que des films d'horreur à proprement parler. Ils sont juste dominés par un sentiment d'horreur indéfinissable, toujours là, poisseux, qui imprègne le déroulement des scènes. Je sais depuis le début qu'il est là. Il sera toujours là. Il observe, ou bien il attend son moment pour intervenir.

Ma vie comme mélodrame américain

Je viens d'un milieu modeste, d'abord plutôt hippie campagnard puis, quand ma mère se remarie, carrément miteux. Nous vivons dans des conditions précaires, ma mère, mon beau-père, quatre enfants, dont je suis l'aînée, trois filles un garçon, habitant une ruine retapée, toujours en cours d'être retapée, ma mère fait des ménages, mon beau-père travaille sur des chantiers. Après les premières années d'abus mon corps lâche, on me découvre une scoliose grave. Je fais de longs séjours dans un hôpital spécialisé. On met sur mon corps maigre un petit corset comme celui de Frida Kahlo qui va fonctionner comme un tuteur, pour m'aider à pousser droit malgré la colonne qui semble plutôt mal partie, personne ne devine pourquoi, qui pousse tordue comme sous le poids d'une énorme charge. Mais je ne me laisse pas abattre pour autant. Je travaille bien à l'école. Les professeurs me remarquent, me poussent à continuer. Je fais de brillantes études, je pars à l'université à Nice puis à Marseille puis, plus tard, grâce à une bourse d'échange, aux États-Unis. À l'aide de nouveaux amis cultivés et mieux entourés que moi que je rencontre dans mon parcours universitaire, je comprends qu'il faut que je dénonce mon violeur pour protéger les autres enfants et demander justice. Je parle à ma mère qui, après mûre réflexion, finit par m'accompagner et nous déposons plainte. Un procès a lieu, qui met le coupable à sa place. Il est condamné. Les petits sont protégés pendant quelques années. Moi je suis libre. Je repars aux États-Unis puis au Mexique. Je fais un doctorat en littérature. J'écris des livres. Je rencontre un type bien. Nous avons un enfant. Un jour je raconte à ma fille ce qui m'est arrivé quand j'étais petite. Elle trouve ça incroyable, c'est à des années-lumière de son expérience à elle. Un autre jour, plus tard, elle est adulte, moi je suis presque une vieille femme, elle lit ce livre dans lequel je raconte cet effroyable moment de ma vie. Nous sommes assises sur une terrasse, devant un paysage grandiose. Nous regardons, au loin, une brume qui glisse sur la colline en face de chez nous, dans le Michoacán, au Mexique, la maison de son enfance qu'elle a quittée pour aller faire des études à

l'étranger, où elle revient de temps en temps passer quelques jours avec ses vieux parents. Elle prend ma main dans les siennes. Elle pleure un peu, mais moi je ne pleure pas. Je suis contente.

Un happy end

Je viens de le raconter, le happy end. Mais bien sûr il n'y en a pas. Il n'y a jamais de happy end pour quelqu'un qui a été abusé dans son enfance. C'est une erreur et une source d'angoisse que de croire au mythe du survivant tel que nous le décrivent les films américains. Ça vous fait croire que le temps est linéaire, qu'il y a une progression de victime à plaignant à survivant à content. En réalité, on le sait depuis les peuples précolombiens ou les Grecs anciens, depuis Héraclite au moins, le temps est cyclique, il va et vient et revient éternellement. Il n'y a pas de final, c'est juste une question de scénario, il faut que le film s'arrête à un moment donné. Ne vous étonnez donc pas si vous êtes un survivant, une survivante, que vous avez fait votre bout de chemin, que vous ne vous en sortez pas trop mal, du mieux possible en fonction de vos conditions de départ, peut-être même que vous vous en sortez de manière prodigieuse, et que pourtant vous n'êtes pas content. Vous n'éprouvez pas ce sentiment de paix qu'éprouve l'actrice qui joue mon rôle, assise sur cette chaise aux côtés de ma fille qui a vécu une vie non sans douleurs ni souffrances, mais en tout cas exempte d'abus sexuels dans l'enfance. Et pour cause, puisque, évidemment je ne l'éprouve pas non plus, ce maudit sentiment de fin heureuse. Parce que ce n'est pas fini. Ni pour moi, ni pour vous, ni pour personne. Et tant qu'un enfant sur terre vivra cela, ce ne sera jamais fini, pour aucun d'entre nous.

Pourtant il est vrai que, dès qu'on peut parler du traumatisme, c'est qu'on est déjà un peu sauvé. Cela ne veut pas dire que ce soit la parole ou la littérature qui réalise la thérapie. Au contraire, l'écriture ne peut advenir que quand le travail, une partie du travail, a été fait, ce morceau de travail qui consiste à sortir du tunnel. *On n'écrit pas avec ses névroses*, comme le dit Deleuze. *La névrose, la psychose ne sont pas des passages de vie, mais des états dans lesquels on tombe quand le processus est interrompu, empêché, colmaté. La maladie n'est pas processus, mais arrêt du processus*.

Finalement, la fameuse phrase d'Artaud (citée par tout le monde, à toutes les sauces), celle qui dit que nul n'a jamais écrit ou peint, sculpté, modelé, construit, inventé, que pour sortir en fait de l'enfer, est peut-être une scandaleuse méprise. En réalité c'est l'inverse qui se produit, c'est-à-

dire que celui qui écrit, dessine, etc. est déjà de fait sorti de l'enfer, c'est justement pour ça qu'il peut écrire. Car quand on est en enfer, on n'écrit pas, on ne raconte rien, on n'invente pas non plus, on est juste trop occupé à être dans l'enfer.

Si on peut en parler, écrit Virginia Woolf, c'est que l'événement est détaché de la souffrance pure, qui se vit sur le mode de l'irréel. Il ne devient réel que quand il est saisi à travers le langage.

J'aimerais avancer l'hypothèse que, dans mon cas, chaque choc est suivi d'un désir de l'expliquer : je sens que j'ai reçu un coup ; mais il ne s'agit pas, comme je le pensais quand j'étais enfant, d'un coup donné par un ennemi caché sous la laine de coton de la vie de tous les jours ; c'est ou cela doit devenir une révélation d'un certain ordre ; c'est le signe d'une chose réelle qui se cache derrière les apparences ; et je rends cela réel en y mettant des mots. Ce n'est qu'en y mettant des mots que je lui donne sa plénitude ; cette plénitude veut dire qu'il a perdu le pouvoir de me blesser ; cela me donne, peut-être parce qu'en le faisant je me débarrasse de la douleur, une grande joie de recoller ensemble les morceaux épars. C'est peut-être le plus grand plaisir qu'il me soit donné de connaître.

Dites la vérité, toute la vérité, rien que la vérité

Pendant les quatorze heures qu'a duré le procès, sous les yeux ébahis de mes amis, de ma famille, des voisins du village, d'anciens profs et d'un certain nombre d'inconnus, des gens qui ont su qu'il se tenait ce jour-là un procès public, à la Cour d'assises de Gap, pour le viol d'une petite fille et qui ont souhaité y assister, qui sait pourquoi, il reconnaît un grand nombre des faits pour lesquels il est accusé. Il y a déjà eu des interrogatoires, mais il faut répéter. On répète donc. Il faut des détails, il faut être précis. On essaie de préciser la fréquence des abus, la gradation des actes, ce qu'il disait en me violant, comment il faisait pour que personne ne se rende compte de rien, ce qu'il pensait, ce qu'il imaginait faire pour y mettre fin mais ne mettait pas à exécution puisqu'à chaque fois ça recommençait. Il va assez loin dans ses aveux, même encore ce jour-là, devant tout le monde, comme s'il cherchait à se confesser, dans une espèce de repentir. Il dit que c'était parfois tous les jours, parfois il se passait un mois entier sans rien. Il dit qu'il y avait de l'amour, qu'il faisait attention à ce que je prenne du plaisir. Et dans tout ce déballage, il y a une folle soirée dont j'ai des souvenirs très précis qu'il refuse de corroborer. Est-ce que je fabule ? Mais pourquoi est-ce que je fabulerais

sur ça et pas sur tout le reste ? C'est une soirée qui dure peut-être plusieurs soirées. Ma mère s'est absentée. Je crois que cela s'est produit l'année où mon grand-père est décédé. Elle est partie plusieurs jours pour être à son chevet avec ses sœurs, une semaine peut-être. Si c'est bien pendant ce séjour-là, c'est facile à dater, j'avais douze ans. Il est mort d'un cancer de la gorge, quelques mois après cette visite. Il rendait ses derniers souffles dans un lit blanc, perdu au milieu d'une chambre pleine de meubles et de souvenirs qu'il ne reconnaissait plus. Et nous, on était à la maison, tranquilles. Mon beau-père m'avait fait dormir dans son lit ces nuits-là. Dans mon souvenir il neigeait beaucoup, une quantité anormale de neige. Il disait que si une avalanche se déclenchait dans les montagnes au-dessus de nous, dans sa chambre, au rez-de-chaussée, on serait protégés même si le reste de la maison était emporté. C'était bizarre cette idée d'être à la fois au confort, dans la maison, à l'abri, et en même temps prisonnière de cet abri, coincée dans le refuge qui était censé me protéger du froid, du danger, de la mort. J'étais à sa disposition.

Ce sont des orgies totales dont je vous passe les détails, sauf un, plutôt sordide, désolée. Il m'installe à quatre pattes et essaie de me sodomiser. Ça ne rentre pas. Il va chercher quelque chose, me laisse un moment de répit, dans le noir, puis revient. Il me met de la vaseline sur l'anus et m'enfonce quelque chose de dur dedans. C'est pour ne pas me faire mal, m'explique-t-il, car ça ne rentre pas. Ça dure très longtemps, cette histoire, il m'enfonce, je les verrai le lendemain dans la poubelle, des carottes et des courgettes dans l'anus pour faire de la place pour son sexe, qui, il en est assez fier, est plutôt pas mal. Une fois que c'est fini, je vais aux toilettes, il y a du sang sur le papier toilette, et je suis presque heureuse de voir ce sang, car je me dis, là, il ne peut pas faire comme s'il ne se passait rien, je saigne, c'est grave ça.

Il a reconnu beaucoup des choses que j'ai décrites. Parfois je n'étais pas très sûre de mon souvenir, mais il a confirmé. Et, cette fois, c'est si clair dans ma tête, je peux le raconter avec tellement de certitude, mais il dément. Et moi je m'accroche parce que je sais que j'ai besoin pour me reconstruire de savoir ce qui a eu lieu et ce qui n'a pas eu lieu, donc je raconte, devant tout l'auditoire, encore une fois mon histoire de courgettes, de vaseline et de carottes. Jusque-là il m'a plutôt aidée dans cette démarche de reconstruction, il m'a aidée pas mal, il aurait pu tout nier et personne ne m'aurait crue. Pourquoi donc nier la sodomie et pas le reste ? Est-ce que c'est plus grave ? Ou est-ce que lui, il considère que c'est plus grave ? Je crois qu'à ce point du développement de cet argumentaire vous commencez peut-être à comprendre où je veux en venir. Il trouve que c'est plus grave, que c'est infiniment plus grave que tous les autres actes qu'il m'a fait subir, parce que c'est ce qui lui est

arrivé à lui.

Il est possible que je me trompe, encore une fois. Peut-être que, s'il finit par raconter dans un de ses interrogatoires confessionnels qu'il a été violé à son tour quand il était adolescent, c'est juste parce qu'il suppose que ça amènera un peu de clémence sur son affaire. Dans les études sur l'impact du passé traumatique sur la récidive, les auteurs sont obligés de prendre en compte ce facteur : c'est parce que la société croit fermement dans l'influence du cycle de la violence sur les prédateurs, et qu'elle considère le fait d'avoir été soi-même victime comme un facteur atténuant, que de nombreux accusés font référence à ce qu'ils auraient vécu dans leur propre enfance.

C'est en détention provisoire, après une séance avec un policier ou un psy où il raconte des scènes de son adolescence, que mon beau-père dit avoir eu des réminiscences. Il accuse des prêtres de l'église où il faisait des séjours prolongés, des colonies de vacances ou de catéchisme. Peut-être des hommes de l'école catholique mariste où il a fait son collège. Une enquête a été menée dans ce milieu et des prêtres ont été accusés par d'autres victimes pour des faits commis à l'époque, ce qui rend plutôt plausible sa version des faits, mais son affaire à lui, peut-être parce que le cas était prescrit ou parce qu'il n'a pas voulu porter plainte, est restée sans suite. Pense-t-il que s'il est victime lui aussi, on le verra autrement que comme seulement un criminel ? Je ne suis pas certaine de cette motivation. Il a mis du temps à raconter cet épisode, comme s'il lui avait fallu un processus de réflexion. Il n'a pas dès le début affiché ce profil de victime qui viole parce qu'il a été violé. Et il ne revient pas trop dessus d'ailleurs. Il préfère la honte d'avoir violé à celle d'avoir été violé.

Il décrit les abus dans une nébuleuse qui met en scène un jeune prêtre dans des salles obscures avec des pupitres. Il se souvient de sa douleur physique et spirituelle, de son silence total, il se souvient même d'avoir douté de l'existence de ce souvenir, de l'avoir enfoui. J'ai lu la description dans le dossier. Franchement c'était très crédible, non seulement les faits eux-mêmes, mais la façon dont il les a racontés, dans un style typiquement traumatique.

Les différentes études sur les agresseurs que j'ai consultées indiquent qu'environ 20 % des violeurs d'enfants sont d'anciennes victimes. Un chiffre légèrement supérieur à l'incidence sur la population globale. Elles indiquent aussi que le cycle victime-agresseurs est surtout une croyance fortement ancrée chez la population et que le fait d'avoir été victime soi-même dans l'enfance est un facteur de risque, mais n'est pas une condition nécessaire ni suffisante pour devenir à son tour agresseur.

Si vous étiez dans le jury, vous penseriez quoi de cet élément ? Est-ce

que ça le rend plus ou moins coupable d'avoir été violé lui aussi, dans le cul, par un prêtre, une dizaine ou peut-être une douzaine de fois sur une période pas supérieure à, disons, quelques mois ? Est-ce que ça fait pencher plutôt le nombre d'années de prison à la hausse ou à la baisse ?

Revoilà le petit ton bravache qui émerge de temps en temps. Comme si c'était la faute du lecteur tout ça, le fait que j'écrive ce livre. Comme si le lecteur était un juré d'une autre sorte, mais d'une nature semblable à celui auquel j'ai déjà eu affaire.

Les membres du jury non plus n'avaient rien demandé. On vous appelle en insistant lourdement sur la nécessité de remplir votre devoir de citoyen, vous acceptez par civisme, comme s'il s'agissait d'aller dépouiller des bulletins ou d'assister à une session spéciale du conseil municipal, et vous vous retrouvez à Gap, dans un hôtel Formule 1 avec d'autres personnes qui ne savent pas non plus de quoi se composera la journée, puis, après un petit déjeuner frugal et une session d'information sur le fonctionnement de la justice, vous allez tous à la Cour d'assises et là on vous déverse en quelques heures la totalité de mon affaire, et il vous faut décider, collectivement, ce qu'on doit faire maintenant.

L'avocat de l'agresseur a le droit d'éliminer deux ou trois personnes du jury sans rien connaître d'elles. Il fait le pari que les femmes et les jeunes auront plus facilement de l'empathie envers la victime. Elles peuvent partir. On les libère de ce procès-là. Je ne sais pas si elles rentrent chez elles à ce moment-là. Je ne crois pas. Maintenant qu'elles ont décidé de remplir leur devoir civique et qu'elles ont fait le voyage et que l'État a payé le billet de train et la nuit en Formule 1, je crois plutôt qu'on les envoie sur un autre procès. Quant aux autres, les plus hommes, les plus vieux, ceux qui restent, ils vont devoir recevoir le double récit de ces viols sans qu'aucun détail ne leur soit épargné, vu depuis la perspective de chacune des deux parties engagées. Ils ne peuvent pas refermer le livre et souhaiter qu'il y ait un peu moins de scènes de sexe ou que l'agresseur ait un temps de parole écourté. Ils doivent écouter jusqu'au bout et se faire une solide opinion car la suite dépend de leur interprétation.

Je sais que vous n'êtes pas un jury. Si vous avez ce texte entre les mains, on peut même supposer avec pas mal de chances d'avoir raison que vous êtes de mon côté, vous êtes peut-être même tellement de mon côté que vous auriez très bien pu écrire ce livre vous aussi. C'est un espace de sécurité, un espace où il n'y a pas d'ennemis. Je n'ai pas à

convaincre qui que ce soit de quoi que ce soit. À quoi bon alors tout cela si nous sommes tous d'accord sur tout depuis le début ?

Raisons que j'ai de ne pas vouloir écrire ce livre

1) Ne pas se spécialiser dans l'écriture sur le viol.

2) A priori, je me méfie des livres qui ont des sujets, et là, difficile d'y échapper. Comment écrire quelque chose de neuf, d'esthétiquement valable si on est écrasé par le sujet ?

3) J'aimerais faire autre chose, j'aimerais penser à autre chose, avoir une vie qui ait un autre centre.

4) Plein de livres chaque année sont écrits là-dessus par des survivantes et des survivants. Surtout des fictions. Dès que je tombe dessus je les feuillette. Ils sont parfois très bien écrits, parfois mauvais. Je les lis avec le même œil. Je cherche la description précise des faits. Je veux savoir ce qu'il lui a fait exactement, combien de fois, où, ce qu'il disait, etc. Je déteste l'idée que quelqu'un ouvre ce livre et cherche ce qu'on m'a fait exactement, où on m'a mis la bite, et le referme après sans y avoir rien trouvé d'autre que cette bizarre constatation.

5) Je ne suis pas sûre de pouvoir apporter quoi que ce soit aux victimes, aux proches de victimes, aux agresseurs ni même à ceux qui veulent mieux comprendre le sujet.

6) Je ne suis pas sûre que ce livre m'apporte quoi que ce soit à moi, en tant qu'être humain, ni en tant qu'écrivaine.

7) Je ne crois pas à l'écriture comme thérapie. Et si ça existait, l'idée de me soigner par le livre me dégoûte.

Si ce n'est ni pour les autres ni pour moi, alors à quoi bon ?

En plus, je suis d'accord avec Dorothée Dussy, chercheuse en sciences sociales qui a étudié l'inceste d'un point de vue anthropologique, qui dit que la bonne perspective pour aborder ces récits n'est pas frontale mais de biais. Si c'est un proche qui raconte l'histoire qui l'a affecté mais dont il n'a pas été la première victime, ça permet de parler du phénomène de société sans entrer dans le pathos insupportable de la souffrance directe. Elle explique ainsi le grand intérêt de deux publications qui ont eu d'importantes répercussions dans la société française en permettant de sortir de la sidération et du déni qui paralysent aussi le groupe social quand on aborde ce sujet : *La familia grande,* livre de Camille Kouchner et *Ou peut-être une nuit,* podcast de Charlotte Pudlowski. *Ils ont permis de parler de l'inceste, de la mécanique du silence, du fait que ça anime et*

organise la famille, et pas seulement la paire incesteur-incesté. Dans les textes à la première personne, on ne sort pas de cette paire, on fait face à un duo auquel on ne peut pas, à moins d'être incesteur ou incesté soi-même, s'identifier. En revanche, il est tout à fait possible de s'identifier à la sœur ou au frère ou à l'enfant d'une victime. (*Le Monde*, septembre 2021)

Le succès du livre de Camille Kouchner (en plus de parler de gens connus) est sans doute dû à cette perspective qui produit de la lisibilité. On sort de l'œil du cyclone qui est aveuglant et trop sombre, qui ne permet pas de voir au-delà, de penser en termes de phénomène social. Le podcast fabuleux de Charlotte Pudlowski instaure aussi cette distance, puisque la journaliste qui mène les interviews et la recherche est affectée et proche de son sujet tout en ayant la distance d'un témoin indirect, puisque c'est sa mère qui a été violée. Cela permet d'analyser le phénomène de l'inceste comme une onde de choc qui produit des effets sur tous les membres de la famille, sur des générations, et qui affecte ainsi la société dans son ensemble. Moi aussi je trouve que c'est la distance adéquate. Moi aussi je trouve que cette paire maléfique, ce huis clos victime/bourreau, ce duo de merde, a assez duré.

Je me souviens de l'impact ressenti quand j'ai vu le film de Tim Roth, *The War Zone*, où c'est le frère de la victime qui découvre le viol. C'est un adolescent qui se pose constamment la question de son statut de témoin, et le spectateur fait ce cheminement avec lui. Il s'agit d'un personnage qui regarde, qui filme, qui voit des scènes à travers des failles dans les murs, qui interprète des signes. C'est un garçon qui voit, un voyeur en même temps qu'un voyant, et qui finit par transmuer les images en paroles. Il est le médiateur qui permet de briser le silence, il est juste au bon endroit, ni trop loin ni trop près.

Une nouvelle extraordinaire d'Antonio Ortuño met en scène un enfant narrateur dans une aventure tragi-comique où son père, vendeur de fruits charlatan et un peu voyou, l'emmène passer un week-end chez des bourgeois qui ont une résidence secondaire à la campagne. Il est mal à l'aise au milieu du groupe d'enfants qui le prennent de haut, sauf une fille de son âge un peu plus sympathique que les autres qui montre son admiration quand il raconte avoir gagné un prix d'écriture à l'école. Essayant de se cacher pour éviter une sortie en barque sur le lac avec les parents alcoolisés, les enfants moqueurs et son père qui lui fait honte avec ses efforts grossiers pour se faire passer pour l'un des leurs, il tombe par hasard sur un des pères de famille qui abuse de la fillette. L'abuseur furieux le fait se déshabiller et fouette les deux enfants à coups de ceinture. Aucun des adultes ne se rend compte de rien, ils reviennent de leur balade en barque à moitié ivres et continuent leur week-end. Au moment de se quitter, la fillette s'adresse au garçon :

– Tu écris – dit-elle lentement, avec maladresse, comme si elle n'arrivait pas à faire bouger sa langue.

Je ne sus que répondre.

– Écris ça un jour. Dans un livre. […] Qu'ils le lisent. Qu'ils arrachent les pages. Et qu'ils les bouffent.

Ils font cette promesse en silence et ne se revoient plus jamais. On ne nous dit pas si le narrateur est devenu écrivain et a publié cette histoire, mais, puisqu'on est en train de la lire, on suppose qu'il le fait. Il est engagé par la promesse, et parce qu'il a été témoin. Il n'a pas le droit d'oublier ça. Se taire serait une trahison. J'aimerais pouvoir écrire ce livre avec un peu plus de distance, être simplement quelqu'un qui a vu quelque chose, qui a été touché par les cercles concentriques des répercussions, quelqu'un à qui on a fait promettre d'écrire un livre pour la venger.

J'aimerais tellement prendre cette distance, pour des raisons évidentes, mais ce n'est pas la position sur l'échiquier qui m'a été attribuée.

Celle qui porte la trace

Quand j'étais petite, une fois, mon beau-père m'a dit que c'était grâce à lui que j'étais bonne à l'école. C'était à cause de ce qu'il me faisait vivre que j'étais spéciale. Cette lucidité que j'avais, ces capacités intellectuelles disproportionnées pour mon âge, c'est parce que je vivais une expérience hors du commun qui m'obligeait à dépasser les limites.

Christine Angot raconte que son père abuseur lui a suggéré d'écrire sur l'inceste qu'il lui a fait subir.

– Tu devrais écrire sur ce que tu as vécu avec moi… c'est intéressant. C'est une expérience que tout le monde ne vit pas.

Il avait même une opinion sur la manière dont elle devrait écrire : *Il faudrait que le lecteur s'interroge, qu'il se demande s'il est dans le rêve, dans la réalité, que ce soit un peu incertain, un peu à la manière de Robbe-Grillet.*

C'est pour ça aussi qu'il est difficile d'écrire ce livre. Non pas parce que ça me ramènerait à des épisodes douloureux (une personne qui a été abusée dans son enfance n'a pas besoin d'un livre pour se rappeler des épisodes douloureux, elle se lève chaque matin avec son paquet tout prêt), mais parce que cette réalisation, dans laquelle celle qui écrit met tout son effort, sa bonne volonté, ses années de lecture, son cœur et son âme, c'est encore un projet de l'agresseur, où il se trouve au centre, qu'il a presque prédit et souhaité.

On viole pour exister. On ne le sait peut-être pas avant de violer (je

pense qu'on le sait, la plupart du temps) mais une fois que c'est fait cela devient une évidence : cet acte irréparable est aussi un acte qui marque à vie, la victime, le monde. C'est un acte qui crée de la puissance, une puissance qui s'étend au-delà de soi.

Il y a quelques années j'ai été frappée par le nom d'un réseau de pédopornographie qui venait d'être démantelé : ça s'appelait *damagedforlife*. Ce n'était pas le nom d'un groupe de parole pour victimes mais le nom d'un site que des prédateurs se passent entre eux sur le net. Ça les attire de savoir que les actes qu'ils regardent ont vraiment des victimes qui seront abîmées pour toujours. Il est vrai que la victime en tant que personne n'existe pas pour eux, ils sont dénués d'empathie, ou du moins ils possèdent une bizarre empathie qui ne leur permet pas de percevoir la souffrance de la victime telle qu'elle est vécue de l'autre côté. Mais la victime existe en tant que véhicule qui portera, toute son existence, la trace du viol.

Abîmés pour la vie. Abîmés, abîmées, cernés par des abîmes.

Damaged for life. Ce livre lui donne encore raison. Je veux qu'il existe cependant, mais je ne souhaite pas qu'il ait beaucoup de lecteurs. Car ce serait une façon d'exister dans la littérature non pas par mon écriture mais par mon sujet, ce qui a toujours été ma hantise. Et surtout ce sujet-là, que je n'ai pas choisi, ni voulu, ni créé. Exister à mon tour par le biais de quelque chose que je n'ai pas fait mais qu'on m'a fait. Quel cauchemar.

Et pourtant je vais l'écrire quand même, dans une espèce de rébellion insensée. Prendre ce taureau par les cornes et le faire tourner bourrique. Le saouler de paroles et de raisonnements jusqu'à ce qu'il craque, qu'il supplie que j'arrête et qu'il me laisse enfin en paix.

Secrets & mensonges

L'Adversaire d'Emmanuel Carrère est sorti en l'an 2000, un an avant mon procès, alors que mon beau-père était encore en détention provisoire, présumé innocent. Il s'agit d'un texte de non-fiction narrative sur l'histoire de Jean-Claude Romand, un type qui a tué sa femme, ses parents et ses deux enfants au moment où le mensonge sur lequel reposait sa vie risquait de leur être révélé. Romand a commencé des études de médecine et ne s'est pas présenté à un de ses examens. Il a menti en disant que tout s'était bien passé et à partir de là, on ne saura jamais pourquoi, et c'est sur cet étrange embranchement de la destinée que le livre s'attarde le plus, les mensonges se sont enchaînés les uns aux

autres et il a fini par faire croire qu'il avait eu son diplôme, qu'il avait obtenu un poste, qu'il allait tous les jours travailler à Genève dans un bureau de l'OMS. Ses proches lui confiaient leurs économies qu'il disait placer dans des banques en Suisse et c'est ainsi qu'il a vécu dix-huit ans, jusqu'au crime.

J'ai lu le livre sur les conseils de ma mère, ou après avoir entendu ma mère en parler. Ce livre lui avait paru décrire un personnage monstrueux, glaçant, dont l'histoire était selon elle assez semblable à celle de mon beau-père. Je me souviens que j'avais été atterrée de cette interprétation et qu'elle n'avait fait qu'intensifier la colère que je ressentais envers ma mère. Le livre parle de quelqu'un qui commet un crime, en effet, mais surtout de quelqu'un qui ment à ses proches pendant très longtemps, et la question que tous se posent, et qui est au centre du livre, c'est comment on peut mentir comme ça sans qu'on ne vous soupçonne jamais ? Comment est-ce que personne ne s'est rendu compte ? Comment est-ce que le mensonge peut s'installer au cœur d'une vie et devenir une sorte de vérité en n'empêchant pas la vie de continuer ? Ma mère a lu évidemment les questions qu'elle se posait, elle. Car pour elle la question centrale au sujet de mon beau-père est celle du mensonge. Comment a-t-il pu lui mentir comme ça si longtemps sans qu'elle ne se rende compte de rien ? Je pense que l'histoire de la famille Romand la rassurait, tous ces gens aussi s'étaient laissés berner. Eux non plus n'avaient pas réagi, n'avaient rien deviné.

Ce qui me blessait terriblement et qui me blesse encore aujourd'hui, c'est qu'elle le voyait avant tout comme un menteur. Et c'est ça qui fascine chez Romand, sa capacité de faire croire à ses mensonges, pas son crime atroce, les coups de pistolet dans le visage de ses enfants. Ma mère s'identifiait à l'entourage innocent, trompé, trahi par le faux médecin. Son compagnon avait violé sa fille pendant plusieurs années et ce qu'elle voyait en lui ce n'était pas le violeur mais le menteur.

Elle voyait son histoire à elle partout, tout comme je voyais la mienne. Je percevais à l'époque cet égocentrisme comme quelque chose de naturel (on voit tous midi à notre porte) et de très cruel (mais la nature, c'est cruel). Je sais pourtant qu'il ne s'agissait pas d'indifférence face à ma souffrance ou au crime en lui-même, mais de ce qu'on appelle le déni. Même au cœur du processus de reconnaissance des faits il y a encore des stratégies innombrables de déni, et cette vision de ma mère en est une. Elle préfère penser à cette histoire de mensonge, qui est horrible assurément mais moins horrible que l'autre histoire qui est derrière le mensonge, qui est ce que cachait ce mensonge. Le mensonge de Jean-Claude Romand a ceci de particulier que, lui, ne cachait rien, il cachait un vide. Ce que cachait mon beau-père et auquel ma mère ne fait pas

allusion, car ce à quoi elle pense en disant *mensonge* c'est le mensonge qu'il lui faisait à elle d'être quelqu'un de confiance, un bon père pour ses enfants, un type un peu infidèle mais qui l'aimait, ce qu'il cachait c'est ce qu'il me faisait la nuit à moi.

Cruauté et déni ne sont pas incompatibles. Il n'y a pas d'un côté un refus de voir et de l'autre une impossibilité de voir, un refus conscient et un autre inconscient. Un refus innocent et un coupable. Il est possible que l'aveuglement des mères tienne un peu des deux à la fois, ou d'un entre-deux étrange, elles savent mais ne savent pas, elles ne savent pas mais elles savent.

Je suis dure avec ma mère. J'en ai sans doute le droit. Elle ne l'a pas volé, comme on dit. Pourtant elle avait raison : la vérité et le mensonge sont bien le nœud du problème. C'est dans une quête de vérité que j'écris ce livre. Une vérité difficile à déterminer, difficile à formuler, une vérité d'au-delà des apparences. Elle n'annule pas complètement l'autre, celle des bons côtés, des moments de joie, de la photo de famille, mais elle en change la nature, elle est sa part d'ombre, sa siamoise maudite.

Je suis dure avec ma mère. Je sais que le lecteur, la lectrice, auront tendance à être durs avec elle aussi. C'est un réflexe culturel dans les histoires d'incestes. On blâme souvent encore plus la mère qui n'a pas su protéger son enfant que le violeur lui-même. Elle n'a pas su me protéger, c'est vrai. Mon père non plus. Ni mes grands-parents, mes oncles et tantes, ni les amis de la famille. Ni mes instituteurs, ni les profs du collège, ni les éducateurs du centre social, ni le personnel des hôpitaux où j'ai séjourné pour mes problèmes de dos, ni les psychologues et thérapeutes qui nous prenaient en charge, ni les médecins alternatifs qui m'ont reçue comme patiente. Personne ne m'a protégée. La mère est coupable. Je suis d'accord. Je ne l'ai pas épargnée au cours des différents processus de colère et de réparation qui ont eu lieu durant toutes ces années. Mais elle ne m'a pas violée.

Quand elle a su, quand je lui ai raconté, un jour dans une voiture, elle est restée sans voix, sans pensée, sans rien à quoi se raccrocher. Elle ne pouvait pas y croire. La première chose qu'elle a faite après avoir garé la voiture, c'est d'aller demander confirmation à mon beau-père. Elle est restée encore un an avec lui après cela. Elle ne pouvait pas faire autrement, selon elle, il fallait qu'elle termine ses études d'infirmière pour pouvoir assumer seule la charge de mes frère et sœurs. Je l'ai blâmée, mais elle ne m'a pas violée. Elle a porté plainte à mes côtés, elle a divorcé, elle a perdu sa maison, sa crédibilité dans le village, dans les yeux de ses amis. Sa vie s'est effondrée. Tout ce qu'elle avait fait jusque-là a perdu son sens. Elle est restée hippie, elle pense qu'il ne faut pas se

concentrer trop sur les choses mauvaises, ne pas prononcer de malédictions à haute voix, savoir exprimer clairement ce que l'on désire, demander à l'univers de prendre en charge ce qui nous dépasse. Pourtant, malgré sa posture dans la vie et les conseils avisés des *Accords toltèques*, si je le lui demande, elle m'enverra des documents et des photos qu'elle n'a pas envie de regarder. Je suis sûre qu'elle lira ce livre avec bienveillance et qu'elle continuera à m'accompagner.

« Sa vie s'est effondrée. »

C'est facile d'écrire ça. Quelques mots et on passe à autre chose. Il faudrait imaginer concrètement ce que cela veut dire. Vivre pendant quatorze ans aux côtés de quelqu'un qu'on aime d'un amour passionné, qu'on aime tellement qu'on se lance dans la folie de refaire deux enfants avec lui alors qu'on en a déjà deux d'une précédente union. Il a un côté un peu colérique, un peu *bad boy*, il veut toujours que les choses se fassent comme il l'a décidé, mais c'est aussi sa force, il sait ce qu'il veut, c'est un aventurier, un conquérant. On essaie de tempérer un peu cette violence sans trop savoir comment faire. La fille aînée est difficile. Elle n'a jamais accepté la séparation ni d'être éloignée de son père. Sa relation avec le nouveau compagnon est explosive. Toute la famille en paie les conséquences, il y a des disputes, des moments de tension. Quand elle quitte la maison pour aller à la fac, tout d'un coup la vie semble s'apaiser, on retrouve la joie. On travaille avec le compagnon qui emmène des groupes randonner en montagne pendant l'été, on reprend des études.

Puis, un après-midi d'été, alors qu'elle est revenue pour les vacances, habitant chez des copains dans un village voisin, la fille aînée, qui n'a jamais remis les pieds à la maison, vous raconte ça.

Je relis le livre de Carrère, vingt ans après. J'essaie de le faire avec les yeux de ma mère à l'époque, avec les miens aussi. C'est compliqué. Je me laisse prendre par la lecture, avec mes yeux d'aujourd'hui. C'est un livre qui essaie de percer à jour, d'analyser des forces subtiles, des places dans des relations de pouvoir pas toujours claires.

Il n'y a sans doute pas trente-six mille manières de s'adresser à quelqu'un qui a tué sa femme, ses enfants, ses parents, et leur survit. Mais je me rends compte avec le recul que je l'ai tout de suite caressé dans le sens du poil en adoptant cette gravité compassée et compassionnelle et en le voyant non comme quelqu'un qui a fait quelque chose d'épouvantable mais comme quelqu'un à qui quelque chose d'épouvantable est arrivé, le jouet infortuné de forces démoniaques.

Cette observation me semble d'une douloureuse justesse. Il s'agit d'un effet de l'emprise que le perpétrateur ignore peut-être lui-même, qu'il met en place malgré lui. Il se croit pris dans un engrenage, une destinée tragique qui le dépasse. C'est ce que mon beau-père se racontait. C'est peut-être encore ce qu'il se raconte aujourd'hui, pour supporter l'idée qu'il a refait sa vie. Quelque chose est arrivé. Quelque chose nous est arrivé, à lui et à moi, mais surtout à lui, car moi je n'ai jamais beaucoup existé dans son système.

Et moi, qu'est-ce que je me racontais ? Qu'est-ce que se racontent les petites victimes ?

1) Si je ne le dis à personne, ça n'existe pas. Tant que personne ne le sait, ça n'existe pas.

2) Tu as dû faire quelque chose pour mériter ça. Quelque chose en toi le provoque. Tu es une petite pute.

3) Tu es la préférée. Il te fait ça parce qu'il t'aime. Il t'a choisie. Dans le podcast de Charlotte Pudlowski, une jeune fille abusée par son grand-père raconte qu'elle s'était sentie trahie quand elle avait appris qu'il avait agressé aussi d'autres petites filles. Elle croyait être la seule.

Moi aussi je me suis sentie trahie, pour une raison légèrement différente, quand j'ai appris, au cours de l'instruction du procès, qu'il avait des maîtresses. Il ne me l'avait pas dit. Pourtant il me disait plein de choses. Il disait qu'il me disait tout, l'inavouable, qu'il se confiait à moi comme il ne l'avait jamais fait avec personne. Il savait que je ne répéterais rien. Il existait entre nous une intimité extrême, que ne peuvent connaître que les victimes et leurs bourreaux. J'ai donc été surprise quand je me suis rendu compte qu'il me mentait pour l'histoire des maîtresses. Je me disais que j'avais au moins ça, la vérité. Eh bien non, moi non plus je n'avais rien.

4) C'est une épreuve de la vie. Surmonte ça et tout sera possible.

Ayant déjà avancé pas mal dans l'écriture de ce récit, j'ai envie de consulter le dossier de l'instruction. J'aimerais confronter ce que je me raconte aujourd'hui à ce qui est dans ce dossier. Ce que je disais et percevais à l'époque, ses déclarations à lui, les expertises psychologiques. Ces documents et ce qu'ils contiennent n'ont pas à mes yeux un plus grand contenu de vérité que ce dont je me souviens, mais il me semble que ce serait intéressant de comparer.

Je demande à ma mère si elle peut me faire parvenir ce dossier. Elle me répond qu'il s'est perdu. Je suis partie vivre à l'étranger avant même le procès. J'ai obtenu une place de lectrice d'échange dans une université

américaine et je suis partie. J'ai mené une vie précaire et nomade pendant très longtemps. Ma mère a beaucoup déménagé elle aussi. Il s'est peut-être perdu : à quoi bon nourrir une obsession pour le passé si on n'y peut rien changer ?

Si j'étais attachée à ces archives, je n'avais qu'à les garder. Si elles se sont perdues, je les ai laissées se perdre moi aussi.

Je fais des démarches pour voir s'il existe une copie de ces documents quelque part.

Je prends contact par mail avec celle qui a été mon avocate à l'époque. C'est ma mère qui l'avait contactée. Je crois qu'elle souhaitait que ce soit une femme qui nous défende. C'était une bonne idée. L'avocate était une femme jeune et belle, avec de la prestance. Une prestance que nous n'avions pas, ni ma mère ni moi, et qu'elle nous a prêtée d'une certaine façon, afin de pouvoir transmettre ce que nous avions à dire et que nos paroles ne soient pas rendues inintelligibles par la honte qui entravait nos bouches.

Elle me répond qu'elle a conservé une copie du dossier pendant dix ans puis l'a détruite. Elle me renvoie aux archives départementales des Hautes-Alpes qui à leur tour me renvoient au tribunal de grande instance de Gap qui me laisse sans réponse.

Je me dis qu'il serait peut-être intéressant pour moi d'avoir le point de vue de l'avocate. Je ne sais pas très bien pourquoi je cherche d'autres points de vue que le mien à ce moment précis de l'enquête. Est-ce que je tourne en rond ? Est-ce que j'ai peur de cette version univoque qui est la mienne ? J'ai l'impression qu'il existe un danger de me perdre dans cette recherche d'une vérité que j'ai déjà tellement cherchée et dont je connais le caractère fuyant. On ne s'en approche jamais vraiment.

Je lui demande si elle accepte un rendez-vous téléphonique et elle accepte tout de suite. Elle est pourtant très occupée. En recherchant son nom sur internet je vois qu'elle fait partie d'un groupe de lutte pour l'accueil des migrants, un sujet brûlant en ce moment dans les Hautes-Alpes. Je connais d'autres personnes qui font partie de ces groupes et qui me racontent leur épuisement. Chaque jour les réfugiés arrivent plus nombreux à Briançon et il n'y a plus nulle part où les accueillir. Le refuge provisoire est sur le point d'exploser, la violence menace.

Malgré son emploi du temps chargé, elle prend le temps de me parler pendant une heure de cette affaire qui a eu lieu il y a vingt ans et dont elle n'a plus les documents sous les yeux. Je suis étonnée par la clarté de ses souvenirs. Elle se rappelle parfaitement le dossier, le procès, nous, ma mère qui était venue la trouver pour qu'elle soit notre avocate, moi qui étais arrivée bien plus tard et étais allée la voir seule, mes frère et sœurs et évidemment, lui, l'accusé, le violeur.

C'est surtout de lui dont elle se souvient. C'est surtout sa personnalité qui l'a marquée. Sa personnalité, la mienne, et la gravité de l'affaire. Elle se rappelle le caractère difficile de la plaidoirie car il n'y avait pas de témoins, le grand silence autour du crime que personne n'avait deviné avant que je ne le signale à ma mère. Elle se souvient de certains détails sordides, une pièce en sous-sol, les abus qui avaient lieu quand ma mère travaillait, qui ont duré très longtemps, depuis mes huit, neuf ans jusqu'après la puberté. Et même un peu après, ajoute-t-elle, et par peur que je tombe enceinte il avait pratiqué la sodomie. J'avais décidé de parler quand ma petite sœur avait eu l'âge que j'avais au début des abus, en me disant que je ne me le pardonnerais jamais s'il lui faisait subir ce qu'il m'avait fait à moi. Ensuite ma mère est restée un an dans la sidération, ne parvenant pas à se séparer de lui. La seule solution que nous avions trouvée alors a été de porter plainte pour l'éloigner des petits, l'obliger à partir.

Elle se souvient de son charisme à lui, de sa personnalité si particulière, égocentrique, comme beaucoup d'hommes qui ont un certain prestige dans le milieu de la montagne. Elle pensait qu'il était guide de haute montagne, se souvient qu'il faisait de l'escalade, travaillait dans le milieu qu'on appelait à l'époque les travaux acrobatiques, c'est-à-dire le travail sur corde, les chantiers à risque. Un ami à elle qui avait une entreprise de travaux dans le sud de la France l'avait fait travailler. Elle fait le portrait d'un homme séduisant, vigoureux, qui faisait un métier qu'on admire, autoritaire, qui ne supportait pas qu'on s'oppose à sa volonté. Elle avait trouvé folle son explication des faits : il disait qu'il lui avait été insoutenable d'avoir été rejeté par la petite fille que j'étais, il trouvait impossible que je ne veuille pas l'aimer et avait trouvé comme seule possibilité d'entrer en contact avec moi celle de la sexualité. C'était une explication fallacieuse : comment une petite fille allait-elle aimer quelqu'un qui la viole ? Mais c'était une version qu'il maintenait contre vents et marées. Elle se souvient de mises en scène fétichistes, de la jouissance qu'il avait à posséder complètement une personne. J'étais devenue son objet.

Elle se souvient de moi aussi, de cette jeune fille de vingt et un ans et de cette petite fille qui transparaissait dans les témoignages, de ma détermination farouche à ne pas le laisser m'atteindre. La dissociation avait été pour moi un moyen de survie conscient, qui me permettait de dire que ce qu'il faisait, il ne le faisait pas à moi mais à un objet de son désir, je me tenais en retrait, hors de portée. Elle a défendu d'autres victimes dans des affaires similaires, souvent des personnes effondrées, complètement détruites par ce qui leur était arrivé. Elle se souvient que moi j'étais brillante à l'école, que j'avais même été acceptée dans une

grande école. Selon elle, je me suis effondrée après la plainte, j'ai arrêté mes études, comme si ma résistance avait atteint sa limite avec la dénonciation.

Certains détails de ce dont elle se souvient ne coïncident pas avec mes souvenirs. J'ai envie de corriger, comme si c'est moi qui possédais la bonne version. Ma mère aussi a envie de corriger, quand elle voit des passages un peu vagues dans mon récit. Il faudrait des mises au point, de part et d'autre, pour arriver à une version commune. Revenir sur les dates, les lieux, les circonstances. Encore une fois. Quelle importance ? Je me le demande, quand la fatigue me prend. Je sais que c'est important, et pourtant parfois je n'ai plus envie que cela le soit.

Il y a cette question de l'âge, que vous vous êtes peut-être posée aussi. Est-ce que c'est sept, huit ou neuf ans ? Est-ce que ça a duré jusqu'à quatorze ans, ou plus ? Il y a des incohérences là, dans le récit. C'est dangereux les incohérences, ça remet en cause la confiance que l'on a donnée à celle qui parle, on commence à douter d'un détail et on doute de tout le reste. Quand j'ai porté plainte, il a fallu mettre des dates exactes, ce qui n'était possible qu'approximativement. J'ai dit environ neuf ans car j'avais beaucoup de souvenirs de la cave où on a habité quand j'avais cet âge-là. En explorant ma mémoire j'ai ensuite pu reconstituer des scènes qui avaient eu lieu bien avant. Quand j'ai fait part à ma mère de ces souvenirs plus anciens que ceux de la cave qui étaient remontés en moi, je l'ai vue se décomposer. Ça ne m'étonnerait pas, a-t-elle dit finalement. Ça expliquerait l'histoire de l'épingle à nourrice. Je n'ai pas de souvenir de cette histoire et, donc, elle me raconte qu'au tout début de notre vie avec lui, une fois, je m'étais planté une épingle à nourrice dans le vagin et qu'elle avait dû intervenir pour me l'enlever. J'avais six ou sept ans. Mon beau-père a confirmé presque tout ce que j'ai dit mais il n'a jamais voulu ajouter quoi que ce soit. Il n'a jamais voulu dire quand ça a commencé exactement, décrire une première fois. Il disait ne pas s'en souvenir. Dans mon cas c'est assez normal que je ne sache pas, puisque j'avais sept, ou huit, ou neuf ans. Mais lui, il avait vingt-cinq, ou vingt-six, ou vingt-sept ans. Comment a-t-il pu oublier le passage à l'acte ?

À la fin de notre entretien, je demande à l'avocate si elle pense que les choses ont changé. Elle trouve qu'aujourd'hui, par rapport à vingt ans en arrière, on prend mieux en compte la parole des victimes. Il n'y a ni plus ni moins de cas d'abus qu'avant mais plus de dénonciations. Les plaintes sont souvent classées sans suite par manque de preuves. C'est souvent la

parole de l'accusé contre celle du plaignant. Dans mon cas la question ne s'est pas posée car il a avoué. Elle reconnaît que ça non plus ce n'est pas courant, et que sans doute s'il n'avait pas avoué, s'il m'avait accusée de mentir, il n'aurait pas été condamné.

Il a pris en main jusqu'à sa propre condamnation. À la fin, quand la perspective de la prison s'approchait, il a cherché à se défendre, à trouver des circonstances atténuantes, à vouloir cacher certains faits. Il voulait reconnaître sa culpabilité mais qu'on ne le punisse pas trop quand même, car il méritait de se réintégrer dans la société, il s'engagerait à ne pas recommencer. Il était digne de confiance.

Pendant le procès, les témoins ont défilé à la barre pour le défendre. Aucun d'entre eux ne contestait la véracité de son crime, mais ils venaient parler de toutes les qualités qui faisaient de lui, excepté ce crime, une personne d'une probité exemplaire, un type loyal, un bon fils, un ami fidèle, un travailleur acharné, courageux, parfois même héroïque quand il s'agissait de porter secours à quelqu'un en montagne ou dans des situations extrêmes. Je me demande ce qu'ils pensent d'eux-mêmes, de ce témoignage qu'ils ont donné afin de défendre un homme qui avait violé un enfant, aujourd'hui, vingt ans plus tard. Ils n'avaient rien à gagner à le soutenir, ils l'ont fait volontairement, en âme et conscience, ils pensaient donc qu'il était valable de venir témoigner en faveur de cet homme. Parmi eux se trouvait un ami proche de mes parents, un type que j'aimais bien qui travaillait avec lui sur des sites dangereux – une réparation d'un barrage dans les Alpes et la construction de la coupole de l'opéra de Lyon –, des visiteuses de prison, des membres de sa famille. Ils venaient témoigner sur tous les aspects de sa vie, depuis sa jeunesse jusqu'au moment du procès (il avait quarante et un ans), tous aussi irréprochables les uns que les autres. Le crime là-dedans était une anomalie.

C'est étrange, car pour moi c'est l'inverse. Son crime fait de tout le reste de son existence une aberration, il empêche de la lire sous le prisme de la dignité ou d'une quelconque qualité morale. D'ailleurs ils exagéraient un peu, ces témoins, car ils savaient tous quand même qu'il était dominateur, qu'il n'acceptait pas qu'on lui résiste. Ils disaient tous qu'il était autoritaire, mais c'était plutôt perçu comme une valeur, un signe de volonté forte, de conviction. C'est vrai qu'aucun d'entre eux n'avait vu ce que nous pouvions voir nous, les enfants et ma mère, au sein du foyer, où il se comportait comme un tyran. Et c'est quand même ça qui ressort avant tout de cette personnalité : quelqu'un qui ne supporte pas la contradiction, qui doit tout le temps avoir la main sur tout, qui décide, surveille, punit et qui, jamais, ne partage le pouvoir.

Tout, dans le monde, est à propos de sexe, sauf le sexe. Le sexe est une question de pouvoir, dit une phrase fameuse souvent attribuée à Oscar Wilde. Je ne sais pas si cette maxime peut être appliquée partout, mais dans le cadre des violences sexuelles, elle me semble toucher juste. Bien sûr il s'agit de sexe, mais dans cette configuration le sexe est un outil de domination avant tout. Les enfants le savent, même s'il leur est difficile de l'exprimer. *Ce n'était pas du sexe*, dit ainsi la petite héroïne de Dorothy Allison, *pas comme un homme et une femme qui poussent leur corps nu l'un dans l'autre, mais c'était quand même un peu comme du sexe, quelque chose de puissant et d'effrayant qu'il voulait furieusement et que je ne comprenais pas du tout.*

Quand on lui demandait la raison de ses agissements, mon beau-père disait qu'il avait été acculé à cette situation car il ne trouvait pas d'autre moyen d'entrer en contact avec moi. Ça semble incohérent, vu d'ici, si longtemps après, mais ça semblait déjà incohérent à l'époque. C'est l'aveu très clair d'une prédation qui ne visait pas que la domination sexuelle mais bien au-delà. À travers la domination, la torture, atteindre la vie même.

Dans un article du *Monde* du mois d'avril 2021, un reportage sur un centre qui met en place des thérapies pour les délinquants sexuels évoque leurs motivations profondes : *Le passage à l'acte sexuel est une tentative de solution défensive par rapport à des angoisses majeures liées à des carences fondamentales, pour prévenir le risque d'un effondrement dépressif.* Autrement dit, selon Gaëlle Saint-Jalmes, psychologue du centre, passionnée depuis toujours par la question ontologique de la violence, le viol est une *soupape psychique.* Il s'agit pour les agresseurs de se préserver, à travers la violence, de quelque chose de plus grave pour eux. Ce choix de la violence s'expliquerait par une acceptation sociale de celle-ci comme forme de défense masculine. C'est la raison pour laquelle il y a plus d'hommes que de femmes qui passent à l'acte, et c'est pour ça que la domination virile, physique et psychologique, joue un rôle primordial.

Je reconnais mon beau-père dans cette description. Il cherchait à se préserver, à se défendre. Il se sentait sincèrement victime, non seulement de certaines injustices sociales et humaines dans son existence, mais aussi dans sa relation avec moi, car je ne voulais pas de lui. Il ne pouvait pas accepter d'être rejeté par cette fillette à qui il offrait tout. Elle lui infligeait une blessure narcissique intolérable. Le viol était une punition nécessaire, pour m'apprendre à obéir. Et il montait le son de la radio pour chanter en chœur avec Johnny en y croyant du plus profond de son âme :

Je te promets le sel au baiser de ma bouche
Je te promets le miel à ma main qui te touche
Je te promets le ciel au-dessus de ta couche
Des fleurs et des dentelles pour que tes nuits soient douces

Pauvre Johnny, qui doit se demander depuis le fond de sa tombe rococo ce qu'il est venu faire dans ce livre. Qu'il ne m'en tienne pas rigueur, ce n'est pas moi qui ai choisi la bande-son.

Il dit qu'il a essayé d'en parler, ou du moins de faire comprendre autour de lui que quelque chose n'allait pas.

À la fête de l'école, on pouvait venir déguisés. Les enfants mettaient tous des déguisements, les adultes parfois. Un jour, mon beau-père s'est ramené avec un accoutrement plutôt étrange. Il avait déniché un bleu de travail de couleur marron. Il s'était cassé la tête, franchement les bleus de travail marron ça ne court pas les rues, en général ils sont bleus ou gris, mais il avait trouvé et il avait donc enfilé cette combinaison complète. Il s'était mis autour du cou une ficelle passée dans le tube d'un rouleau de papier toilette qui lui faisait une sorte de gros collier et autour de la taille une lunette de W.-C. en plastique maintenue elle aussi par les cordelettes passées aux épaules comme des bretelles. Les gens s'étonnaient un peu, ils n'étaient pas sûrs d'avoir bien compris la blague.

– T'es en quoi ?

– À ton avis.

– Je ne suis pas sûr.

– Ben, ça se voit pas, ça c'est une cuvette de chiottes, et moi, je suis un caca.

Mais c'était quand même un peu cryptique comme message. Il n'était pas allé plus loin, il n'avait pas pu expliquer en quoi il était un caca dans la vie, en dehors de la blague du carnaval. Il avait quand même l'impression d'avoir avec ce geste lancé une bouteille à la mer. Il l'a mentionné dans les interrogatoires, comme un argument pour dire qu'il avait bien essayé d'en parler mais que personne n'avait voulu l'écouter. Il l'avait reproché à ma mère : tu te rappelles pas, quand je m'étais costumé en merde ? Personne n'a rien demandé ! Personne ne s'est intéressé de savoir pourquoi je me percevais comme une merde ! Personne, même pas toi !

Moi j'étais en princesse, en fée, un truc comme ça.

J'ai déjà raconté ça quelque part. Je cherche dans mon ordinateur. C'était il y a presque vingt ans. Je me répète. Je tourne en boucle, je rumine, depuis si longtemps, les mêmes idées. Est-ce que c'est une

conséquence du traumatisme de devoir faire toujours ça ? Je ne sais pas, je n'ai pas fait de psychanalyse, ni même de psychothérapie. Je n'ai rien fait. Je ne crois pas que ce soit un produit du traumatisme, c'est juste la vie. Je trouve le texte, ce n'est pas un récit, c'est un poème qui porte le titre « Carnaval » et qui finit comme ça :

Lui, avec son déguisement de merde,
Prend la main de la princesse
Qu'elle ne veut pas lui donner
Mais il la prend de force
Il le sait
La petite main
La merde qu'il est
Il la regarde
Elle regarde au loin
Regarde-moi
La petite princesse
Dans sa lumière
Dans sa robe déchirée
Regarde parce qu'il faut bien
Mais elle ne dit rien
Il voudrait être pardonné
Quelque part en lui quelqu'un veut être pardonné
Elle n'a pas de pitié
La reine du bal dans ses habits arrachés
Elle donne la main qu'il faut donner
Mais elle ne veut pas
Pardonner.

Mon ami Edmond, qui est dessinateur, a fait une illustration de ce poème, qui faisait partie d'un recueil. Un projet qui n'est pas allé jusqu'au bout, encore une boucle à moitié bouclée. Ce dessin aussi a une vingtaine d'années. Tout ce que j'ai à dire à propos de cette histoire est déjà là : j'y figure au premier plan avec un costume qui a du mal à me rendre rigolote vu la profondeur macabre de mon regard, derrière moi un décor noir, de tempête, avec une espèce de baleine s'approchant pour me dévorer. Un chien errant se promène dans un angle, comme sur presque tous les dessins, présence fantomatique qui fait le lien entre un poème et un autre. C'est un chien des rues du Mexique, maigre et pelé, aux yeux torves.

Dans le débarras chez ma mère, dans une caisse en plastique qui porte une étiquette avec mon nom écrit au feutre, parmi des papiers en désordre, de vieilles lettres, de vieilles photos, des bracelets porte-bonheur cassés, apparaît finalement un compte rendu du tribunal de grande instance de Grenoble datant de juin 2000. On peut y lire tout ce que j'ai raconté de cette affaire dans un langage juridique clair et précis. Il y a la biographie synthétique de l'accusé, un résumé de mes déclarations et de celles de ma mère, un résumé des déclarations de mon beau-père. Encore une fois son enfance à Paris, sa jeunesse dans les Alpes, sa rencontre avec ma mère, les abus, les raisons qu'il invoque. Tout coïncide plus ou moins avec la version subjective que j'ai exposée ici. Je me suis posé la question de faire figurer ce document dans ces pages. La juxtaposition entre ma prose et la langue de la procédure me paraissait intéressante, peut-être pour mettre en parallèle deux formes de récit d'un même événement, afin qu'on puisse percevoir la différence.

Attendu en la forme que la procédure est exempte de toute nullité portant atteinte aux intérêts des parties ; […]

Attendu au fond que l'ensemble de l'information a établi les faits suivants : […]

Attendu que la procédure est complète ;

Attendu que de l'information, il résulte des charges suffisantes contre… : […]

Vu les articles 199, 214, 216 et 802 du Code de procédure pénale ;

Par ces motifs

La cour

Chambre d'accusation siégeant en chambre du conseil,

Après en avoir délibéré conformément à la loi ;

Prononce la mise en accusation de […]

Et le renvoie devant la cour d'assises du département des Hautes-Alpes pour être jugé conformément à la loi sur le crime de viols et les délits connexes d'agressions sexuelles ci-dessus visés.

Les légères divergences dans les versions des faits exposés m'interpellent plus que les convergences. C'est peut-être pour cela que j'ai voulu faire une recherche dans les archives, afin de pouvoir m'accrocher à des morceaux d'histoire que je n'ai pas déjà tournés dans ma tête un millier de fois. Encore cette idée de trouver un autre point de vue. Est-ce que c'est pour être plus juste ? Pour compléter les informations fragmentaires ? Ou pour essayer de m'échapper un peu de moi, de cette version subjective qui me hante et m'étouffe ?

Par exemple : *Il cessait toute relation le jour où Neige lui indiquait que lors*

de ses rapports, elle n'était pas présente, mais que c'était une autre personne qui était agressée.

Quand je lis cela, je me souviens que j'avais trouvé étrange qu'il fasse cette déclaration. Il avait raconté cette épiphanie au procès. Un jour, alors que nous parlions encore une fois de ce qu'il me faisait, je lui avais dit qu'il pouvait continuer, que ça m'était bien égal, que c'était comme s'il faisait tout cela à quelqu'un d'autre. Il avait eu peur à ce moment-là de me faire vraiment du mal durablement, d'affecter mon équilibre psychique. C'est ce qui l'aurait poussé à arrêter. En dehors de l'apparente absurdité de cette déclaration, comme si jusque-là il n'avait pas eu l'impression de me faire du mal, ce qui me paraît étrange est que j'aie de mon côté un souvenir extrêmement précis des négociations qui ont conduit à l'arrêt des abus, et la question de ma possible dissociation mentale n'avait rien à voir là-dedans.

Il n'empêche que je me souviens de cette conversation, je me revois en train d'analyser moi aussi notre relation, de donner mon avis, de lui tenir tête : non, nous n'avons pas construit ce lien spécial dont tu parles, tu crois que tu peux m'atteindre mais ce n'est pas moi, ce n'est que mon corps. Je ne me souviens pas où nous étions. Peut-être dans ma chambre d'adolescente, dans un lit, dans une voiture. Il aimait parler après le sexe. Je n'avais pas d'autre choix que de l'écouter, je regardais le paysage par la fenêtre, le plafond, les dessins de la tapisserie. Parfois, quand il me poussait à bout, je répondais avec une sourde colère. Cet échange que j'aurais laissé tomber à la trappe de l'oubli, transcrit dans le procès-verbal, se métamorphose en élément de l'affaire, acquiert une forme d'existence.

J'ai aussi la sensation que le texte en question, avec ses articles de loi, ses tampons du tribunal et ses signatures d'avocats et de greffiers, valide d'une certaine manière mon histoire. Ce n'est pas simplement qu'on pourrait imaginer que j'exagère, que je fabule un peu pour donner de l'intensité à mon propos. C'est aussi qu'il y a une force naturelle qui s'exerce dans ce genre de récits, qui est comparable au déni des proches. On prend une certaine distance en gardant la sensation que tout cela fonctionne comme de la fiction, après tout c'est une histoire vraie mais ça reste une histoire, et on se concentre sur cet aspect de récit, de fait de langage, pour ne pas avoir à penser sans arrêt au référent. Des photos, des documents d'archives, des lettres de l'époque, un procès-verbal, sont comme des preuves que tout cela a existé, indépendamment de ce que je peux en dire ou en penser. Ce sont des bouts de réel, irréductibles aux interprétations. Ils ne garantissent pas nécessairement la véracité ou la bonne foi de celle qui écrit, mais ils prennent un peu en charge la responsabilité de porter ce réel à travers le temps. Ils deviennent les

fragiles béquilles de ce témoignage sans témoins.

Au mariage j'étais en robe, parce qu'il m'a obligée.
Je crois que ma mère était en pantalon. Ils étaient vêtus de blanc tous les deux, mais elle, elle avait les cheveux courts et un pantalon. Une petite rébellion. Moi je n'avais pas eu mon mot à dire. Il voulait souvent que je sois en robe. Il voulait que je me trouve jolie. Le jour du mariage, j'avais bien essayé de changer d'habits mais il n'y avait pas eu moyen de transiger. C'est donc moi qui porte la robe, pas la mariée.
Je ne sais pas quel âge j'avais exactement, mon frère était bébé, je devais avoir dix ans, quelque chose comme ça. Je vais appeler ma mère pour lui poser la question. L'année du mariage, elle doit bien s'en souvenir. Elle ne sait pas que j'écris ce livre, je vais peut-être devoir finir par le lui dire. Elle ne sait pas la raison exacte pour laquelle je lui ai demandé les photos. La performance audiovisuelle que je voulais faire avec d'autres amis qui avaient été victimes aussi est tombée dans l'oubli, un peu à cause de la pandémie, un peu parce que notre enthousiasme retombe vite quand on commence à penser aux conséquences d'une œuvre sur ce sujet. Un épuisement psychique s'installe, nous vide de notre énergie. Le projet était d'afficher sur les murs de la salle nos photos de famille que le spectateur pourrait regarder de près tout en écoutant l'enregistrement de nos confessions superposées tel un chœur antique. Me voici maintenant sans mes amis, sans le collectif pour porter cette parole que j'aurais aimée moins dénudée, sans photos, sans boussole, seule sur ma barque qui dérive.

Comment agir, ô cœur volé ?

Je n'ai pas vu de psychologue, ni de psychanalyste. Je n'ai jamais parlé de cela avec des professionnels. Dans mon milieu, on ne consulte pas, on a peur, et on sait aussi que dans les structures qui nous sont ouvertes, le service public submergé, les praticiens de province pas très bien formés, les services gratuits dont les salles d'attente sont remplies de cas sociaux, de véritables cours des miracles de la souffrance mentale, on a pas mal de chances de tomber sur quelqu'un de trop débordé ou d'incompétent. J'en ai parlé pourtant, très tôt, d'abord à Marianne, mon amie de toujours, un après-midi de pluie en rentrant du lycée, puis, dès que je suis partie de chez moi, à mes amies de l'université, à mes copains. On m'a écoutée, on m'a crue. Personne n'a mis en doute ce que je racontais. On m'a conseillée et guidée. J'ai été accompagnée de beaucoup d'amour.

La plainte est apparue assez vite comme la seule issue.

Bizarrement c'est Edmond qui a eu l'idée de la plainte. Avant de devenir amis, nous avons été amants. Il avait trente-cinq ans de plus que moi. Encore un fait paradoxal, mais je raconte les événements tels qu'ils sont arrivés. Ce qui est bien avec la non-fiction c'est qu'on peut faire fi de la vraisemblance, exposer des faits et des enchaînements de faits qui semblent incohérents, voire impossibles, mais on a le droit, et il faut bien que le lecteur nous fasse confiance puisqu'on lui dit que ça s'est passé comme ça.

C'est cet homme de cinquante-quatre ans qui sortait avec une jeune fille de dix-neuf ans, un artiste charismatique qui avait toujours des relations amoureuses avec des jeunes femmes, un prédateur dans son genre, qui a été mon principal appui dans le cheminement vers la justice. Il en a parlé à un ami psy qui lui a dit qu'il fallait en passer par là, qu'il n'y avait pas d'autre solution ni pour écarter le danger de mes frère et sœurs, ni pour moi plus tard pouvoir me reconstruire.

Il n'y a que cette solution. Mais est-ce une solution ? Et si c'en est une, pour qui ? Parler, porter plainte, c'est faire exploser la cellule familiale. Une fois que les mots sont lâchés, se déclenche le processus multiple d'exclusion. Tout le monde veut se protéger de cet incendie. La honte se propage vite, elle est contagieuse. On vous tourne donc le dos. À l'intérieur de la famille mais aussi au-dehors. Il ne vous restera pas beaucoup d'alliés, juste vos proches amis, ceux pour qui vous importez plus que la honte que vous pouvez attirer sur eux. C'est une consolation, c'est vrai, mais tout le monde n'est pas prêt à vivre toute sa vie dans cette solitude.

Ça se passe à Nice, dans un immeuble rose, ocre, gris, sur le vieux port. La copine avec qui je vis m'a laissée seule dans notre mansarde pour aller passer la nuit chez quelqu'un. J'ai des cours à réviser mais je n'arrive pas à me concentrer. Je descends deux étages, je toque à la porte, Edmond est chez lui, il retravaille une planche qu'il a dessinée le matin. Les murs de l'appartement dont le plâtre s'écaille sont couverts de dessins, de phrases peintes, de portraits de femmes. Des corps qui dansent, des soleils, des oiseaux. Ils sont une espèce de manifeste naïf et beau sur l'art et la vie, ils disent des histoires auxquelles j'ai envie de croire. On parle, on regarde des livres, c'est surtout lui qui parle, il va me chercher des ouvrages sur les étagères, il me caresse le visage, les épaules. Il se demande quoi faire pour m'occuper. Il circule entre nous un courant

d'une étrange intensité. Il ne sait pas quoi faire de moi. Il croit que je suis amoureuse de lui, que je viens chez lui chercher cette sorte d'amour. On s'embrasse, on monte faire l'amour sur sa mezzanine. Mais quand c'est fini, il reste dans l'air une sensation d'insatisfaction. Il cherche à comprendre. Il veut être sûr de cette histoire d'amour. Moi je ne sais pas de quoi il s'agit, mais de l'amour, non c'est sûr que non. Il est simplement trop vieux. Il est plus vieux que mes parents, c'est un vieillard. Moi je veux bien coucher, mais l'amour je m'en fous. On se dispute. Mais c'est quoi alors, nous deux ? C'est rien, si on n'en parle pas, si personne ne nous voit, c'est rien, on n'a pas besoin de savoir ce que c'est. Mais alors qu'est-ce que tu veux ? Tu me fais chier à la fin, je ne veux rien, fous-moi la paix. Je me rhabille. Je pars. Je ne remonte pas les escaliers pour rentrer chez moi, je sors marcher sur le vieux port.

C'est la nuit, il fait un peu froid, un froid relatif, il suffit de remonter son col. Je vais marcher vers le phare, une promenade automatique, celle qu'on fait tous, à la tombée du jour, parce que c'est le coin le plus beau pour voir le coucher de soleil. Mais là dans l'obscurité, on ne voit rien d'intéressant, et puis c'est dangereux, il y a des maffieux qui font leurs affaires, des gens qui vont se droguer et qu'on pourrait déranger, des pervers qui se masturbent en regardant les drogués qui se piquent à l'abri derrière un bloc de ciment. Je continue cependant. Le bruit des vagues m'apaise. Edmond me suit. Il me rejoint sur la jetée. On reste longtemps en silence à écouter le fracas de l'eau sur les gros rochers en dessous. Je fume. Il a arrêté de fumer depuis des années mais c'est lui qui me donne du feu.

Je lui raconte le viol. Il n'a rien à faire là, sur cette digue, cette nuit avec moi. Je n'ai rien à lui offrir, je n'ai pas encore vingt ans, une machine de guerre m'est passée dessus, s'il s'approche trop près, il prendra simplement en pleine figure les crachats de haine qui ne lui sont pas destinés. Moi non plus je n'ai rien à faire là. Il faut que j'avance mes études, que je tombe amoureuse d'un garçon ou d'une fille de mon âge, que j'apprenne à vivre maintenant que je suis libre. Je n'ai rien à faire sur cette digue à cette heure de la nuit avec ce vieux casanova. Pourtant je lui raconte, comme j'ai raconté à mes copines. Sauf que lui c'est un adulte, quelqu'un qui a du pouvoir dans la vie réelle, de la distance, du discernement, et ce récit qui est le même n'est cependant pas entendu de la même façon. Il me demande une cigarette. Je la lui roule. Il crachote un peu à la première goulée puis la termine avec plaisir. Il jette son mégot dans l'eau noire du port. On ne dit plus rien. On est fatigués soudain, toute la fatigue du monde nous tombe dessus. J'ai honte d'avoir raconté mais c'est trop tard, c'est fait. Il aimerait pouvoir me dire qu'il n'y a pas de honte à avoir. Il me tient la main. Il me la tiendra pendant

vingt ans.

Il me faudra du temps pour accepter d'envisager les suggestions d'Edmond. Il se passe plusieurs mois où je refuse en bloc l'idée de la plainte. Qu'est-ce que ce système pourri pouvait bien faire pour moi ? Qu'est-ce qu'un gros bourge de psy connaissait à la vie des gens comme nous ? Mais petit à petit, les choses se mettent en place. Je finis par parler à ma mère. Plus d'un an s'écoule après mes révélations, où des voies de garage sont envisagées. Puis un jour, au cours d'une conversation téléphonique, nous finissons par convenir que nous sommes dans une impasse.

Moi, vingt et un ans, depuis une cabine située dans une rue passante, à Marseille, colère contenue : C'est plus possible, là, faut que tu le quittes.

Elle, quarante-trois ans, à la maison, inquiétude contenue de se faire prendre sur le fait en train de comploter : Je n'y arrive pas.

Moi : Mais enfin, ça fait un an.

Elle : Je ne sais pas comment faire.

Moi : S'il n'y a pas d'autre moyen, je vais porter plainte. Et si tu ne le fais pas avec moi, je le ferai seule.

Concrètement, déposer une plainte est incroyablement facile. Il suffit d'écrire une lettre et de l'envoyer au procureur de la République. C'est seulement le premier pas. Il y en aura beaucoup d'autres après, qui découlent de ce premier, mais il est décisif. Ça peut être une petite lettre, toute simple. Pas besoin d'écrire bien, ni de taper à la machine ou d'imprimer depuis un ordinateur, de savoir mettre des formes ou d'avoir un avocat. Juste quelques mots sur une feuille. Ça a dû nous prendre en tout cinq minutes chacune. Moi, avec mon style concis et mon écriture brouillon, ma mère avec sa belle calligraphie d'institutrice typique des gens qui n'ont pas fait d'études secondaires.

Quelques jours après la plainte, au début des vacances, ma mère a emmené les petits quelque part et des policiers sont venus chercher mon beau-père à la maison. Ils l'ont menotté, fait monter à l'arrière d'une fourgonnette bleue, et mis en garde à vue dans une cellule à la gendarmerie. Ils l'ont interrogé, l'ont mis au courant de son droit de garder le silence et de prendre un avocat, puis transféré à un centre de détention provisoire. Il y est resté deux ans, le temps de constituer le dossier pour le procès.

Explorer le gouffre

Un procès ne permet pas d'établir la vérité. Il permet une confrontation de plusieurs versions d'un même fait, ou série de faits, d'un même événement, de ses conséquences, de ses enjeux, de négocier parfois une version commune, ou ce qu'il y a de plus approchant, et si on ne s'approche pas, alors il s'agira pour le jury de décider quelle sera la version choisie par la société.

Plus on est loin des faits, plus les faits sont impensables, plus il est difficile de compter sur la fidélité des souvenirs. C'est paradoxal, car en dépit de l'évidente imprécision de la mémoire individuelle, le souvenir traumatique est très inscrit, il a tendance à se répéter comme un film, qui surgit même parfois de manière involontaire, dans des moments d'abandon, dans les rêves. Et pourtant, ce film dans lequel on est plongé malgré soi ne représente peut-être pas ce qui s'est passé réellement.

Cela ne veut pas dire que je ne peux pas ressentir ce décalage dont parle si bien Annie Ernaux dans *Mémoire de fille,* qui fait que se souvenir revient à *explorer le gouffre entre l'effarante réalité de ce qui arrive, au moment où ça arrive et l'étrange irréalité que revêt, des années après, ce qui est arrivé.*

Je le ressens quand il s'agit d'autres époques, quand je suis arrivée au Mexique par exemple, je me vois sur les photos et je me demande qui était cette fille, j'essaie de recomposer ce qu'elle ressentait et vivait. Il m'est possible de raconter cette arrivée depuis plusieurs angles différents, ce qui la diffracte au point d'en faire plusieurs histoires distinctes. Je me souviens bien d'une sensation globale d'éblouissement et de trouble mêlés, mais je confonds les voyages que j'ai faits, les villages du Chiapas, du désert, je me souviens de ces sandales en cuir que je porte sur les photos, mais cela semble très lointain, détaché de moi, du moi que je suis aujourd'hui, pas exactement comme si cela appartenait à une fiction, mais presque.

Au contraire, tout ce qui a rapport au viol s'est actualisé tellement souvent, tous les jours sans doute, depuis que c'est arrivé, et s'est congelé dans mon cerveau, c'est donc à tout moment disponible, dans une forme toujours égale, une forme dans laquelle les sensations de trop de réel et d'irréalité se confondent, comme s'il s'agissait d'une seule sensation, la sensation d'une révolte de l'être tout entier qui, en se révoltant contre ce qui ne peut pas cesser de se produire, s'anéantit.

Pour moi, l'enfance reste ce pays aux noirs matins de soleil, comme dans le poème d'Alejandra Pizarnik.

Je me souviens de l'enfance
Quand j'étais une vieille femme
Les fleurs mouraient entre mes doigts
Parce que la danse sauvage de la joie
Leur détruisait le cœur

Je me souviens des noirs matins de soleil
quand j'étais enfant
c'était hier
c'était il y a des siècles

Je me souviens des lieux. Moi qui ai une très mauvaise mémoire visuelle, je me souviens encore aujourd'hui de détails de ces lieux. Parfois même, des odeurs me reviennent. Je restais sans doute immobile pendant longtemps à observer autour de moi pendant qu'il faisait ce qu'il avait à faire. Peut-être que je fixais des détails extérieurs pour essayer de penser à autre chose. Ou bien c'était un effet collatéral de la dissociation, la partie qui se dissocie du corps se trouvant alors libre de divaguer dans l'atmosphère, sans pouvoir s'échapper tout à fait, se met à enregistrer des éléments au hasard, de bizarres configurations du décor, des énigmes matérielles.

Je me souviens du premier appartement où on a habité, du long couloir qu'on empruntait pour aller à la salle de bains, d'une moquette bleu-gris, c'est ce qui me permet de dater aujourd'hui le début des abus plus précisément que quand j'ai porté plainte. Je me souviens de la cave de la maison qui a été la nôtre ensuite, des caisses en métal avec du matériel d'escalade entassées sur lesquelles il m'allongeait. Une grande pièce en travaux, et lui qui m'attend debout près du poêle. Une chambre d'amis chez des gens. Une chambre d'enfant chez son frère. Un couvre-lit couleur moutarde avec des franges. Une chambre tapissée de vert bouteille chez ma grand-mère maternelle. Le sous-sol du magasin de ski où il travaillait. Je me souviens de l'odeur du fart. Il n'avait pas froid aux yeux tout de même, des clients auraient pu entrer. J'allais au club de ski de fond. Je l'accompagnais au boulot, je lui faisais une fellation et ensuite il me préparait mes skis et je partais depuis le magasin avec le moniteur dans sa Méhari du club. Des voitures. Des tentes, en camping. Un chalet qu'on lui avait prêté. Et chacune des pièces de la maison, de la cave au grenier.

Je n'ai presque pas de souvenirs de cette époque en dehors des scènes de viol. J'ai du mal à me rappeler ce que je faisais à l'école, qui étaient mes camarades, quelles activités on pratiquait pendant notre temps libre.

J'ai pu reconstituer un peu de tout ça en parlant avec ma sœur mais c'est vague dans ma tête, c'est flou, alors que le reste est incroyablement et terriblement précis.

Et pourtant, avec quel degré de certitude puis-je dire que ce dont je me souviens est ce qui s'est réellement passé ?

Zone grise

Au procès, il était très important de démontrer que je n'étais pas d'accord. Mon avocate se souvient que nous avions eu une discussion à propos du plaisir et du consentement. Il était évident pour moi que je n'avais jamais été consentante, à aucun moment, et mon beau-père a confirmé cela. D'un autre côté, il ne s'arrêtait pas tant que je n'avais pas eu d'orgasme. Je me souviens même de me concentrer pour que ça vienne, sans quoi ça allait durer une éternité. Son plaisir était de me donner du plaisir contre mon gré. En me donnant ce plaisir il me rendait complice de mon viol. À ses yeux, et aux yeux de la société dans laquelle nous vivions. Il pensait peut-être que cela fonctionnait pour moi aussi, cette poudre aux yeux de l'orgasme. Sauf que moi, puisque je le vivais, je savais bien que l'orgasme ce n'est pas nécessairement du plaisir.

Pourtant des fois ça marche. C'est ce qui fait que Ludovic Degroote doute pendant longtemps de la capacité du mot *viol* à décrire ce qu'il a vécu.

quand je lis le journal je lis toujours les histoires de viol trente ans que je me demande si mon truc aussi ça tient du viol si le mot est bon si au fond ma responsabilité de tout ce qui est arrivé ne m'interdit pas de devenir victime moi aussi j'ai eu du plaisir […]

Cette question de la jouissance physique interroge beaucoup les gens à l'époque. Christine Angot en parle dans ses livres, les journalistes sont très intéressés de savoir si elle a eu « du plaisir », comme il transparaît dans l'interview qu'elle retranscrit dans *Le Voyage dans l'Est.*

– … Et du point de vue, sans être trop intime, mais nous parlons de choses tellement intimes, en même temps, du point de vue sexuel, n'était-ce que désagréable ? Ou y avait-il du mélange ?

– La question du plaisir, vous voulez dire ?

– Oui.

– Est-ce qu'on demande à un enfant battu s'il a eu mal ? Pourquoi demande-t-on à un enfant violé s'il a eu du plaisir ? Un enfant battu est humilié par les coups, un enfant violé par les caresses. Ce sont des stratégies

d'humiliation dans les deux cas. L'inceste est un déni de filiation, qui passe par l'asservissement de l'enfant à la satisfaction sexuelle du père. Ou d'un personnage puissant de la famille. Savoir qu'il est asservi, humilié, déclassé, que sa vie est foutue, et son avenir en danger, quel plaisir un enfant peut éprouver à ça ?

Ensuite, il y a la question du consentement. Un enfant qui ne résiste pas, qui ne court pas chercher du secours, qui ne s'oppose pas à son agresseur en le griffant au visage (évidemment ce sont des images ridicules, aucun enfant ne fait cela quand il s'agit de son instituteur, son oncle, son papa, qui s'approche de lui avec des gestes qui ressemblent à de la douceur, mais supposons que ce soit possible), est-ce à dire qu'il consent à ce qu'on lui impose ?

C'est qu'il est très difficile d'établir, encore plus que les faits eux-mêmes, ce qu'on entend par consentement. Est-ce qu'on se réfère à ce que l'enfant a fait, a eu l'air de faire, a ressenti ou eu l'air de ressentir, ce qu'il a dit ou échoué à dire ? Pour cette raison, des lois qui fixent clairement qu'il ne peut exister de consentement chez un enfant rendront le travail plus facile pour tous, même pour les violeurs qui transigent souvent avec eux-mêmes en s'imaginant qu'on leur a ouvert la porte d'une manière ou d'une autre.

Moi, je trouve fabuleux qu'il existe des zones grises, dans la vie, en général. Ce sont des frontières floues, qui permettent les excès et les abus mais qui sont aussi le terrain de la responsabilité, du choix, du libre arbitre. Elles font le territoire de la littérature, de la philosophie, de la science même. Le monde adulte est souvent gris, de mille variantes de gris, et nos victoires comme nos défaites sont érodées aux angles par le caractère corrosif de ce gris. L'enfant, lui, vit en noir et blanc.

Même si on ne peut pas dire que la porte était grande ouverte, n'est-il pas possible qu'elle ait été un peu entrouverte ? On voyait de la lumière, ça filtrait pas mal, ça donnait comme un signal qu'on pouvait entrer. Est-ce que tu es bien sûre que tu n'avais pas laissé la porte entrouverte ? Par mégarde ou par peur de représailles, tu n'avais pas fermé à clef. Comment être sûre ? Tandis que si on statue depuis le départ qu'il n'est pas question de savoir si c'était ouvert ou pas, si la porte a été forcée ou poussée doucement, puisqu'il n'y a pas de porte, ça enlève quand même un sujet de taille sur lequel on n'a plus besoin de tergiverser.

C'est toujours grand ouvert chez un enfant. Un enfant ne peut pas ouvrir ou fermer la porte du consentement. Il n'atteint pas cette poignée. Elle n'est simplement pas à sa portée. Il y a des victimes adultes qui n'atteignent pas la poignée non plus, car elles sont à terre, elles marchent à quatre pattes depuis trop longtemps ou sont sous emprise ou d'autres circonstances comme celles-là, mais c'est un autre débat, et là

effectivement il peut y avoir une discussion, une négociation, avec un jury au milieu, ou un médiateur qui aide les versions irréconciliables à trouver une ligne de contact ou une frange d'incertitude de contact dans leurs zones grises respectives.

J'aurais bien aimé inclure ici un autre document d'archives. C'est un collage de photos qu'avait fait ma mère, à la demande de notre avocate, les jours précédant le procès. Notre défense s'est préparée à la hâte, peut-être parce qu'on a été avertis de la date du procès au dernier moment, que moi j'étais aux États-Unis. Quelques jours avant le procès, il nous a fallu trouver des témoins. S'il n'y a pas de témoins pour parler en votre faveur, il n'y aura que ceux de l'accusé et ils auront tout le temps de parole, avait dit l'avocate à ma mère. Et aussi, s'ils voient une jeune fille rayonnante de vingt-trois ans à la barre, les jurés ne pourront pas se faire une image juste de la situation, ils vont croire continuellement que c'est une adulte qui porte plainte. Il faut leur faire comprendre qu'elle était mineure. Il faudrait, par exemple, des photos où elle a l'âge qu'elle avait à l'époque des abus. Vous n'avez pas l'air de saisir l'enjeu que cela représente, disait l'avocate, si on n'insiste pas sur les faits concrets, et si votre fille continue avec son attitude de défiance envers la prison, il risque de sortir libre à la fin du procès. La semaine prochaine, il sort libre et il demande la garde partagée pour ses deux enfants. Il fallait qu'on y mette un peu du nôtre si on voulait vraiment être entendues.

Pour les témoins, nous n'avons pas pu faire grand-chose. Marianne, à qui j'avais raconté le viol avant de porter plainte, a accepté de venir parler. Une amie de ma maman a proposé de prendre la parole et d'exprimer au nom de nos proches la désolation que ces révélations avaient produite, la culpabilité qu'ils ressentaient de ne s'être rendu compte de rien, et sa solidarité envers nous. Cet acte de bravoure leur a valu ma reconnaissance éternelle et aussi d'être coincées dans une antichambre pendant des heures et des heures en compagnie de la dizaine de témoins qui venaient parler en faveur de l'accusé.

Pour les photos, ma mère s'en est chargée. Elle a toujours aimé les activités manuelles, découper des images dans les journaux, coudre, bricoler. Elle avait donc élaboré un collage de photos de moi pour faire circuler entre les jurés. Pas sobre, évidemment, car sobre n'est pas son style. Elle n'avait pas mis de décorations ni de scotch fluorescent mais la feuille canson sur laquelle étaient collées mes photos était rose fushia. C'était du plus bel effet. Si cette pièce à conviction n'avait pas été perdue comme le reste des preuves, je l'aurais bien fait figurer dans ces pages en guise d'illustration.

Il faut à chaque fois revenir aux dates, aux faits, aux actes concrets, aux photos de la petite fille. Depuis le début, il y a un risque de se perdre dans ce retour, dans cette interminable interprétation. À l'incertitude sur la légitimité de ma plainte s'ajoute l'ambivalence d'une résilience assumée. Le fait que je m'en sorte enlève aux yeux du jury, aux yeux du monde, de la culpabilité à mon violeur. Même à mes propres yeux. S'il m'avait fait quelque chose de vraiment grave, je ne pourrais pas être là où je suis. Souvent je me suis dit, tu es vivante, ton cerveau fonctionne, tu es libre de partir, de penser, de vivre. De quoi est-ce que tu te plains ?

Prisonnier modèle

L'issue judiciaire de cette affaire n'est pas représentative, au contraire elle fait partie de cas assez rares d'une plainte qui va jusqu'au bout. Déjà, la plupart des victimes ne portent pas plainte (moins de dix pour cent, en France). La plupart des plaintes se terminent par des non-lieux ou sont déqualifiées. Les derniers chiffres officiels de statistiques judiciaires montrent que 74 % des plaintes pour viols (que ce soit pour les adultes ou pour les mineurs) sont classées sans suite, que 50 % des plaintes instruites sont déqualifiées en agression sexuelles ou atteintes sexuelles, et que, au bout du compte, seules 10 % des plaintes sont jugées aux assises ou au tribunal pour enfants, avec une diminution des condamnations pour viol de 40 % depuis dix ans. 10 % de 10 %, ça ne fait vraiment pas beaucoup, ça fait un cas sur cent. Ça laisse assez peu de chances pour une condamnation aux assises. Cependant, ce fut le cas pour nous. Mon beau-père a été condamné à neuf ans de prison. C'est sans doute parce que les viols ont commencé quand j'étais très jeune, qu'ils ont duré longtemps et remplissaient des critères de gravité, qu'ils ont été perpétrés par une personne ayant autorité.

C'est avant tout parce qu'il a avoué et reconnu les faits.

Je ne sais pas pourquoi il a fait cela. Si ça avait été ma parole contre la sienne, je suis sûre que je n'aurais pas été crue.

On peut donc dire qu'il m'a aidée, d'une certaine manière, il faut lui reconnaître ce geste. Cherchait-il une rédemption ? Un pardon ? Je ne sais pas. Je ne crois pas, pas mon pardon en tout cas, qu'il n'a jamais demandé. Je crois que j'ai cessé d'exister pour lui quand j'ai porté plainte, je n'ai peut-être jamais existé pour lui, dans son monde, dans sa sphère, que comme un objet de son désir mais dénué de subjectivité. Il parlait de moi devant moi à la troisième personne au procès. Je ne sais

pas pourquoi il a avoué. Est-ce qu'il faut que je lui sois reconnaissante de cela ? Je ne crois pas. Ça s'est juste passé comme ça, pour des raisons qui lui étaient personnelles, encore une décision à laquelle je n'ai pas eu part, ma vie étant indifférente là-dedans une fois de plus. Mais c'est vrai que s'il avait nié ou menti, pour moi, cela aurait été pire.

Parmi les papiers que j'ai exhumés du débarras, quand je cherchais le dossier disparu, j'ai trouvé une lettre qu'il a envoyée à ma mère alors qu'il était au début de la détention provisoire. Elle est presque illisible, à cause du papier de fax sur lequel elle a été écrite ou copiée. C'est incroyable à quel point tout ce qui le concerne s'est inscrit en moi. Son écriture manuscrite me parle comme si j'entendais sa voix. Je reconnais sa façon de former les lettres, je reconnais sa manière de souffler après une phrase, sa façon de respirer, tous les détails de sa personne. Je ne l'ai pas vu depuis le procès, il y a vingt ans, pourtant quand j'ai regardé une vidéo publicitaire qu'il a postée sur internet, j'ai reconnu jusqu'à la manière nerveuse dont il cligne des yeux tout en souriant doucement pour cacher le stress.

Je la recopie telle quelle. Je ne change que les prénoms de mes frère et sœurs. Je garde les fautes d'orthographe, l'absence de majuscule à mon prénom. Ce n'est pas un brouillon écrit rapidement. Il a voulu dire tout cela comme c'est dit dans cette lettre. Il a rédigé le texte sur un papier fax et a demandé à l'administration pénitentiaire de l'envoyer à ma mère. Il savait que ce serait lu, que cela deviendrait une pièce archivée au dossier, et si on lui avait donné la parole dans ce livre c'est peut-être encore ainsi qu'il se serait défendu.

Je la recopie, je l'insère dans le texte, puis je l'efface. Dans cette lettre, il dit à ma mère qu'il en a marre de ses conseils et de ses leçons, qu'il aimerait qu'ils avancent ensemble vers un mieux-être, pour tous, car il souffre, il sait qu'elle souffre aussi, que les enfants souffrent. Il sait qu'il va être condamné à une peine de prison, mais on dirait dans ses propos qu'il se projette à la sortie avec elle, refondant sa vie de famille. Il demande à être entendu, à être compris. Il explique que, dans ses actes, il n'a jamais cherché à atteindre la fille de ma mère, ni même neige, ni sa fille à lui. Peut-être la fille de Sammy, qu'il a cherché à atteindre (mais pas à violer, rajoute-t-il dans une parenthèse). Le déclencheur de ses actes a été le refus de cette fillette d'être sa fille, alors qu'elle aurait pu l'être, si elle avait voulu.

Je l'efface parce que c'est insoutenable. La négation de la victime dans ces phrases semble une omission désinvolte. Il parle du viol en le nommant son *problème avec Neige* ou *sa situation à Neige*. Il explique que je n'ai rien à voir avec tout ça, je n'ai été qu'un *agitateur dans son bocal*,

un déclencheur. Il insiste à nouveau sur son effarement devant le soupçon de récidive sur d'autres enfants. Il est absolument impossible qu'il touche à un de ses enfants, ce serait une ignominie.

Je connaissais tous ces arguments depuis longtemps. Quand il me les assénait en personne, avec son charisme et sa force de persuasion, j'entrais dans sa logique. Par écrit c'est plus bancal, plus absurde, plus vulnérable aussi. Je sens que ces idées ne sont pas transférables à du papier, ce sont des machines qui ne fonctionnent que dans la matière, dans l'épais brouillard de la vie. Quand je l'écoutais, ses paroles prenaient une dimension tragique. Je percevais en moi avec tant de force l'impossibilité de l'aimer, une perception dure et belle comme un diamant qui brille de toutes ses facettes. Si j'avais pu faire un pas vers lui, un geste d'acceptation de sa tendresse humaine, il n'aurait pas eu besoin de me blesser. Mais je ne le faisais pas, ce geste. Je ne lui laissais pas le choix.

Tout cela est bien monstrueux, j'en conviens, pourtant je ne souhaitais pas pour lui la prison. L'enfermement me semblait être disproportionné par rapport à la nature particulière de la violence qu'il m'avait fait subir. J'avais peur aussi que l'enfermement ne puisse rien y changer.

La raison pour laquelle je ne souhaitais pas porter plainte est que j'étais et suis encore contre l'incarcération, politiquement parlant. Mon entourage était composé principalement d'étudiants en lettres et en philosophie et de punks anarchistes, qui avaient à peu près les mêmes raisons de douter du système. J'avais lu des textes de Michel Foucault. Je pense que la prison aliène les détenus et ne les prépare pas à se réinsérer dans la société. Elle les rend plus dangereux en coupant leurs liens sociaux et en les victimisant, ce qui donne de l'eau à leur moulin de vengeance narcissique. J'ai parlé parce que je souhaitais protéger mes frère et sœurs. J'ai demandé à ma mère de les éloigner de lui. Elle a tout de suite pensé à lui demander d'aller voir un psychiatre. Mon beau-père était d'accord. Il a suivi pendant quelques mois des séances chez un praticien de Briançon. Appelons-le Plumage, car je suis tenue de protéger son identité au cas où il se reconnaîtrait, bien qu'en tant que médecin il ait choisi sa posture et devrait selon moi en être tenu pour responsable. Le Dr Plumage a déterminé que cet homme n'était pas dangereux pour ses enfants, il nous a rassurées ma mère et moi en disant qu'il n'avait aucun risque de récidiver, que porter plainte n'était pas une solution. Mon beau-père a donc conclu son cycle de séances et repris sa vie, continuant à exercer son emprise sur tout le monde. Ma mère voulait demander le divorce, il a refusé, ne voyant pas à quoi cela servirait, lui expliquant qu'un divorce serait un traumatisme pour les enfants.

Nous avons fini par porter plainte, car nous n'avons pas trouvé d'autre solution pour l'éloigner.

Au procès j'ai dit que j'étais contre la prison, que je ne pensais pas que ça l'aiderait en quoi que ce soit d'être enfermé, et que moi ça ne m'aidait pas, ça ajoutait une culpabilité à toutes celles que je portais déjà. J'ai demandé qu'il soit éloigné et condamné à une obligation de soins.

Mais les procès ne sont pas là pour faire plaisir aux victimes. C'est la société qui décide, au travers de ses représentants, ce qui est bon ou pas pour elle, pas pour les victimes ni pour les coupables. Il a donc été condamné à une compensation financière en ma faveur et à neuf ans de prison, sans obligation de soins.

Au moment où s'est tenu du procès, il avait déjà fait deux ans en détention provisoire à Gap. Ensuite, après la condamnation, il a été envoyé aux Baumettes à Marseille. Mon frère et ma sœur allaient le voir là-bas. Il leur demandait de lui faire passer de petites choses, des tablettes de chocolat, des petits gâteaux, une paire de baskets. Ça les mettait mal à l'aise de devoir faire ça, comme s'il leur demandait d'entrer dans l'illégalité avec lui. Mais ils le faisaient quand même. Ils étaient obligés d'aller le voir. C'est la loi. Ma mère avait bien essayé de leur épargner cette épreuve, mais le juge l'avait menacée de lui retirer l'autorité parentale si elle ne remplissait pas ses obligations. Ils étaient mineurs, leur père avait le droit de les voir, qu'elle le veuille ou non.

Elle les amenait à la prison mais elle n'entrait pas. Ils entraient avec des accompagnants bénévoles. Ils avaient douze et treize ans au moment de l'arrestation.

Il a pris neuf ans mais il n'en a fait que cinq. Prisonnier modèle, remise de peine. C'est classique avec les délinquants sexuels. Ce sont les bons élèves de la prison. Mon beau-père a même réussi à être envoyé en Corse, dans une prison pilote où les détenus ont le droit de circuler dans la nature. C'est d'ailleurs une prison peuplée principalement de pointeurs, de gars qui ont violé des enfants, car parmi les délinquants sexuels, ils sont en général peu violents, ne mettent en danger ni le personnel ni les autres détenus et se réinsèrent dans la société sans faire de vagues.

Guillaume Massart a réalisé en 2017 un film documentaire intitulé *La Liberté* sur cette prison corse, Casabianda. Elle accueille environ cent trente détenus, qui habitent un bâtiment pénitentiaire entre la mer et une propriété de 1 500 hectares de forêts. La plupart d'entre eux ont été condamnés pour des crimes sexuels intrafamiliaux. L'idée n'est évidemment pas de mettre en place une structure moins dure que la prison classique, un traitement de faveur pour les violeurs d'enfants. Ce sont simplement des détenus dociles, qui ne s'enfuiront pas, qui purgent

des peines très longues et ont du temps à consacrer à une activité manuelle, aux travaux des champs. On s'attendrait à ce qu'il y ait beaucoup de soins psychologiques, des thérapies diverses, mais pas tellement. C'est encore un lieu carcéral pour punir, pas pour guérir. Ils sont punis différemment. On considère que la gravité de leur crime et de leur honte est suffisamment pesante pour qu'ils n'aient pas besoin de plus.

Le réalisateur n'était pas parti pour faire un film sur des violeurs. Il voulait au départ parler du paysage pénitentiaire, de la question de l'enfermement, du panoptique. Il s'est retrouvé très vite invité dans une cellule car les détenus eux-mêmes ont cherché à lui parler. Il a tenté de trouver une posture juste vis-à-vis de ces gens. Ne pas les mettre à une trop grande distance, sans pour autant entrer en empathie avec eux. Le film va et vient dans cette hésitation. Il choisit finalement l'empathie, surtout avec un des détenus qui est lui-même une ancienne victime qui, au cours d'une marche dans un bois, alors que les ombres mouvantes des branches se projettent sur son visage, raconte son terrible passé d'enfant prostitué.

Dans certaines interviews le réalisateur se montre plus complaisant. Il reconnaît que les pointeurs sont en général les types qui sont le plus maltraités dans les centres pénitentiaires clos. Ils sont souvent victimes de passages à tabac, de viols collectifs. Personne ne les écoute, personne ne prend en compte leur souffrance, avec ce film ils avaient enfin une oreille attentive pour accueillir leur parole.

Ils ont des remords. Ils aimeraient comprendre ce qu'ils ont fait, mais ils ne peuvent pas en parler vraiment, ils sont dans le déni. Bien qu'ils soient entourés d'hommes condamnés à des peines de privation de liberté pour les mêmes raisons, ils ne discutent pas entre eux, ne se sentent pas solidaires sur ce sujet-là. Ils ont beau pouvoir se rapprocher dans le travail et la convivialité de la vie quotidienne, se serrer les coudes, ils ne forment pas une communauté de repentis. Chacun vit dans une cage infernale de solitude.

Ils pensent qu'on ne les aide pas assez. Ils ont tous la sensation d'être la proie de l'injustice. On n'essaie pas de les comprendre. On les juge trop vite, dit un des détenus, on ne va pas assez loin à se demander pourquoi ils en sont arrivés là. La société les met au ban, les considère comme des sous-hommes, des monstres qui ne peuvent pas changer alors qu'ils sont des êtres humains, ils ont des sentiments, ils souffrent. Ils parlent encore et encore d'eux-mêmes, de cette indifférence dont ils sont victimes.

Je ne crois pas que ce soit vrai que la société n'essaie pas de les comprendre. J'ai l'impression que c'est l'inverse qui se produit. On se demande beaucoup comment et pourquoi ils en sont arrivés là. C'est le

centre secret de notre monde, ce mal impensable qui nous constitue. Il n'y a qu'à voir la fascination exercée sur nous par les faits divers qui mettent en lumière ce genre de crimes.

En tout cas, moi, je me pose ces questions depuis toujours. Et quand je vois les images de ces détenus qui regardent tristement la mer, le corps courbé sous le poids de leur faute mais cheminant quand même vers un possible avenir, je vois mon violeur, sa démarche, les mains dans les poches. Je me mets encore une fois à sa place, je devine ce qu'il pense, les réponses qu'il pourrait donner au réalisateur, je devine à quel moment il est sincère et à quel moment il cherche l'approbation du public.

Il n'a jamais su s'asseoir tranquillement et regarder un paysage, immobile, dans la contemplation, mais en marchant sur la plage il lui arrive de se sentir happé par la beauté. Il pense à ses enfants. Il regrette qu'ils aient dû grandir sans papa, par sa faute. Est-ce qu'il pense à moi ? Est-ce qu'il pense que j'ai dû grandir sans enfance, sans innocence, sans illusions, par sa faute ? C'est possible que de temps en temps cette pensée le traverse, mais c'est une pensée tellement insupportable qu'il la balaie instinctivement. Il se dit que je suis forte, que j'ai certainement réussi à me reconstruire. Ou bien il ne se dit rien, il m'a effacée. Peut-être au contraire qu'il a des souvenirs du plaisir qu'il a eu à me dominer, de la sensation de maîtrise absolue. Peut-être qu'au fond de lui il s'enorgueillit d'avoir osé vivre ce que si peu de gens se permettent de vivre. Lui au moins, il est allé au bout de son désir, et il en assume les conséquences.

C'est quoi exactement un monstre, si ce n'est un être tellement hors norme qu'on ne peut pas le comprendre, qu'il ne peut pas se comprendre lui-même ? Pourquoi ne sont-ils pas des monstres, ces types qui ont mis leur sexe en érection dans le corps de leurs enfants en leur murmurant à l'oreille d'une toute petite voix pour que personne ne les entende qu'ils les aimaient plus que tout au monde ? Ils ne veulent pas être définis uniquement par leurs actes. Ils ont sans doute, comme disait ma mère, de bons côtés. Ils ont été un jour des enfants innocents eux-mêmes, mais leurs actes d'adultes les ont métamorphosés en autre chose. Et si cette chose n'est pas un monstre, je ne sais pas ce que c'est.

C'est assez éprouvant pour une ancienne victime de regarder un film comme celui-ci, qui prend le parti de l'humanité des abuseurs. La victime est abstraite dans le film parce qu'elle est absente de l'image et de la scène. Elle n'a pas la parole. Elle apparaît peu dans les discours des détenus, qui évoquent surtout leurs erreurs, leur connerie ou même la « bêtise » qu'ils ont faite. Ils disent comprendre que les actes qu'ils ont commis sont graves mais n'en parlent jamais précisément. Aucun d'entre eux n'admet avoir violé un enfant, de manière répétée, parfois pendant

des années, ce qui est pourtant la raison pour laquelle ils ont été condamnés.

Il est sans doute normal qu'ils ne puissent pas regarder en face la gravité de ces actes. S'ils pouvaient vraiment le faire, ils se suicideraient. Ce qui serait à mon avis la seule sortie honorable pour un violeur d'enfant. Mourir de honte. Mais non, ils ne se suicident pas (ce sont les victimes d'inceste en général qui se suicident, pas les abuseurs), ils clament leur droit à une deuxième chance. Et nous, la société, qui les avons condamnés à une lourde peine de prison, avons choisi de croire qu'ils devaient y avoir droit puisque cette peine, un jour, arrive à son terme. Leur dette est payée. Ils peuvent sortir.

Chapitre II



FANTÔMES

(and then I see a darkness)

Will Oldham

Et soudain, je vois comme une ombre

Trente ans plus tard, quelques considérations sur le trauma

Un jour j'ai compris que c'était terminé tout ça, le viol, l'enfance, la famille. Maintenant je pouvais partir vivre ma vie. J'ai cru que j'étais libre. Mais on n'est jamais complètement libre, puisque rien ne finit vraiment et que si on devient quelqu'un d'autre, cette part de nuit continue son chemin elle aussi. Il n'était plus là. Il ne pouvait plus m'atteindre. Je pouvais sortir dans le monde, rencontrer des gens, parler, rire, sans qu'il ne vienne plus jamais me reprendre. Seulement, partout où j'allais, à n'importe quel moment, je tournais la tête et je voyais son ombre.

Les gens qui ne sont pas familiers du sujet imaginent qu'un viol répété pendant des années aura des conséquences essentiellement sur la sexualité de la victime. Ils se disent que ceux qui ont vécu ça doivent avoir des problèmes dans leurs relations amoureuses et leur vie sexuelle. Oui, certainement, nous avons souvent ce genre de problèmes, mais en réalité, pour un survivant d'abus, le problème de la sexualité est souvent le cadet de ses soucis. Comme on l'a dit, le viol est davantage une question de pouvoir que de sexe. Si on ne prend pas en compte cette composante, le phénomène dans son ensemble nous échappe. Dans

l'article que j'ai déjà cité qui parle de la violence comme soupape psychique, Nicolas Estano, psychologue clinicien expert auprès de la cour d'appel de Paris, explique que *le viol, plutôt qu'être principalement l'expression d'un désir sexuel, est en fait l'utilisation de la sexualité afin d'exprimer ces questions de la puissance ou de la colère. Il est ainsi un acte pseudo-sexuel, un ensemble de comportements sexuels ayant plus à voir avec le statut, l'hostilité, le contrôle, la domination qu'avec la sensualité ou la satisfaction sexuelle*. La prédation sexuelle n'est pas tant liée au plaisir physique qu'à une relation de domination, c'est-à-dire de pouvoir. Ils choisissent cette agression-là parce que c'est une manière de dominer, d'assujettir l'autre, qui va au-delà des autres formes possibles.

Il avait sur moi une toute-puissance qui lui donnait pendant le temps des viols la sensation d'être un surhomme. Il pouvait décider de ma vie ou de ma mort. Cette identité de monstre qu'ils rejettent tous ensuite, à un moment donné, ils l'ont incarnée avec une jouissance folle. Être un monstre, une fois que la société vous regarde c'est être un sous-homme, mais quand personne ne vous voit c'est l'inverse, vous êtes un roi.

Cette question de domination est valable pour comprendre les agresseurs, elle explique leurs motivations, le fonctionnement du défoulement psychique, mais elle est utile pour comprendre les victimes aussi. Une personne violée est avant tout une personne qui a été sous le joug, sous la mainmise de quelqu'un qui a eu pendant un temps le pouvoir absolu sur elle. La domination sexuelle est une forme de soumission qui atteint les fondements mêmes de l'être.

Il m'est arrivé de souhaiter qu'il décide d'arrêter de se contrôler et qu'il me tue une fois pour toutes pour qu'on en finisse. Quand j'ai compris qu'il existait en réalité une porte de sortie, quelque chose s'est illuminé en moi. Cette révélation que je ne supporterais que ce que je pouvais supporter, que je pouvais partir si je voulais, m'a été d'une grande aide au cours de ma vie entière. Ce jour-là, quand je me suis pensée morte, je suis sans doute morte un peu, et le fantôme qui me survit est celle qui a pu tenir jusqu'à aujourd'hui. Celle qui n'a pas pu tenir est partie là où il fallait qu'elle aille, l'autre, celle qui a voulu rester, c'est moi. Mais la scission n'est pas si simple et on se rappelle l'une à l'autre constamment. Car elle n'est pas partie très loin, ma part maudite, souvent j'entends son souffle court, sa voix entrecoupée, je vois son reflet dans les miroirs, elle se glisse dans mon sommeil. Elle est toujours là, elle aussi, en train d'attendre on ne sait quoi.

Les conséquences du viol vont donc bien au-delà du domaine circonscrit de la sexualité, elles affectent depuis la faculté de respirer jusqu'à celle de s'adresser aux autres, de manger, de se laver, de regarder des images, de dessiner, de parler ou de se taire, de percevoir sa propre

existence comme une réalité, de se souvenir, d'apprendre, de penser, d'habiter son corps et sa vie, de se sentir capable de simplement être.

Je peux néanmoins partager quelques anecdotes de nature plus ou moins sexuelle pour ne pas décevoir ceux qui considèrent que le sexe est un facteur déterminant et qui ont eu la patience de lire jusque-là ce petit mémoire.

Comme beaucoup d'hommes incestueux, mon beau-père me demandait souvent des fellations. C'est un acte qui peut se pratiquer facilement, sans faire de bruit, qui ne laisse pas de trace. Un bon rapport qualité-prix, on pourrait dire. C'est aussi un acte qui incarne la jouissance d'une domination totale. Mettre son sexe dans la bouche d'un enfant c'est pénétrer non seulement son corps mais aussi sa tête. Les autres agressions vont aussi jusqu'à la tête, c'est vrai, jusqu'au cœur aussi, mais, concrètement et symboliquement, le sexe dans la bouche signifie une forte soumission et oblige la victime à participer. Non seulement on ne peut pas ignorer ce qui se passe ou se dissocier complètement comme dans le cas d'autres actes qui se produisent sur les organes sexuels par exemple, puisqu'il faut bien sucer, éviter que les dents ne blessent la peau tendre du pénis, etc., mais en plus on doit faire quelque chose, on n'est pas passif, on ne peut pas se contenter d'attendre que ça passe. Bref, je m'explique peut-être un peu simplement cette récurrence de la fellation dans les actes demandés aux enfants, elle a sans doute d'autres raisons profondes. En tout cas, je suis devenue malgré moi au fil des ans une praticienne aguerrie de la pipe. Évidemment, depuis toujours, il fallait que j'avale le sperme à la fin. Ça faisait partie de l'acte, et je ne l'ai jamais remis en question. Même longtemps après, quand j'ai été libre de ma vie et de ma sexualité, j'ai continué à avaler systématiquement tout.

Un jour, je me suis rendu compte qu'on pouvait recracher. Je pense que j'avais plus de trente ans quand ça m'est arrivé. Ça a été une découverte, une petite illumination. Ça m'a permis de me rendre compte que je reproduisais quand même toujours un peu du viol dans mes pratiques, que je n'aimais pas franchement faire des pipes et que je le faisais sans y penser vraiment pour faire plaisir à mon partenaire, en convoquant mentalement des échappatoires, sans dissociation réelle mais avec un peu d'absence tout de même. Mais surtout recracher m'a permis d'affirmer que maintenant j'étais libre de faire comme je voulais. Ça m'a ouvert un petit espace de variation dans la pipe qui l'a métamorphosée. Je me suis mise à y prendre un réel plaisir, à jouer avec les gestes, les caresses, et surtout j'attends avec une certaine impatience le moment de pouvoir cracher dans ma main ce fluide gluant que personne ne m'oblige plus à avaler. C'est un délice, une joie intense à chaque fois, une joie qui

n'a pas besoin de transparaître, parfois un léger sourire espiègle et un peu maniaque doit se lire sur mon visage et intriguer vaguement mon partenaire.

Dans le même ordre d'idées, je préfère dire la vérité. Il faut sans doute expliquer le rapport entre l'un et l'autre, car je ne me réfère pas ici à la relation entre cracher et dire comme s'il s'agissait dans les deux cas d'expulser quelque chose de toxique hors de soi. J'aime bien dire la vérité même quand un petit mensonge serait bienvenu. J'ai, comme dans le fait de recracher, la sensation que cet acte me fonde dans ma liberté de choisir ce que je fais. On m'a imposé le mensonge pendant de nombreuses années. Je n'ai pas eu le choix. Maintenant, même si parfois les conséquences sont importantes et que ça n'en vaut peut-être pas la peine, je dis la vérité avec aplomb, et avec plaisir.

J'espère que l'apparition du mot *pipe* dans ces lignes ne vous choque pas. Une de mes amies a été choquée, elle a eu l'impression qu'avec ce langage je cherchais à agresser un peu ma lectrice pour bien lui faire percevoir l'horreur de l'acte, comme si elle ne comprenait pas assez, comme si je cherchais à enfoncer ce clou avec un mot vil. Ce n'est pas du tout mon intention. Encore une fois, le langage devient tortueux quand il s'agit de passer d'une sphère à l'autre. Dans la sphère du trauma, les mots qu'employait mon abuseur sont devenus tabous pour moi, marqués par l'abjection. C'est un hasard. Il disait *sexe*, *lécher*, *sucer*, *caresser*, *zizi*. Il disait que j'étais *jolie* ou *mignonne*. Il me faisait des *câlins*. Je n'emploie presque jamais ces termes, ils m'insupportent et je n'ai pas lutté pour les réintroduire dans mon vocabulaire, leur donner une nouvelle vie en les associant à de nouvelles pratiques. Je les ai simplement éliminés. En revanche, je n'ai pas de problème avec *pipe*. J'adore ce mot, je le trouve marrant, il me fait toujours réfléchir un peu (quel est le rapport entre une fellation et une pipe ? je ne sais pas), en plus ça me fait penser au tableau de Magritte avec son sous-titre qui questionne la notion de représentation (*ceci n'est pas une pipe*). Pour moi, ça n'est pas vulgaire, c'est même un mot un peu intello puisque quand on taille une pipe on ne *taille* pas de *pipe*, on fait, comme souvent, autre chose que ce que l'on a l'air de faire, et c'est d'autant plus évident par le manque de technicité des mots employés pour le dire.

On entend parler aujourd'hui de visions plus avancées de la sexualité où la pénétration n'est pas le centre du rapport. Beaucoup de violeurs d'enfants savent cela depuis toujours. Le viol est lié dans notre imaginaire et dans nos lois avec la représentation d'une pénétration

forcée et brutale. Ils évitent donc, ils font autre chose, ce qui leur permet de s'autoconvaincre que ce qu'ils font n'est pas vraiment de l'ordre du viol, les abus sexuels c'est moins grave, et ils maintiennent leur victime dans une incertitude qui l'empêche de trouver les mots pour parler.

Je me souviens que j'avais envie que ça arrive. J'en avais envie par curiosité, je voulais savoir ce qu'on ressentait, et aussi ce serait la confirmation que ce qu'il me faisait vivre était bien un viol. Jusque-là je n'étais pas complètement sûre. Il a attendu longtemps, ce qui fait que ça a correspondu à peu près avec un certain éveil de ma conscience. J'avais environ douze ans. Je me souviens de la joie qui a accompagné cet acte chez moi, au moins cette fois j'étais bien certaine que c'était ce que c'était.

Parce que j'ai été violée

J'ai mis longtemps à savoir apprécier les relations normales et superficielles avec les autres. Je cherchais à créer, dans mes amitiés, dans mes relations amoureuses, même pour une soirée ou un trajet en stop avec un inconnu, un degré d'intensité supérieur, une dimension où la légèreté des échanges normaux n'avait plus cours. J'avais appris à fonctionner dans cet espace, le reste me paraissait mièvre. La torture crée une cellule d'intimité où on se met à exister dans les yeux de l'autre, et cet autre existe à nos yeux, de la manière la plus honnête qui soit. Du moins c'est ce qu'on croit, c'est ce que nous fait croire la situation de nudité dans laquelle on est. Comme une drogue dure, la plongée dans une situation extrême donne la sensation de vivre plus intensément. C'est une sensation de vérité absolue. On se trompe, évidemment, mais il n'est pas facile de déconstruire une perception que tous nos sens, tout notre être, ont vécue comme une expérience indépassable.

Un problème central pour les survivants d'abus sexuels est celui de l'image de soi. L'enfant violé devient à l'adolescence et à l'âge adulte un Narcisse comme les autres, mais un Narcisse malade qui, quand il contemple son image, voit un monstre hideux, un corps difforme, un visage laid. Non, pas laid. Ni difforme. C'est autre chose. On se regarde dans le miroir et on voit ce que voit le violeur. C'est donc un corps désirable. Ni beau ni laid, mais qui est capable par sa nature de faire envie, de réveiller des appétits malsains. C'est un corps trop beau ou trop laid, irrésistible, en ce sens il est monstrueux, dégoûtant, c'est un corps et un visage qui ont des propriétés néfastes, qui attirent irrépressiblement

mais qui n'attirent pas la contemplation ni l'admiration ou la tendresse mais le besoin de s'en saisir et, de toutes les manières possibles, les souiller, les détruire.

On ne peut pas échapper au miroir. Je me souviens de m'être regardée, enfant, avec une curiosité morbide. Au bout d'un moment se produisait une sorte de vertige, car je pouvais voir à l'œuvre des mécanismes complètement antagonistes dans un temps concentré, des mécanismes presque superposés à mon image, simultanés, mais que je pouvais quand même en partie analyser. On sait que ça fait du mal mais on regarde quand même parce que c'est fascinant.

Quand je vais acheter des vêtements, dans les cabines d'essayage, ce troublant décalage se produit toujours. J'ai appris, comme le maître yogi, à laisser passer devant moi ces pensées et sensations comme des produits de l'esprit (en partie), et je les laisse faire leur effet express en essayant de ne pas me sentir trop affectée. Je pleure quand même pratiquement à chaque fois, mais je sais que ça va passer. Je me regarde, et la vision de mon corps me fait pleurer. C'est une confirmation par l'image du miroir que j'ai un corps, que j'existe en tant que corps et pas seulement en tant que brave petit cerveau ou en tant qu'œil qui contemple le dehors et le dedans avec une curiosité innocente. Cette constatation me blesse, elle se superpose à la perception de l'unicité de ce corps, je n'en ai qu'un, il a ses limites, des limites que je ne peux contrôler. Il n'est ni beau ni laid mais je le hais.

On oscille donc entre vêtements provocants et gros pulls qui dissimulent, lingerie sexy et sabots, tout ça pour essayer de comprendre la logique de l'attraction-répulsion, qu'on ne comprend de toute façon jamais, car elle ne fait que changer, et ses changements ne sont pas en phase avec ceux de l'entité pensante qui regarde, analyse et construit des jugements à partir de ce qu'elle perçoit. Je déteste acheter des vêtements. La cabine d'essayage est un calvaire. Pourtant je déteste aussi être mal habillée.

J'aimerais tellement être un jour à l'aise dans des habits. Comme le dit Virginia Woolf, ah le bonheur inconnu de pouvoir se promener, heureuse, dans une robe neuve !

La honte de l'image dans le miroir a duré toute ma vie, longtemps après que la phase de garçon manqué soit terminée. Tout ce qui avait à voir avec des questions de vêtements à ajuster – entrer dans une pièce en portant une robe neuve – m'effraie encore ; dans le meilleur des cas cela me rend timide, complexée, mal à l'aise. « Oh si seulement je pouvais, comme Julian Morrell, courir dans le jardin dans une robe neuve ! » pensais-je encore il n'y a pas si longtemps à Garsington ; quand Julian a ouvert un paquet et a enfilé une robe neuve et s'est mise à gambader partout comme un petit lapin.

Certains mots ont provoqué en moi du dégoût pendant longtemps. Le mot *viol* était imprononçable. C'est contradictoire, car il m'a aussi libérée. Je me souviens que, quand j'ai pu mettre ce mot sur ce qui m'arrivait, j'ai ressenti comme un courant d'air frais à l'intérieur de moi. Mais il y a eu un temps d'adaptation. Même certains mots qui n'ont rien à voir où les deux syllabes de *viol* apparaissent plus ou moins dans la composition provoquaient chez moi un rejet instinctif : violet, violon, de traviole, des ravioles. Il me suffit de les entendre encore aujourd'hui pour qu'une tension se produise dans mon corps, automatiquement. C'est plus léger qu'avant. Avant, c'était comme une petite décharge électrique. Maintenant c'est devenu abstrait, un malaise passager.

Pendant des années, beaucoup de choses me dégoûtaient. La nourriture, les poils, la sueur. Les réactions de répulsion se sont atténuées. Il me reste des aversions pour certaines odeurs, certaines textures, pour des façons de parler, des gestes.

Il y a les cauchemars aussi, mais ça j'en ai déjà parlé et souvent au bout de quelques heures, quelques jours pour les plus coriaces, ils passent.

Quand on regarde tout ça à la loupe il semble que ce ne soit pas si grave. C'est vrai, ce n'est presque rien, cette histoire de répugnances, ces petites hontes et petites victoires. C'est un réseau de manies comme un autre, tous les gens en ont. Celles des personnes qui ont été violées sont en relation avec le viol, ça semble tellement logique. Le problème c'est que pendant longtemps, pour moi, que je le veuille ou non, que je choisisse de l'étouffer ou de l'exalter, tout était en rapport avec le viol. C'est encore vrai aujourd'hui, même s'il y a des périodes d'accalmie où je pense à autre chose, même si tout ne se rapporte pas toujours à cela, c'est encore souvent le cas. En ce sens il a gagné et je n'y peux rien. *Damaged for life.*

Si on me demande de nommer ma plus grande qualité, ou une qualité qui me définit, je dis que je suis courageuse. Je le dis presque sans y penser, je ne sais même pas si j'en tire vraiment une fierté. Je le dis parce que je crois que c'est parfaitement vrai. C'est ça, ma qualité. La sage-femme qui m'a accompagnée pendant mon accouchement a dit cela de moi, que j'étais courageuse, et pourtant elle n'était pas prolixe en compliments et elle avait vu un certain nombre d'accouchements avant le mien. Elle avait plus de soixante-dix ans, avait perdu deux enfants en bas âge, mais dans notre moment partagé de terreur et de grâce, quand la mort nous a frôlées elle et moi et Max et notre petit enfant qui n'avait

pas encore de nom, elle m'a regardée dans les yeux et elle a vu ce qu'il y avait là : de la peur, de la tristesse, de la colère, de l'espoir, mille choses, mais ce qu'elle a vu surtout c'est cet immense courage, cette force à la fois cruelle et innocente, presque obscène dans son intensité, ce désir d'affronter l'obscurité.

C'est un peu ce qu'a voulu dire l'avocate quand elle mentionne mon incroyable détermination à écarter cet homme, la force que j'ai mise à vouloir mener ma vie. Il ne m'a pas obligée à être courageuse. C'est la réponse que j'ai choisi d'apporter à l'agression. Mais enfin, quand même, ça vient de là. Ma plus grande qualité, celle que j'invoque dans les moments de détresse, quand tout me semble se déliter, elle vient de ce que j'ai vécu, de ce qu'il m'a fait.

Tout mon caractère, c'est lui qui l'a fait. Le bon et le mauvais. Le génial et le terrible.

Je suis comme ci et comme ça, et tous ces ci et ça dérivent directement de l'enfance que j'ai eue.

J'ai du mal à être sûre que j'existe. Je ne sais pas défendre mon espace corporel. Je me laisse facilement envahir par les autres.

J'ai une vie intérieure. Une grande, une infinie vie secrète et intérieure et parfaitement à moi. Je me souviens d'être petite et de me dire qu'avec ce que je vivais, être en prison ne serait rien, je pourrais être enfermée dans une caisse pendant des années et quand même réussir à vivre dans mes pensées. Je peux vivre n'importe quoi et quand même prendre un moment pour moi et me promener dans mon monde du dedans.

J'essaie souvent de dissimuler mon intelligence de peur de provoquer la colère de gens plus puissants qui pourraient s'en offenser. Dans les relations professionnelles, je me place automatiquement dans un rapport de subordination.

J'ai une très grande capacité de dissociation. Je peux me concentrer pendant des heures sur quelque chose et ne pas perdre la concentration, quel que soit le contexte, le bruit autour de moi, les gens qui m'entourent. Je peux réfléchir sérieusement à un problème de traduction dans une soirée électro.

J'ai peu de mémoire. Je suis incapable d'apprendre quoi que ce soit par cœur, même le plus court poème. Il n'y a de place dans ma mémoire que pour des souvenirs très précis, sur lesquels je n'ai pas de contrôle et pour des souvenirs très vagues qui ont fini par prendre une réalité, une certaine précision malgré leur manque de détail d'origine, à force d'être obsessionnellement convoqués.

J'ai une forte tolérance à la douleur. Je peux faire abstraction de mon corps, de mon esprit, de mes émotions si je le décide. Je peux rester une semaine entière sans manger.

Parfois je tombe dans un puits, un trou noir très profond, d'ailleurs on n'en voit pas le fond. Je mets quelque temps à en ressortir.

Je suis à la fois attirée et repoussée par ce qui est subversif.

Je suis viscéralement incapable de croire en quoi que ce soit de spirituel. Je n'ai pas la foi. Les choses de l'âme me laissent, au mieux, indifférente, au pire m'inspirent de la pitié ou du mépris. La phrase de Nietzsche à propos de l'art qui est la seule chose qui donne du sens à la vie me semble très juste, elle révèle aussi qu'en dehors de l'art rien n'a de sens, tout est parfaitement cruel et absurde.

J'ai grandi dans le mensonge. Ce mensonge me constitue. Il est même lié à la découverte de mon identité. Quand je me suis rendu compte qu'il fallait que je mente, le « je » m'est apparu comme étant à moi, comme étant moi. Je ne crois pas avoir eu conscience de la solitude absolue qui constitue chaque être humain dans son individualité avant cela. C'est-à-dire que j'ai découvert mon identité dans le même mouvement où la dissimulation s'imposait à moi. Mon monde intérieur s'est forgé dans la conscience de me savoir étrangère au monde, auquel je ne pouvais pas révéler qui j'étais réellement. Ce secret, et le fait de savoir que je lui survivais, était ma force. Si je l'avais laissé sortir, j'aurais fait effondrer, en quelques mots, la famille tout entière. Je l'ai su assez vite. Je me souviens de jouer mentalement, dans des moments de colère, à imaginer ce qui se passerait. J'ai une image très nette d'être en train de faire la vaisselle pendant que ma mère boit le thé avec une amie. Je suis énervée parce qu'on m'oblige encore à faire la vaisselle, parce qu'elles ont une conversation d'adultes à laquelle je ne participe pas, parce qu'on ne me prête aucune attention alors que j'aimerais prendre part à ce moment d'intimité. Je frotte mes assiettes rageusement avec une éponge double face et je pense à la phrase que je pourrais dire : « Il me viole depuis que je suis petite. C'est pour ça que je le déteste. Il ne fait que me violer. »

Je la répète mentalement de plus en plus fort. IL ME VIOLE SANS ARRÊT. Je me promène sur ce fil tendu entre deux falaises, entre le monde d'avant et le monde d'après cette phrase. IL ME VIOLE. VIOLE. VIOLE. D'un côté l'existence telle qu'on l'a connue, de l'autre un nouveau monde qui commencerait avec la phrase, suivie de la réaction des deux femmes, et de ce qui s'ensuivrait. Ce serait une suite plutôt horrible, je le sais. Nous serions cette fois pour de vrai dans la détresse. Il faudrait qu'il parte, qu'il aille en prison. Ma mère seule avec quatre enfants. On nous placerait dans des foyers, des familles d'accueil. Mes frère et sœurs n'auraient pas d'enfance heureuse. Mais moi j'aurais mon petit moment de gloire. Un seul mot suffirait. VIOL. Si ma langue bute sur la phrase, comme dans les rêves où votre bouche se transforme en pâte infâme quand vous essayez de crier, je pourrais toujours hurler ça ou l'écrire sur

le mur avec mon éponge. V. I. O. L. quatre lettres. Et tout serait changé. Mais je ne dis rien. Je finis ma vaisselle. Je ne dis rien mais je sais que j'ai ce pouvoir. Il me fait peur mais me rend fière aussi. Je sais que la famille repose sur moi. Je sais que ma parole est capable de faire advenir des choses. Mon silence aussi. Je suis orgueilleuse, dans mon secret, face à moi-même, je veille jalousement sur mes pouvoirs.

J'idéalise l'enfance, mon père, les gens heureux.

J'ai un tempérament addictif mais je n'ai aucune addiction, je les maintiens sous un contrôle sévère et constant. Je les contemple, magnanime, elles me regardent en souriant d'un air narquois.

Je n'aime pas qu'on me confie de secret. Pourtant si on le fait je suis une tombe, jamais je n'ai livré une information qu'on m'avait demandé de garder pour moi. Mon silence est d'or.

Il m'a montré sa part d'ombre, et la mienne, et celle de l'humanité tout entière, si bien que quand je croise des damnés je peux les regarder dans les yeux comme mes semblables. Ils ne s'y trompent pas, ils savent que je n'ai pas l'aptitude morale pour les juger.

Je sais que la vérité n'est pas dans le langage. Je sais que la vérité n'est nulle part. Je sais que le récit peut faire advenir une expérience qui n'est pas nécessairement de la même nature que ce qui est dit. La fiction est ce qui m'intéresse le plus au monde, depuis toujours. Je suis fascinée par cet ordre des choses où on dit autre chose que ce qu'on dit. Où il est naturel que ce qui est dit renvoie à un ailleurs, à une ombre du langage où la vérité attend sans pouvoir être dite jamais. C'est mon père qui m'a appris à lire, pas lui. C'est mon père qui m'a donné les armes qui sont les miennes, le refuge dans l'imaginaire, le goût de la solitude. L'amour de la littérature est né avec ces découvertes. Mais mon beau-père m'a fait connaître la duplicité du langage et du silence. C'est à partir de cette connaissance intime, à partir de cette haine, que j'écris.

Mais en réalité ce n'est pas lui en tant que tel. Comme le dit April Ayers Lawson : tout ça, *c'est à cause du viol, c'est parce que j'ai été violée.* Parce que j'ai été violée. Parce que j'ai été violée.

Je trouve intéressante l'utilisation de la forme passive, dont le sens résonne en moi de manière profonde. Au-delà d'une construction grammaticale qui fait de la victime l'objet d'une action commise par un sujet (le violeur) comme dans la phrase *mon beau-père m'a violée*, cette forme *j'ai été violée* met l'accent sur l'action subie plus que sur le responsable de cette action. En même temps dans cette phrase, le sujet c'est moi. Le violeur disparaît même de l'énoncé. Ce sont des situations où on est agi par des forces extérieures, des situations d'empêchement, d'impossibilité d'action, de mise entre parenthèses du libre arbitre.

Mon beau-père lui aussi se sentait l'objet de forces qui le dépassaient. Il était écrasé par ces forces, il était agi plus qu'il n'agissait, comme un personnage tragique, une Phèdre torturée qui cède à son désir pour son beau-fils Hippolyte. On appelle parfois cela de la compulsion. Il y a peu de temps encore on considérait cette incapacité à se maîtriser dans les affaires émotionnelles et sexuelles comme une passion (on parlait de crime passionnel).

Le caractère incontrôlable des passions humaines est un grand sujet de la littérature. Ce sont des forces subversives, elles fascinent car elles menacent l'ordre social. Elles sont une affirmation de la puissance individuelle qui se révolte contre un monde qui cherche à les réprimer, à les écraser. Les passions qu'on trouve chez Faulkner sont ainsi, des pulsions irrésistibles que l'on regarde se déchaîner, impuissants, comme on assiste à une crue ou une tempête. Le désir chez Sade est une force de la nature, indomptable, machinique, au-delà du bien et du mal parce qu'il ne relève pas d'un système moral mais d'un système de vie pure. Est-on responsable des désirs que l'on éprouve, s'ils sont en nous à notre insu, si ce sont eux qui agissent à travers nous et pas l'inverse ?

C'était de cette manière que mon beau-père se référait à la situation : quelque chose qui lui était arrivé, à lui, à nous deux, pas quelque chose qu'il voulait faire ou qu'il avait décidé de mettre en place. Il était la victime de cela, et même une victime dont j'étais le bourreau, moi, la petite fille qui avait initié en lui le mécanisme par ma seule existence.

Je ne suis pas en train d'exposer des doutes sur la responsabilité de la victime dans le viol, ne vous inquiétez pas. En ce qui me concerne, la place du coupable ne fait pas de doute. Comme je l'ai dit, qu'il se donne lui-même la mort m'aurait semblé une solution plus juste que des années de prison. Mais il m'a forcée à comprendre son point de vue quand j'étais enfant et je le comprends encore aujourd'hui. Je le comprends différemment, avec une certaine distance. Est-ce que je pourrais suivre ce raisonnement si je n'avais pas été à un moment donné située en son cœur ? Je ne sais pas. Quoi qu'il en soit, ce qu'il voulait dire c'est qu'il n'y avait rien qu'il eût pu faire pour résister à la nécessité qu'il avait ressentie de me violer. Moi non plus, je n'ai rien pu faire pour y résister. Il aurait pu en parler à quelqu'un, me direz-vous. Moi aussi, j'aurais pu chercher du secours. Mais je ne pouvais pas, en réalité. C'est ça, la nature particulière de ce drame : on ne peut pas en parler, même si on voulait, on ne pourrait pas. Donc, supposons que le même étrange silence lui ait été imposé comme à moi par des forces extérieures contre lesquelles il ne pouvait pas lutter. Supposons que presque tout ce qui a eu lieu, le viol, l'impossibilité de se confier à qui que ce soit, l'impossibilité de résister au besoin de recommencer, encore et encore, pendant des semaines, des

mois, des années, soit quelque chose qui lui soit arrivé. Supposons-le vraiment, pas rhétoriquement, faisons cet effort, car il existe une probabilité que cela soit vrai dans certains cas, même s'ils ne sont peut-être pas nombreux, et que même dans ces rares cas il est peu probable qu'il n'y ait pas à un moment donné la possibilité de choisir ses actes. Laissons-lui le bénéfice du doute.

Dans ce cas, ce qui lui est arrivé, abuser d'une enfant qu'il était censé protéger, a changé son existence d'une telle manière, a eu un impact si fort sur son être, que tout ce qu'il a fait depuis lors, et même tout ce qu'il avait vécu avant, tout ce qu'il fera ou dira ou pensera désormais, est relié à cet événement, cette situation, cet enfer. Le viol l'a fait. Et, si on va jusqu'au bout de ce raisonnement, moi aussi je l'ai fait, lui.

Chaque histoire de viol est unique. Chaque histoire d'amour ou de haine est basée sur un fond commun mais, quand on le vit, cela devient unique. S'il avait commis un viol différent, il serait devenu un homme différent. De toute façon il a toujours juré qu'il n'aurait jamais pu commettre un autre viol. Il était très offusqué que l'on puisse imaginer, comme nous l'avons fait ma mère et moi, qu'il puisse avoir envie de toucher à mes sœurs et à mon frère. Il était outré qu'on le condamne pour protéger d'éventuelles autres victimes. Il trouvait inconcevable l'idée qu'il puisse exister d'autres potentielles victimes. Il n'aurait jamais mis la main sur un enfant né de son sang. Ma sœur cadette, qui a juste deux ans de moins que moi, qui me ressemble et qui vivait aussi dans la même maison, se souvient avoir été victime d'attouchements, mais avec elle il n'est pas allé plus loin. C'est quelque chose qui nous est arrivé à lui et à moi et qui définit tout ce que nous sommes aujourd'hui.

La piste du tigre

On trimballe ça en soi, sous différentes formes, toute sa vie.

En 2013, après un certain nombre de mois de déni et de médecines alternatives, j'ai décidé de me faire opérer d'un kyste à l'ovaire qui avait pris des proportions dignes de le mettre dans du formol et de le faire circuler dans les congrès de médecine pour épater des confrères ébahis. Je n'avais pas de douleur, je me disais que c'était bon signe et on m'avait dit que parfois un kyste à l'ovaire, ça part tout seul. Entre deux sessions d'acupuncture, de thérapie psychocorporelle et de visites chez le gynéco, au lieu de disparaître par magie ou même de rapetisser un peu comme je l'aurais souhaité, la tumeur prenait du volume.

J'ai fini par profiter d'un voyage en France pour aller consulter un

spécialiste. Les médecins de Briançon m'ont envoyée d'urgence à Marseille et on m'a opérée dans les semaines suivantes. Il s'agissait en fait d'un cancer de l'ovaire, assez invasif, et il allait falloir se lancer maintenant dans une série de traitements si on voulait me sauver. J'avais trente-cinq ans.

Je n'avais pas encore lu *Tiger, Tiger,* le livre que Margaux Fragoso avait publié en 2011 où elle racontait comment elle avait, enfant, rencontré un voisin gentil et un peu farfelu qui possédait des animaux exotiques et lui offrait toute l'attention à laquelle elle n'avait pas eu droit dans sa famille, tout en abusant d'elle pendant dix ans. J'avais lu des critiques qui louaient la qualité littéraire du livre mais se demandaient si ça valait la peine de se submerger dans un univers d'une telle atrocité, avec des descriptions précises de viols, d'emprise psychologique et de la nauséeuse relation toxique entre la victime et son bourreau, dont les souffrances respectives s'agglutinaient pour former une prison, une cage dans laquelle ils étaient pris tous deux comme des animaux tourmentés.

Le titre provient d'un poème de William Blake, l'un des plus connus de la langue anglaise, tiré des *Chants d'Innocence et d'Expérience*, écrits à Londres dans les temps convulsifs de la Révolution française. Blake y déploie des visions mystiques, paraboles inspirées de la Bible, entre illuminations et terreurs, en vers et en images aux pouvoirs suggestifs. Comme tous les poèmes des *Chants*, construits sur le modèle des ritournelles pour enfants, celui du Tigre met en scène la complexe imbrication, dans la création, de l'obscurité et de la lumière. Le fauve est un prédateur, un animal féroce, d'une effrayante beauté, brûlant et destructeur. C'est une figure prométhéenne, une figure de feu, de mort. Et son insondable violence pose à l'univers une énigme.

Tigre, Tigre, brûlant brillant,
Dans les forêts de la nuit,
Quelle main, quel œil tout-puissant
Fit ta terrible symétrie ?
[…]
Quand les astres eurent baissé leurs armes,
Et trempé le ciel de larmes,
A-t-il souri son forfait accompli ?
Celui qui créa l'agneau t'a-t-il fait aussi ?

Contrairement au poème de l'agneau qui est son double innocent et qui contient des réponses limpides, ce poème-là est construit comme une cascade de questions sans réponse. J'aime bien l'illustration où apparaît

un drôle de tigre, très différent de celui qu'on s'imagine en lisant les vers, qui ne ressemble pas à l'animal réel, ni menaçant ni furieux, juste une étrange bête à tête humaine, un peu pataude, et qui est pourtant l'incarnation du mal sur la terre.

Celui qui créa l'agneau t'a-t-il créé toi aussi ? Cette interrogation est celle de mon obsession. Elle est tellement près du questionnement fondamental qui met fin au processus rationnel d'analyse, qui délimite le moment où on ne peut qu'abandonner. Et peut-être reprendre la pensée, mais sous une autre forme, une forme spirituelle où tout le monde n'est pas prêt à aller. Est-ce que nous avons été créés mon violeur et moi dans la même glaise ? À quel point sommes-nous semblables ? Est-ce qu'il existe vraiment une possibilité pour moi de le comprendre ? Ces questions se mélangent, elles n'ont pas toutes le même sens, ne désignent pas les mêmes processus mais elles brûlent toutes du même feu.

Si nous sommes tous égaux, créés par une même énergie, le tigre et l'agneau finissent par se rejoindre, selon la même logique qui fait dire au marquis de Sade que le bien et le mal proviennent d'une unique et indifférente source de vie. Bien sûr, le tigre était pour moi le violeur. Alors, quand j'ai vu apparaître ce titre, *Tiger, Tiger*, choisi pour un roman sur les violences sexuelles, j'ai intérieurement félicité Margaux. Bien joué copine, j'ai pensé.

On retrouve toujours cette question dans les témoignages de victimes : pourquoi ? Pourquoi ça ? Pourquoi moi ? Parfois elle est à l'origine du désir de confrontation avec l'agresseur, surtout quand il s'agit de personnes qui ont ensuite disparu de la vie des victimes. Certaines font des démarches pour le retrouver, pour lui poser la question directement. On ne peut pas s'empêcher d'avoir besoin de comprendre. Pourtant, et c'est là une frustration terrible, que le bourreau soit un imbécile ou un type sadiquement intelligent, il est toujours incapable de fournir une réponse qui éclaire véritablement. Il ne peut parler que de lui, de son point de vue, de ses motivations conscientes ou inconscientes. Et même quand on a été choisi, comme victime, parmi d'autres enfants, l'explication de pourquoi on a été choisi ne nous donne jamais de clefs pour avancer dans l'existence. Car on n'est jamais choisi en fonction de soi, mais toujours en fonction de lui. Les prédateurs sont le plus souvent des personnalités narcissiques, ils parleront d'eux-mêmes, parviendront même parfois à nous entraîner dans un délire compassionnel, surtout s'ils ont été, avant d'être coupables, des victimes eux-mêmes.

Cette impossibilité de mettre la main sur ce qui, en eux, est coupable, de comprendre l'origine du mal, de situer un déséquilibre qui pourrait être restauré, nous empêche aussi de parvenir à combler la nécessité de

donner sens, et, par-là, de faire justice.

Dans son enquête sur le génocide du Rwanda, Jean Hatzfeld a d'abord recensé l'expérience des victimes, à qui on ne peut pas demander de résoudre l'énigme de la haine dont ils ont été l'objet. Dans un deuxième livre, trois ans plus tard, il interroge des tueurs en prison et se rend compte que les tueurs, eux non plus, ne nous aideront pas à comprendre. *Les fauteurs [...] ont des secrets dans l'âme*, dit un des prisonniers, mais rien dans leurs récits ne nous permet de percer ces secrets. Comme l'avait montré Hannah Arendt, les bourreaux s'interdisent de penser leurs actes et cette absence de pensée profonde leur permet de survivre. Le journaliste est stupéfait de l'absence de cauchemars chez les personnes interrogées. *Est-ce possible ? De tous les criminels de guerre, le tueur d'un génocide est celui qui en sort le moins tourmenté*. Si regrets il y a, ils ne s'adressent qu'à eux-mêmes, à leur vie gâchée, à leur destin malchanceux. Ils se présentent tous comme de braves gars, que le pardon des victimes et de la société rendrait libres de mener une existence honnête à nouveau, comme avant le génocide.

À la question de savoir pourquoi les soldats commettaient les pires exactions sur les sites de conflits, j'ai entendu une fois un grand historien spécialiste des deux guerres mondiales répondre : *parce qu'ils le peuvent*. C'est une réponse qui pourrait n'avoir l'air de rien mais il disait cela avec une mélancolie profonde, résultat d'une vie de recherches sur la guerre, le mal, la violence. Ils violent parce qu'ils peuvent, parce que la société leur donne cette possibilité, parce qu'on leur a donné l'autorisation, et que quand un homme a la permission de violer, il viole. Comme si le mal était une potentialité toujours présente en nous et que, dans les conditions de possibilité de barbarie, la barbarie se manifeste automatiquement. C'est ça, le théâtre de la cruauté.

En 2017, six ans après la publication de son livre, le nom de Margaux Fragoso est reparu dans les journaux. Elle était décédée à l'âge de trente-huit ans des suites d'un cancer de l'ovaire. Je n'ai jamais voulu croire en l'hypothèse ésotérique que mon cancer ait pu avoir un lien avec ce qui m'était arrivé dans l'enfance, comme le prétendaient mes amies hippies, mais cette coïncidence m'a fait douter.

Pendant que j'étais à l'hôpital de la Conception à Marseille, un ami que j'avais perdu de vue en partant vivre à l'étranger était hospitalisé à la Timone, pour un cancer des poumons. Nous avions été proches pendant les quelques années que j'ai vécues dans cette ville. Il avait quatre ou

cinq ans de plus que moi. Lui aussi, c'était quelqu'un qui venait de loin et que la maladie avait rattrapé dans la fleur de l'âge. Il avait été maltraité dans son enfance par la femme de son père, comme dans les contes, une marâtre habitée par la jalousie et la cruauté. Enfermé dans des placards, humilié, traité comme un esclave. Il s'était enfui à l'adolescence et avait vécu une vie entière de marginalité, parfois lumineuse parfois toxique, tombant dans de profondes dépressions, passant sa colère sur plus faible que lui. Il a abandonné ses enfants, frappé des copines, et commis tout un tas d'actes répréhensibles, sans jamais tomber dans l'abjection totale, au bord du gouffre, cherchant une sortie. Il vivait dans un garage sans fenêtres, une espèce de squat dans le quartier de La Plaine, travaillait le jour dans un atelier d'ébénisterie, passait ses nuits blanches à arpenter la ville de son pas de géant, à jouer à des jeux vidéo de guerre ou de baston ou à diriger des jeux de rôles grandeur nature avec d'autres âmes perdues qui se prenaient pour des druides et des chevaliers du Moyen Âge. Il avait ce rêve de partir vivre ailleurs, loin de la ville, loin des substances, des tentations. Il a finalement réussi à embarquer pour la Guyane où on m'a raconté qu'il a vécu comme un Robinson dans une maison en bois construite de ses mains. L'année de mon cancer il avait été rapatrié en urgence, son ventre était gonflé comme un ballon, ses poumons remplis d'eau. Un ami commun m'a fait remarquer que, dans notre groupe de l'époque, nous étions les deux personnes qui avions eu les enfances les plus merdiques.

Avant de choisir l'opération, en désespoir de cause, j'étais allée voir une thérapeute mystique conseillée par des amies au Mexique. C'était une belle femme à la longue chevelure luisante et brune. Sa voix, sa présence, ses mains étaient douces. Elle m'a regardée dans les yeux et elle m'a écoutée raconter mon histoire de kyste. Avant de disposer des obsidiennes sur différentes parties de mon corps en me demandant d'imaginer des formes géométriques de couleur reliant mes organes entre eux, elle a posé ses mains sur mon ventre gonflé où la tumeur faisait une bosse comme une grossesse de trois mois. Un kyste, m'a-t-elle dit, c'est une enveloppe qui contient du liquide principalement, c'est une poche de larmes.

Elle n'est pas la seule à penser cela. Des scientifiques se sont eux aussi interrogés sur le rapport entre la maltraitance et le développement ultérieur de certaines maladies. Leurs conclusions, bien que s'exprimant dans un autre ordre d'idées et un autre langage, ne sont pas si différentes de celles des copines ésotériques.

Dès les années 1990, des études pilotes ont montré le lien de cause à effet non seulement sur des problèmes de santé liés à des conduites

toxiques mais aussi sur d'autres symptômes sans lien apparent. L'explication logique consistait à dire que la maltraitance conduisait à la dépression et à l'incapacité à prendre soin de soi-même, ce qui justifiait une mauvaise alimentation, des comportements à risque, des addictions et pour finir des pathologies liées à cette mauvaise hygiène de vie. Cependant, de nombreux patients n'étaient pas dans ce cas, ne fumaient ni ne buvaient et ne venaient pas de classes sociales défavorisées. Le chaînon manquant est arrivé plus tard, avec le développement des neurosciences qui montrent comment le traumatisme affecte la production d'hormones, le circuit neuronal, et finalement le système immunitaire et jusqu'à l'ADN.

Une recherche sur les expériences de l'adversité dans l'enfance (*Adverse Childhood Experience*, connue sous l'acronyme ACE dans le milieu) a été le déclencheur d'une nouvelle manière d'aborder le problème. À partir d'un questionnaire qui recense différentes sources de difficultés vécues dans l'enfance (violences, abandon, perte d'un parent, etc.), on peut mettre en relation ces expériences avec la santé physique et mentale des personnes plus tard dans l'âge adulte.

Plus le score ACE est haut, plus graves sont les conséquences, sur presque tous les plans, depuis les comportements addictifs jusqu'aux maladies chroniques. Comparée à une population qui a un historique sans ACE, ceux qui ont un score de 4 ou plus ont deux fois plus de chances de fumer, sept fois plus de devenir alcooliques, six fois plus d'avoir une relation sexuelle avant l'âge de quinze ans. Ils ont deux fois plus de chances d'avoir un cancer, deux fois plus une maladie cardiaque, quatre fois plus d'avoir un emphysème ou une bronchite chronique. Les adultes avec un score ACE de 4 ou plus ont douze fois plus de chances d'avoir commis une tentative de suicide que ceux qui ont un score de 0. Et les hommes qui ont un score de 6 ou plus ont quarante-sept fois plus de chances de consommer des drogues dures que ceux qui ont un score nul. (The New Yorker, « The Poverty Clinic »*)*

En ce qui concerne plus spécifiquement les abus sexuels subis dans l'enfance, les résultats sont similaires : les anciennes victimes deviennent des adultes à risques sur tous les plans, de la santé mentale (en particulier les troubles bipolaires) au corps hanté par toutes sortes de dysfonctionnements.

C'est un peu bizarre d'imaginer cette histoire de score, comme si on pouvait quantifier le malheur. *T'as combien toi ? J'ai 4. Pas mal. Moi j'ai 10 parce que j'ai un frère trisomique. Ma mère s'est suicidée, ça fait combien de points ?* Cependant, les chiffres permettent aux idées de faire leur chemin en nous plus sûrement que les intuitions, c'est souvent ainsi que fonctionne la conscience occidentale du début du XXIe siècle. Les chiffres parlent. Douze fois plus de chances d'avoir fait une tentative de

suicide, quarante-sept fois plus de chances de consommer des drogues dures. C'est quand même beaucoup.

Cette même année où j'ai été opérée du cancer de l'ovaire, mon ami, Christian, est décédé des suites de son cancer des poumons à quelques rues de là. Je comptais passer le voir une fois que je serais mieux. Je me disais qu'on allait se tenir les coudes et se moquer des coïncidences. J'ai mis trop de temps à me remettre de l'opération, qui n'était pas une petite intervention. Je ne suis pas allée lui rendre visite. Il devait avoir dans les quarante ans.

Il est mort et je suis vivante. Qu'est-ce qu'on fait d'une pensée comme ça ? Quand je racontais mon histoire d'inceste à mes copines adolescentes, elles devaient penser quelque chose de similaire. Elle s'est fait violer pendant des années et moi pendant ce temps je grimpais tranquillement aux arbres. J'aurais pu y passer mais ça ne m'est pas arrivé à moi.

S'en sortir

Souvent on trouve dans les livres de survivants l'idée qu'ils ne veulent pas *adopter une attitude de victimes*, ou qu'ils ne veulent pas *être considérés comme des victimes*. Qu'est-ce que ça veut dire exactement ? En général il s'agit de refuser d'être un objet de pitié. Mais pourquoi une victime devrait-elle systématiquement être perçue à travers cet étrange sentiment qu'est la pitié, à la fois faite de compassion et de condescendance ?

Tout cela me semble quand même un peu absurde. On ne peut pas en même temps avoir été violé et ne pas être une victime. Une personne violée est victime de viol, elle a été victime d'une agression qu'on a commise sur elle contre son gré.

Dans un documentaire sur les fillettes enlevées par Dutroux, un journaliste disait : « Regardez cette jeune fille, elle refait sa vie, elle refuse d'être une victime, elle a un petit ami, elle fait l'amour ! » Comme si, en faisant l'amour, elle effaçait le viol, en refaisant sa vie elle cessait d'être celle qui avait été séquestrée par le monstre. Comme si, en s'en sortant, en passant à autre chose, on cessait d'être victime. Comme si c'était cela aussi, le but, le seul but possible, sortir de là.

Je déteste l'idée que certains s'en sortent et d'autres pas, et que surmonter le traumatisme est un but moralement louable. Cette hiérarchie qui fait du résilient un surhomme par rapport à celui qui ne

peut pas s'en sortir me dégoûte.

J'y ai cru un peu au début. Je me suis sentie fière de ma résilience. J'ai découvert ce concept grâce à Edmond, l'ami qui a consulté un psychiatre à qui il a exposé mon affaire et qui nous a conseillé de porter plainte. Qu'est-ce qu'elle fait pour s'en sortir ? avait demandé le psy. Elle fait des études, elle lit beaucoup, elle lit tout le temps, c'est peut-être un symptôme, pour échapper à sa vie. Non, c'est bien, c'est très bien, avait analysé le lecteur de Cyrulnik, elle s'en sortira grâce aux livres.

Elle sera *sauvée par la littérature*, c'est sans doute ce qu'il voulait dire, depuis son fauteuil, adossé à la bibliothèque pendant que le tourne-disque jouait à bas volume une symphonie de Mozart. J'ai voulu y croire, j'ai voulu rêver que le royaume de la littérature m'accueillerait comme n'importe lequel des orphelins qui y trouvent refuge, mais même à travers l'art, on ne peut pas sortir vainqueur de l'abjection. La littérature ne m'a pas sauvée. Je ne suis pas sauvée.

J'ai longtemps mis dans le même panier tout ce qui constituait mes origines, la montagne qui m'a vue naître, mes parents issus des classes populaires, l'école de l'égalité des chances, le viol étant inclus dans ce bagage qu'on m'avait mis sur le dos. J'aurais pu reprendre à mon compte la belle phrase de Sartre dans son livre sur Genet que Didier Eribon a élue comme principe d'existence : *L'important n'est pas ce qu'on fait de nous, mais ce que nous faisons nous-mêmes de ce qu'on a fait de nous*.

Il s'agissait de choisir dans ce panier ce que je souhaitais garder et ce dont je pouvais me départir pour être plus libre. Je voulais croire que chaque être humain, quels que soient sa classe sociale, sa race, son sexe, sa culture, part dans la vie avec ce même défi existentiel : se défaire de ce dont il ne veut pas, affirmer ce qui le fait grandir. J'ai longtemps voulu croire que je pouvais considérer le viol de mon enfance comme un élément parmi d'autres. Il m'a pourtant fallu me rendre à l'évidence qu'il y a une différence abyssale dans les possibles catégories de *ce qu'on a fait de nous*.

Avoir le courage et l'audace de s'en remettre, ne pas accepter d'être détruite. J'aime la posture de Virginie Despentes en ce qui concerne le viol : considérer que c'est un risque à prendre pour être libre. À partir du moment où on veut vivre un peu, il faut bien accepter la possibilité des mésaventures. Et si ça t'arrive, relève-toi et marche. Même si, par la suite, il lui a fallu reconnaître la persistance de l'expérience traumatique, sa première réaction face au viol m'a toujours fait envie.

Je m'étais dit que j'avais bien encaissé, que j'avais la peau dure et autre chose à foutre dans la vie que de laisser trois ploucs me traumatiser.

J'aimerais tant pouvoir prononcer cette phrase et qu'elle soit vraie

pour moi. J'ai longtemps pensé que ma victoire sur lui devait être celle de m'en remettre, ne pas le laisser me vaincre, ne pas lui donner cette joie. Mais comme on l'a vu, le fait que je m'en remette est aussi un élément en sa faveur, qui le dédouane de ce qu'il a commis. Il n'y a pas de victoire sur lui, il s'en fout, lui. Il n'existe plus dans ma vie depuis longtemps. Et la question de s'en remettre ou pas, quand on a grandi dans le viol, est une fausse question aussi.

Relève-toi et marche n'est pas applicable dans le cas des violences faites aux enfants. Car pour les enfants, le sujet même de cette phrase, le *toi* de relève-toi, ainsi que le sujet de la narration, celui qui prononce les paroles pour enjoindre l'autre, celle qui écoute l'injonction, tout ce petit monde a déjà été violé, est toujours, déjà et encore dans le viol. On ne peut pas se relever et se défaire de quelque chose qui nous constitue à ce point. Le monde entier est perçu à travers ce filtre. Pour celui qui n'a connu que cela, c'est depuis l'oppression que tout s'organise. Il n'existe pas un soi non-dominé, un équilibre auquel on pourrait retourner une fois la violence terminée.

Chalamov disait qu'un séjour en prison peut être une expérience qui renforce le caractère alors que la torture produit un effondrement total. Un abus sexuel sur un enfant n'est pas une épreuve, un accident de la vie, c'est une humiliation profonde et systémique qui détruit les fondements mêmes de l'être. Quand on a été victime une fois, on est toujours victime. Et surtout, on est victime pour toujours. Même quand on s'en sort, on ne s'en sort pas vraiment.

Voilà des phrases bien pompeuses. Je me laisse emporter, là. Je ne devrais pas faire de généralités, il y a tellement de chances de se tromper. Mieux vaudrait ne parler que de mon expérience propre. Il y a des gens qui vont même jusqu'à imaginer du bonheur dans l'acte. *L'Art de la joie* de Goliarda Sapienza commence par une petite fille de cinq ans qui éprouve du désir pour un adolescent plus âgé, le provoque et vit à ses côtés un éveil érotique. Le jeune homme accepte de lui faire un cunnilingus mais refuse d'aller plus loin. Quelques années plus tard, elle a alors neuf ans, elle désire ardemment le contact charnel avec un homme qui dit être son père et y prend plaisir avant que le viol ne tourne au désastre. Les lectrices interprètent souvent ces passages comme des preuves de la précocité de l'héroïne, Modesta, et des signes de sa liberté sans limites. Des écrivaines que j'admire racontent des histoires d'inceste ou de prostitution de mineures où les jeunes filles non seulement y trouvent leur compte mais ont fait le premier pas.

Certains pensent même que mettre un âge limite pour le consentement

revient à prendre les enfants et adolescents pour des idiots, n'ayant ni intelligence ni sexualité ni libre arbitre. C'était déjà l'argument de Guy Hocquenghem, Michel Foucault ou Tony Duvert, qui trouvaient problématique le fait que les adultes, les mères surtout, veuillent toujours avoir un œil sur tout ce qui concerne leurs enfants, les enfermant dans un système de surveillance, de limitation de leur personnalité, s'aveuglant sur leur nature véritable et sur le royaume de leurs désirs. *De toute façon,* dit Foucault dans un entretien sur France Culture, *une barrière d'âge fixée par la loi n'a pas beaucoup de sens. Encore une fois, on peut faire confiance à l'enfant pour dire si oui ou non il a subi une violence.* Il est facile de rejeter ces idées quand elles viennent de prédateurs. Mais quand c'est l'enfant elle-même qui parle, c'est plus compliqué. Diana J. Torres raconte qu'elle a eu une soixantaine d'amants avant d'arriver à l'âge de seize ans, certains d'entre eux rétribuant ses services, comme cet homme qui la promène sur son voilier, lui parle de Pasolini et de ses problèmes avec sa femme.

Dans cette relation, je détenais le pouvoir total et absolu, Alain n'était qu'une marionnette laissant ses fils à ma disposition, complètement soumis à mes volontés de fillette perverse, mais en fonction de cette déplorable attitude qui consiste à prendre les mineures pour des idiotes, aucun juge n'aurait vu ce cas de cet œil. […] si j'avais voulu, j'aurais foutu sa vie en l'air par un seul coup de fil dénonçant un éventuel abus, j'aurais pu lui faire du chantage et gagner un paquet de blé.

Qu'une petite fille puisse désirer un adulte sur un plan imaginaire, en lien avec l'éveil de sa sensualité, je le conçois, mais qu'elle puisse éprouver une satisfaction réelle dans l'acte et le revendiquer plus tard comme une étape heureuse de sa formation me semble invraisemblable. Mais ce qui est vrai pour moi ne l'est pas pour d'autres. Cette représentation de l'enfant abusé en maître de son destin est séduisante parce que transgressive, elle nous permet de concevoir une victime qui ne correspond pas à l'injonction de la société d'être détruite par ce qu'on lui a fait subir. J'aimerais en prendre la mesure, pas seulement parce que j'ai envie d'être cool, et que la transgression c'est toujours plus cool que d'obéir, mais parce qu'il s'agit de restituer la complexité de perceptions contradictoires. J'envie la force brute de Diana J. Torres, sa liberté, sa fureur révolutionnaire. Je n'ai pas réussi à m'émanciper par la création prométhéenne des sexualités dissidentes, mais j'ai toujours été attirée par leurs sauvages revendications. Pourquoi ne pas accepter d'entendre aussi ces voix, qui vont tellement à l'encontre de tout ce qu'on pense savoir des enfants victimes ?

L'éloge d'une résilience à toute épreuve, la valorisation des surhommes et surfemmes qui s'en remettent me semblent aller dans le sens d'une

idéalisation nocive, parce qu'ils condamnent à encore plus de désespoir ceux qui savent qu'ils ne s'en remettent pas. Cependant, de mon côté, j'ai peur, en décrivant des conséquences profondes, d'aller dans le sens de l'ordre puritain, de confirmer le préjugé : un enfant violé est condamné irrémédiablement, sa vie est foutue.

Est-ce qu'il n'y a pas eu aussi des moments de joie ? Bien sûr qu'il y en a eu. Pour moi, il n'y en a pas eu au cœur de l'acte. J'ai beau chercher, il ne m'en reste aucune trace. Cela ne veut pas dire que l'enfance tout entière passe dans le noir. Un enfant, un adolescent trouve toujours des failles dans l'espace pour être heureux. On sait au fond de soi qu'on n'a qu'une seule enfance, une seule jeunesse et que si on ne trouve pas le goût de vivre au jour le jour ce n'est pas la peine de rester. J'ai eu des champs d'herbes hautes où me cacher pendant que les autres appelaient mon nom en riant, des rivières de montagne dont l'eau vive courait parmi les pierres grises, des orages aux grosses gouttes douces sur les joues, des cerisiers dans lesquels on grimpait pour cueillir les fruits. J'ai eu une sœur blonde qui avait presque mon âge, et on nous a confié deux petits enfants, un garçon bouclé et une fillette gracile et rieuse, nos trésors, que nous avons choyés. On nous laissait libres, pendant des jours, de longues vacances d'été où les parents partaient travailler au loin, sous la vague surveillance d'une tante ou d'une grand-mère. Livrés à nous-mêmes. Libres. Je peux dire que j'ai été heureuse, que nous avons été heureux. Personne ne pourra nous enlever la pluie d'été.

Amalgames

Il faut que je revienne sur cette question de torture, sur ce parallèle que je ne peux m'empêcher de faire et que je regrette au même moment. Mon esprit projette mon histoire partout, de manière presque inconsciente. Tout d'un coup, dans une lecture, un mot, une phrase, produisent une décharge électrique et me ramènent à la mécanique du viol. Pour un essai sur la littérature chilienne contemporaine, je feuillette une thèse sur les exactions commises par le régime de Pinochet. L'autrice analyse les conséquences psychanalytiques de la torture : elle explique qu'il s'agit d'une expérience limite de rupture avec la réalité. *Dans la torture, tout ce qui est rationnel c'est l'absurde.* Quand je lis une phrase comme ça, il m'est difficile de ne pas la reprendre à mon compte. Elle s'applique parfaitement à l'abus sexuel répété dans l'enfance qui impose

une adaptation logique, de survie, à un système dont le sens est absent. Elle me rappelle les discours et les mots d'ordre de mon beau-père (Tu ne m'aimes pas donc je te viole, tu te comportes bien, tu me plais donc je te viole, tu te comportes mal donc tu m'énerves donc je te viole pour te punir, je te viole parce que moi je t'aime, etc.). Est-ce à dire qu'on peut comparer l'inceste à la torture ? Il me semble que c'est extrapoler, qu'on doit se garder de ces rapprochements, et pourtant je ne peux m'empêcher de les faire.

J'ai conscience que ces comparaisons peuvent être choquantes et injustes. Je ne devrais pas les faire. J'ai tendance à enchaîner trop vite les causes et les conséquences, à faire des analogies. En ce sens, ma pensée n'est pas rigoureuse. Elle s'emballe, s'enivre et se met à faire délirer les éléments à sa portée. Quoi de plus naturel cependant ? Surtout si on considère l'absence de matière philosophique sur le sujet. La pensée fait feu de tout bois. La pensée, comme dirait Deleuze, délire le monde.

Je n'ai pas lu de théorie féministe, j'y aurais sans doute trouvé des réponses. Je ne sais pas pourquoi je ne suis pas allée chercher de ce côté. Ces textes-là ne sont pas arrivés à moi. Est-ce que je refusais de me confronter frontalement à des œuvres qui mettaient des mots sur mon expérience ? Je ne sais pas. Toujours est-il que les réponses que j'ai trouvées sont toujours arrivées à travers des idées puisées hors du domaine de l'analyse du phénomène de l'inceste ou du viol, et même hors du domaine de la pensée critique en général. C'est dans la fiction que je me suis construite. Et la fiction n'amène que des réponses à côté, des réponses hors sujet, fondées sur des exemples qui n'existent pas.

J'ai appris à penser la violence dans les romans sur l'esclavage, la Shoah, la guerre d'Algérie. Je fais parfois des amalgames qu'il faudrait corriger ou nuancer, car un abus sexuel aussi traumatique qu'il soit ne peut pas être rapproché d'un crime contre l'humanité. Ces moments d'errance de la pensée s'expliquent par les circonstances particulières qui ont été celles de ma construction intellectuelle.

Je ne pouvais parler à personne de ce qui m'arrivait. Petit à petit, en grandissant, j'ai commencé cependant à comprendre que j'étais réduite à une position de servitude, d'assujettissement absolus, et je me suis mise à m'interroger sur le sens de tout cela. Il y avait des incestes dans les livres que je lisais (ceux du CDI du collège, de la bibliothèque publique du village) mais il n'y avait pas de livres sur l'inceste. Le sujet était évoqué de manière grossière, toujours comme une tragédie banale et affreuse contre laquelle le personnage ne pouvait rien et qui condamnait les femmes à vivre des existences courtes, suicidaires et mélancoliques. Chez Zola par exemple, lecture favorite des professeurs de collège de mon

adolescence et, j'en ai peur, d'un certain nombre de ceux d'aujourd'hui, le viol est une tragédie commune subie par les femmes et les enfants qui dérive logiquement par la suite en destinées condamnées à la maltraitance, à la prostitution, à la dépression et à des morts prématurées et violentes.

D'un autre côté, à l'époque dont je parle, le collège à la fin des années 1980, nous étions immergés en permanence dans l'analyse historique de la Seconde Guerre mondiale, abreuvés d'écrits plus intéressants les uns que les autres sur les camps de concentration, la mémoire des opprimés, le crime impensable des génocides. La question du langage et celle de l'art étaient centrales. Peut-on encore écrire après Auschwitz ? Et si on écrit, que peut-on bien écrire ? Le cercle infini de la vengeance est-il la seule issue face à l'oppression ? Ces terres désolées ont été le terrain imaginaire sur lequel j'ai projeté ma nécessité de comprendre ce que je vivais. Penser l'impensable. Raconter l'irracontable. Se confronter aux frontières de l'humain.

Soljenitsyne. Primo Levi. Imre Kertész. André Brink. Toni Morrison. Les écrits sur l'univers concentrationnaire, l'apartheid, l'esclavage, m'ont permis d'aborder le problème du mal radical, de me faire une idée de ce qu'était la culpabilité du survivant, de toucher les limites de la résilience.

Dans le même ordre d'idées, mon expérience de cette domination extrême est ce qui me permet de prendre la mesure d'autres traumatismes.

Marianne, mon amie d'enfance à qui j'ai raconté le viol pour la première fois, est retournée vivre à côté de Briançon après des études d'anthropologie. Elle réalise des films documentaires. Dans la région où nous avons grandi, depuis une dizaine d'années, ont commencé à arriver les premiers réfugiés, qui passent les cols des Alpes à pied depuis que les mesures de restrictions se sont renforcées à la frontière italienne plus au sud. Marianne a fait un film sur les parcours croisés de plusieurs d'entre eux. Elle me fait part d'une lecture qui l'a marquée à propos des blessures intérieures des gens passés par les geôles de Syrie. Le fait qu'ils arrivent au bout de leur périple traumatisés et détruits n'est pas imputable uniquement à la difficulté des traversées qu'ils ont dû réaliser pour arriver en Europe. Ils ont vu le mal dans les yeux de leurs tortionnaires, ils ont été confrontés à l'impossibilité de nier la cruauté humaine. Ils ne peuvent plus se libérer de cela. Même si on leur donne des papiers, même s'ils réussissent à atteindre l'objectif qu'ils s'étaient fixé en quittant leur pays, ils restent à jamais prisonniers de ce qu'ils ont vu.

Je reconnais dans ces descriptions ce que j'essaie d'exprimer difficilement en ce qui concerne ma propre expérience : avoir été obligée

de passer du côté obscur m'empêche à jamais de pouvoir retourner à l'innocence.

Est-ce que j'identifie mon calvaire à celui des migrants torturés en Syrie ? Bien sûr que non, pas plus que je ne peux comparer la cave de mon enfance à un cachot à Auschwitz. Mais les concepts pour penser la violence peuvent voyager d'un terrain à un autre.

De la même manière, je m'expose, avec ce livre qui ne peut pas aller bien au-delà de mon questionnement personnel, de ma biographie, à ce que ceux et celles qui le liront y puisent des particules qu'ils utiliseront hors du contexte de départ. Mes propos seront interprétés, déformés, délirés. Ils se combineront avec d'autres idées. C'est la seule façon qu'a la pensée de se reproduire vraiment, pas par rhizome ni racine mais par une pollinisation aléatoire.

J'ai longtemps eu la sensation d'être seule prisonnière dans cette cave, mais avec l'intuition intellectuelle que cette sensation était une illusion due au traumatisme et au silence de la société. Je soupçonnais que d'autres enfants vivaient et avaient dû vivre des expériences similaires. Je n'ai jamais osé poser la question aux adolescents rebelles de mon entourage, mais il me semblait que parmi ceux qui n'avaient rien à perdre, qui détruisaient leurs possibilités de salut, celles qui fuguaient, qui couchaient avec n'importe qui, il y avait des enfants qui étaient passés par là, pas nécessairement par une cave comme la mienne, mais quelque chose d'approchant.

Nous aurions, eux et moi, été moins seuls si j'avais parlé. Pourquoi ne l'ai-je pas fait à ce moment-là ? Encore une fois, comme avant, dans ma famille, si on n'en parle pas ça n'existe pas, et je crois que je préférais ne pas faire exister ça, le laisser dans l'ombre.

Quand j'ai commencé à raconter mon histoire, après être partie de la maison, à dix-sept ans, j'ai été surprise au début : à chaque fois que je racontais, je recevais en retour un récit de viol vécu soit par la personne elle-même soit par quelqu'un de très proche. Ça ne manque jamais. Il fallait donc supposer l'existence cachée de cette violence systématique un peu partout. C'est cette intuition qui m'a poussée à demander un procès public plutôt que le huis clos souvent choisi par les anciennes victimes. Il me semblait que c'était un geste suffisant, qui me libérait de la mission de devoir écrire un jour sur le sujet.

Qu'est-ce qui a changé pour que je change d'idée ? Peut-être le simple fait que je sois passée de l'autre côté, je ne suis plus la petite fille vulnérable que j'étais, c'est mon tour désormais de protéger.

Comment j'ai parlé à ma fille

Les lieux me permettent de dater les événements de son enfance à elle aussi. Je me souviens d'une conversation que nous avons eue à Cancún, sur une plage. Je peux donc retrouver son âge exact car je sais quand a eu lieu ce voyage, c'est dans notre histoire familiale. Max participait à un congrès et nous, on faisait du tourisme en attendant qu'il ait fini pour pouvoir partir à Mérida où nous irions voir des amis. Cette conversation sur la plage faisait suite à une autre conversation que nous avions eue à la maison.

Depuis quelque temps je commençais à me préparer à l'idée de lui parler. La parole peut faire partie d'une stratégie de prévention, à condition d'aller loin dans ce que l'on dit, et il faut que la parole permette un dialogue avec l'enfant. On ne peut pas simplement enseigner à un enfant comment dire non à un agresseur, que son corps est à lui et que personne n'a le droit d'y toucher. C'est ce que font en général les programmes de prévention des violences sexuelles, mais c'est comme enseigner le consentement à quelqu'un qui n'a pas les moyens de consentir ou ne pas consentir. Un enfant ne peut pas dire non à son grand frère ou à son professeur qui le mettra de toute façon dans une situation où le non est impensable. On ne peut pas non plus attendre qu'un enfant parle de lui-même si quelque chose lui arrive sans qu'on ait provoqué, préparé et accueilli cette parole. Il faut des idées pour concevoir des choses, il faut des mots pour les dire, un contexte de réception.

Il y avait ce souci de remplir mon rôle de parent, et la nécessité de lui parler de ma vie. Un moment allait venir, je le savais. Je savais qu'il faudrait que je le fasse. Ça s'est produit de façon plus naturelle que je ne l'imaginais. J'avais mentionné devant elle plusieurs fois que mon enfance n'avait pas été facile. J'avais employé le terme de maltraitance. Un jour, à la maison, elle m'a demandé, de but en blanc (mais ça n'est jamais de but en blanc, c'est juste qu'une grande partie de l'iceberg n'est pas visible pour nos yeux) ce qu'il me faisait exactement.

– Il te tapait beaucoup ton papa ?

– Non ce n'est pas ça qu'il me faisait, il ne me tapait pas.

– Ah bon. Il te faisait quoi alors ?

– Tu sais ce que c'est un abus sexuel ?

– Non.

– C'est quand un adulte te fait faire des choses sexuelles avec lui.

– C'est quoi ?

– Eh bien… Il me touchait mes parties intimes. Il voulait que je touche les siennes. Il m'obligeait à mettre son sexe dans ma bouche.

– Wacala ! (cette expression mexicaine lui est venue naturellement pour exprimer le dégoût, c'est une espèce de berk, ça va un peu au-delà du berk, c'est ce qu'on utilise quand on veut exprimer une répulsion profonde).

J'en ai profité pour lui demander si quelqu'un avait déjà essayé de faire quelque chose comme ça sur elle ou l'une de ses amies. Je lui ai dit que je serais toujours à l'écoute au cas où ça arriverait, et que si elle était victime ou témoin de quelque chose comme ça elle ne pourrait pas se défendre toute seule, qu'il faudrait qu'elle fasse appel à un adulte de confiance, ça pouvait être moi, ou une autre personne. Elle a dit oui, oui, comme elle fait quand elle n'écoute pas vraiment.

Voilà, c'était tout, elle n'a rien demandé de plus ce jour-là, rien sur ce thème-là du moins, elle a changé de sujet, et je me suis dit qu'il faudrait reprendre cette conversation, que ça avait été trop rapide, qu'elle n'avait sans doute pas bien compris.

Évidemment elle avait très bien compris. Quelques semaines plus tard, peut-être même quelques mois plus tard, nous avons fait ce voyage dans la péninsule du Yucatán. On logeait chez des amis, un couple d'étudiants qui vivait dans un quartier en construction aux abords de Puerto Morelos. Leur maisonnette était un cube de ciment entouré d'un carré de terre qui serait un jour un jardin. Il y faisait une chaleur insupportable. La jeune femme partait le matin avec Max pour assister aux tables rondes sur le tourisme rural, et son compagnon s'enfermait dans l'unique pièce qui avait l'air conditionné pour essayer d'écrire sa thèse. Moi, je sortais avec ma fille pour explorer un peu les alentours et passer la journée là où on trouverait de la fraîcheur. On allait sur la place du village, on prenait un bus jusqu'à une plage, on y passait l'après-midi.

Ce jour-là on est allées à Cancún. Je me souviens d'avoir regardé sur internet pour trouver une plage publique entre les hôtels. C'était une belle plage. Le ciel était couvert. On était bien, on a fait des châteaux dans le sable blanc et doux. Tout en jouant à creuser des tunnels, elle m'a posé les questions qu'il manquait (selon moi) la première fois.

– Ce qu'il t'a fait là, ton papa.

– C'était pas exactement mon papa.

– Oui, ce qu'il t'a fait, pourquoi tu l'as pas dit à ta maman ?

J'ai pris un petit instant pour réfléchir. Elle attendait patiemment en faisant du coulis de sable sur une tourelle.

– Je n'ai pas pu. On ne peut pas quand il nous arrive quelque chose comme ça, le dire à sa maman si elle ne demande pas. C'est bizarre, les paroles sont comme bloquées dans la gorge, elles ne peuvent pas sortir.

Je crois que j'avais peur.

– Tu avais peur qu'il te tue ?

– Oui.

On a continué à faire des trucs dans le sable. Moi je faisais n'importe quoi, mais ça n'avait pas d'importance, on avait tout l'après-midi. Cette fois-là elle ne s'est pas arrêtée à une question. Elle a posé toutes les autres.

Et Rose, il lui a fait ça aussi ? Et à ton autre sœur ? On peut faire ça aux frères aussi ? Pourquoi tu l'as pas dit à ta mamie ? À ta maîtresse ? Tu pleurais ? À l'école aussi ou seulement à la maison ? Personne te demandait pourquoi tu pleurais ? Pourquoi tu mentais ?

Je sais aujourd'hui qu'il existe bien des expériences pires que celle que j'ai vécue. Sans même aller chercher très loin, ce qui est arrivé à ma mère est peut-être ce qui peut arriver de pire. Pire que la mort d'un enfant. Le viol, la torture répétée, pendant des années, de la fillette que vous avez amenée à la vie.

Il y a des gens qui disent qu'en devenant parent on revit son enfance, on se donne une nouvelle chance d'entrer dans ce pays qu'est l'enfance. On nous recommande aussi de ne pas nous projeter excessivement sur nos enfants. Ça les ferait souffrir. Ça leur enlèverait la liberté d'être eux-mêmes. *Vos enfants ne sont pas vos enfants*, etc. Toujours est-il que, quand on a été violé dans son enfance, il est impossible de ne pas se projeter quand on a soi-même des enfants ou quand nos proches en ont. Je dirais même qu'il est pratiquement impossible de ne pas se projeter continuellement sur tous les enfants qu'on croise. Ce n'est qu'au prix d'un intense effort psychique qu'on fonctionne à peu près normalement dans la compagnie d'enfants entourés d'adultes censés prendre soin d'eux.

On est avec une copine sur un banc dans un jardin public. Après une petite balade, on s'est assises pour fumer et continuer à papoter. Des enfants jouent dans les espaces réservés à cet usage. Bac à sable, toboggans, balançoires, coins à l'ombre pas loin des bancs où les mères peuvent les surveiller. On ne les regarde pas vraiment. Mais on les voit. Ils sont tous accompagnés et regardés de plus ou moins près par des mères ou des gardiennes. Il y a un père ou deux. Sans même interrompre ou changer le cours de la conversation, on se demande si ces pères au retour du parc vont violer leurs petits. S'ils vont, sur le trajet en voiture qui les conduit de retour à la maison pour le déjeuner que la mère est en train de préparer, s'arrêter au bord de la route juste le temps d'une petite fellation, ou bien ce soir dans le bain, ou encore au coucher, avant de les embrasser et de leur souhaiter bonne nuit. On pense ça. On ne le dit pas à la copine, on a perdu un peu le fil de la conversation mais on raccroche

vite fait et on repart. On s'est à peine rendu compte de ce qu'on avait pensé.

On est dans une fête d'anniversaire. Un petit a envie de faire pipi, il cherche qui peut le conduire aux toilettes. Un cousin adolescent se propose, l'accompagne gentiment en lui tenant la main. On les suit des yeux et on regrette de ne pas avoir été plus rapide.

On passe devant les cours d'un club de tennis. L'entraîneur masse les chevilles d'une joueuse adolescente.

Une amie vous raconte que ses filles de sept et douze ans vont camper pendant une semaine pour une retraite spirituelle avec leur groupe de catéchisme.

On est dans un bus. Une petite fille dort, la tête posée sur les genoux d'un monsieur.

Je ne peux pas m'empêcher d'espionner. Je le faisais déjà quand j'étais enfant, pour m'assurer qu'il n'arrivait rien aux autres. J'espionne tout le temps, parfois vaguement, parfois avec plus d'insistance. J'espionne les papas dans les cabines des piscines publiques, les professeurs de collège qui reçoivent dans leurs bureaux. J'espionne les gens que je croise dans la rue, mes amis, mes voisins. J'espionne mon compagnon. Il sait que je l'aime, que j'ai confiance en lui. Je crois qu'il sait que je l'espionne, et que je ne peux pas faire autrement. Je crois qu'il me pardonne.

Alors que j'écris ces pages, sort au cinéma le film de Céline Sciamma, *Petite Maman*. Dans un moment d'adversité, après avoir perdu sa grand-mère, alors que sa mère part seule avec son chagrin, une petite fille se promène dans les bois et rencontre une amie de son âge, peut-être imaginaire, qui est sa maman quand elle était enfant. Je trouve cette idée très belle. Souvent ma fille me demande de parler de l'époque où j'étais petite. Je ne sais pas si elle essaie de s'imaginer à ma place. De mon côté j'aimerais tant la connaître depuis un point de vue d'enfant au lieu d'être toujours cette adulte qui organise sa vie. Devenir son amie. Ce serait merveilleux.

Mes pensées dérivent. J'essaie de m'imaginer, moi, petite fille, dans sa vie à elle, cette vie protégée que je n'ai pas eue. Est-ce qu'en grandissant je me transformerais encore en moi ? Et si non, en qui me transformerais-je ? Moi dans la vie de Max, qui a été choyé et aimé par deux parents normaux, dans celle de mes amies qui ont grandi avec des mères célibataires ou en foyer, est-ce que je serais encore moi ? Est-ce que j'ai gagné quelque chose en vivant ce que j'ai vécu ? Est-ce que j'ai perdu quelque chose ? Si j'ai gagné, ou appris quelque chose, comment le lui

donner, comment le lui transmettre sans qu'elle ait à passer par là ? Si j'ai perdu, comment m'assurer qu'elle n'héritera pas de mes blessures ?

Ma fille a dix ans. Elle a toujours aimé les caresses, les massages. Souvent, avant de s'endormir, elle me demande de lui passer les mains dans les cheveux, de lui caresser le dos. Elle s'endort comme ça doucement.

Ma main glisse sur son petit dos tout lisse. Elle est encore dorée de l'été. Elle est fluette, comme je l'étais moi aussi. On sent ses vertèbres qui dépassent comme de petites collines toutes dures sous la peau. Je monte et descends le long du dos comme elle aime. Je suis seule avec elle dans sa chambre et j'imagine ce que je pourrais lui faire. Il suffirait que ma main change de direction, qu'elle descende dans sa culotte. Je pourrais caresser sa petite fente si je voulais. Elle serait tellement surprise qu'elle n'oserait rien dire. Je pourrais mettre mon doigt dans son cul, c'est à quelques centimètres, et nos vies en seraient changées à tout jamais.

Ma main s'est arrêtée. J'ai envie d'allumer la lumière, de partir.

Maman, encore.

Je recommence les caresses dans le dos. Je calme ma respiration. Juste par curiosité, pour voir ce qui se passe, faire quelque chose comme ça. Est-ce qu'il y en a qui passent à l'acte juste par défi, pour briser le miroir, voir ce qui arrive si on ne respecte pas les règles du jeu ? Je suis presque sûre qu'elle ne dirait rien. Ou bien si elle disait quelque chose, je pourrais la manipuler facilement pour qu'elle ne résiste pas. Je pourrais la cajoler, lui faire croire que c'est juste un câlin, faire un peu de chantage comme quand je cherche à obtenir d'elle qu'elle range sa chambre. Du chantage aux dessins animés du samedi. Si tu ne fais pas ce que je te dis, pas de télé. Ou menacer. Lui dire que si elle me dénonce je vais être très malheureuse. Notre vie de famille sera foutue. Je pourrais même aller en prison. C'est ça que tu veux ?

Maman, tu t'es encore arrêtée. Si tu fais pas bien je vais pas m'endormir.

Je me concentre, j'essaie de faire bien pour qu'elle s'endorme, sortir de cette bulle de douceur et d'obscurité. Je joue avec ces pensées, je me torture vaguement. J'ai la certitude absolue que je ne vais pas lui faire de mal. Mais je peux sentir la frontière entre le bien et le mal. Je peux deviner ce qu'ils ressentent, ce rush d'énergie folle qui te traverse, cette adrénaline. L'excitation sexuelle en moins. Mais ça pourrait peut-être venir.

Maman, j'ai plus sommeil maintenant. Tu me racontes une histoire ?

Il était une fois un Roi très bon qui avait huit enfants, sept garçons et une fille. Le Roi était veuf. Il adorait ses enfants et les élevait avec beaucoup d'amour, mais un jour il tomba amoureux, victime d'un sortilège. Il se remaria avec une femme fourbe et méchante qui prit les princes en horreur. Cette femme avait des pouvoirs. Elle lança sur les frères un mauvais sort qui les transforma en cygnes, ne gardant auprès d'elle que la petite fille qu'elle utilisait comme sa servante. Les frères s'envolèrent alors pour vivre dans un royaume lointain et la fillette ne savait pas ce qu'il était advenu d'eux.

Le père était très épris de cette marâtre et la princesse n'osait pas dénoncer les mauvais traitements dont elle était victime. Elle pleurait souvent l'absence de ses frères bien aimés. Il se passa plusieurs années avant qu'elle ne les revît.

Un jour où elle se promenait seule dans les bois avoisinant le château, elle entendit un bruit de froissement d'ailes du côté d'un petit lac qu'elle connaissait. Elle marcha dans cette direction et vit sept magnifiques cygnes se poser au bord de l'eau. Au moment où le soleil se couchait, les cygnes se transformèrent à nouveau en princes et elle courut vers eux. Le bonheur des retrouvailles dura bien peu de temps. Ils ne reprenaient leur forme humaine que pendant une heure. Les frères racontèrent à leur sœur leur malheur et lui expliquèrent la raison de leur exil. Ils ne pouvaient revenir sur les terres de leur enfance qu'une fois l'an. Il leur fallait pour y arriver traverser un océan où une petite île apparaissait quand la marée était la plus basse, ce qui n'arrivait qu'une fois dans l'année. Ils faisaient étape sur cette île au coucher du soleil avant de reprendre leur forme animale.

– Emmenez-moi avec vous ! supplia la jeune fille. Je saurai me rendre utile ! Je vous aime tant, je ne veux plus vous quitter.

Les frères se réunirent et prirent la décision de tenter le retour en portant leur sœur chacun leur tour sur leur dos. Ils partirent le lendemain.

Le voyage fut plus long que les autres fois car le poids de la princesse ralentissait le vol des cygnes. L'île tant attendue n'apparaissait pas à l'horizon et le soleil baissait. La jeune fille, impuissante, s'accrochait au cou de son frère aîné qui la portait en se demandant si elle allait être la cause de leur perte à eux tous. Heureusement, au dernier moment, un petit rocher apparut au cœur de l'océan. C'était l'île. Ils passèrent là une heure serrés les uns contre les autres et dès que les frères eurent repris forme d'oiseaux, ils continuèrent le voyage. Ils arrivèrent le lendemain dans un pays très beau où les frères menaient une vie paisible dans une forêt où personne ne risquait d'être témoin de leur métamorphose.

La jeune fille commença une existence étrange mais heureuse auprès

d'eux. Elle dormait la nuit dans une grotte sur un lit de branchages et vivait le jour dans une grande solitude, attendant avec impatience le retour de ses frères à chaque coucher du soleil. Un jour, une fée lui apparut dans la grotte et lui dit qu'il existait une manière de renverser le sortilège.

– Il faut que tu ramasses des orties et que tu tresses des chemises à la taille de tes frères. Quand tu auras terminé, il te faudra les lancer sur eux toutes à la fois, juste au moment de leur transformation. Si tu choisis de tenter ta chance, saches que tu ne pourras plus prononcer une seule parole à partir de maintenant, cela briserait la magie.

La jeune fille accepta. Pendant les jours qui suivirent, elle cueillit des orties et se mit à la tâche. Les frères se demandèrent d'abord ce qui lui arrivait mais ils finirent par deviner de quoi il était question. Reconnaissants de son effort, ils l'aidèrent du mieux qu'ils purent en amenant dans leurs becs des quantités d'orties pour son ouvrage.

Un jour, un prince d'un royaume voisin passa dans la forêt sur son cheval et tomba amoureux de la jeune muette qui tissait ses chemises au bord d'un lac. Il l'enleva et l'emmena dans son royaume. Elle parvint à cacher les chemises terminées sous sa robe et à prendre avec elle un tas d'orties. Le prince l'installa dans une belle chambre dont les fenêtres donnaient sur un parc. Il ne comprenait pas qu'elle continuât tout de même à tisser. Mais il était très amoureux et comme il vit qu'elle pleurait dès qu'on l'éloignait de son ouvrage, il la laissa faire. Les gens commencèrent à parler dans son dos. On dit que le prince avait été enchanté par une sorcière. Les conseillers du royaume se réunirent et condamnèrent la jeune fille à périr sur le bûcher si elle n'expliquait pas son attitude au peuple.

La princesse n'avait pas le choix, il fallait qu'elle avance. Elle n'avait bientôt plus d'orties et le jour de son procès s'approchait. Elle tissa et tissa jour et nuit en silence jusqu'au dernier moment. Le jour de sa condamnation arriva. Elle monta à la tribune mais ne put dire un mot pour se défendre. Elle continuait à tisser la dernière chemise, serrant contre son cœur, sous ses vêtements, les autres chemises terminées. On la condamna.

Le bûcher était prêt. Le prince, fou de douleur, pleurait toutes les larmes de son corps et demandait grâce. On lui accorda seulement quelques heures, jusqu'au coucher du soleil. Il resta auprès de sa femme dans le cachot en la suppliant de parler, mais elle tint parole. Des gardes vinrent la saisir et la conduisirent sur la place où elle allait être brûlée. Au moment où ils arrivèrent, des cygnes majestueux se posèrent aux pieds de la jeune fille. Elle s'échappa de ses geôliers pour les caresser et, quand la lumière du couchant apparut, elle jeta sur eux les chemises.

Aussitôt, les frères reprirent forme humaine. Enfin la jeune fille put parler, les frères expliquèrent tout et elle fut sauvée.

Ils restèrent tous vivre dans le royaume et passèrent ensemble la fin de leurs jours, les sept frères enfin délivrés du maléfice et la princesse ayant retrouvé la parole et la joie. Un seul souvenir demeura de leur étrange aventure : le plus jeune frère n'avait qu'un seul bras, l'autre avait gardé la forme d'une aile de cygne car la jeune femme n'avait pas eu le temps de terminer sa chemise et cette partie de son corps ne s'était pas transformée.

Le passé simple nous amuse, il nous entraîne dans un univers parallèle, un monde qui existe et n'existe pas, où des personnages à peine sortis de l'enfance survolent des océans sur le dos de créatures magiques, gravissent des montagnes de sel, se cachent pour échapper à des ogres. Les dangers sont nombreux, la maltraitance constante. Pour échapper au désir de son père, Peau d'âne se couvre de la peau immonde, cache sa beauté sous une apparence dégoûtante. Seules la puanteur et la laideur la protègent. Elle se rend abjecte pour échapper à l'abjection de l'autre. Cendrillon, souffre-douleur de ses demi-sœurs. Les femmes assassinées par Barbe Bleue. Pinocchio, victime d'enlèvement et de trafic d'enfants. Hansel et Gretel, traités comme des esclaves par une sorcière qui les engraisse pour les manger. Harry Potter, maltraité par son oncle, sa tante et son cousin, obligé à dormir dans un placard sous l'escalier. Tant de petits héros et héroïnes qui surmontent avec courage toute l'adversité que la vie met sur leur chemin (l'ACE si on veut employer un terme plus sérieux, vous vous souvenez, *Adverse Childhood Experience*), transposés dans des mondes imaginaires, nous donnent des conseils de résilience et nous rassurent en nous faisant croire que la chance finit toujours par tourner. Un jour, un prince se rend compte qu'il y a une reine sous la cape de puanteur, on vous découvre des pouvoirs magiques, votre âme noble se révèle à travers des épreuves. Un jour, quand vous serez grands, nous dit la voix du conte, quand vous aurez réussi à tenir le coup sous les coups, la fortune vous sourira.

Puisque nous y sommes, je vais vous raconter aussi la légende du Lapin sur la Lune.

Quetzalcóatl, le plus grand et le meilleur des dieux, partit un jour faire un voyage de par le monde sous une forme humaine. Comme il avait marché toute la journée, quand le soir tomba, la fatigue et la faim s'emparèrent de lui. Il continua cependant à marcher encore, jusqu'à ce que les étoiles commencent à briller et que la lune apparaisse dans le

ciel. Il s'assit alors au bord du chemin pour se reposer. C'est là qu'il vit un petit lapin qui était sorti de son terrier.

– Qu'est-ce que tu manges ? lui demanda-t-il.

– De l'herbe, répondit le lapin. Tu en veux un peu ?

– Non merci, je ne mange pas d'herbe.

– Qu'est-ce que tu vas faire alors ?

– Je vais mourir de faim et de soif.

Le lapin s'approcha de Quetzalcóatl et lui dit :

– Écoute, je ne suis qu'un petit lapin, mais si tu as faim, mange-moi, je suis là.

Alors le dieu caressa le lapin et lui dit :

– Tes paroles me touchent.

Il continua à caresser doucement la petite tête douce et soumise du lapin.

– À partir de maintenant, le monde entier se souviendra toujours de toi. Je veux honorer ainsi ta bonté.

Et il saisit le lapin dans ses mains, le leva au-dessus de lui, haut très haut, très haut, jusqu'à la Lune où la silhouette du lapin resta imprimée à jamais.

Ensuite, le dieu redescendit sur la Terre et dit au lapin :

– Voilà, tu as ton portrait sur la Lune maintenant, et pour toujours. Tu resteras un petit lapin mais le monde entier devra se souvenir de toi désormais.

Vous ne voyez pas le rapport ? Il n'y en a peut-être pas, pourtant moi je vois ici encore une figure de personnage faible et vulnérable qui est sublimé par le sacrifice. Car, même si l'histoire ne le dit pas, le lapin est mangé, encore et toujours. Ce n'est pas pour sa proposition altruiste qu'il est honoré par le dieu, mais pour le don de sa chair. S'offrir en sacrifice au plus puissant, se cacher pour échapper aux monstres, au père, à l'ogre, se taire, voilà les leçons de sagesse qu'on reçoit des contes. Mais le petit finira par être récompensé, si ce n'est dans ce monde, dans l'autre, et si ce n'est dans aucun monde, que ce soit au moins dans la mémoire de ceux qui regardent la lumière lunaire briller au milieu de la nuit.

Devant le déséquilibre des forces, on n'a pas le choix. Il y a un temps où on doit se cacher, attendre dans l'ombre, fuir si on peut. Un jour vient le moment où on peut s'échapper. On s'échappe, on se met à l'abri. Mais c'est une sensation étrange que d'être à l'abri quand on sait que l'obscur ne cesse pas d'exister quand on le quitte. Un peu comme le dit Reinaldo Arenas quand il parle de l'exil : on a quitté une maison en flammes, on se

sauve, on se retrouve sur une terre d'accueil, sain et sauf. Mais, pendant ce temps, la maison a continué à brûler.

La honte

Tu as regardé le mal dans les yeux et maintenant plus personne ne peut te regarder toi. C'est la légende de Méduse. Après le viol, plus personne ne peut la regarder dans les yeux. Ceux qui la voient se transforment en pierre. Sa haine est si grande qu'il lui a poussé des serpents à la place des cheveux.

On a cessé de me saluer dans le village. À la campagne, pour répudier quelqu'un on lui enlève la parole. On arrête de lui parler. On arrête de lui dire bonjour. Cette phrase, souvent entendue, dans les villages : Untel, je ne sais pas ce qu'il a, il ne me dit même plus bonjour.

Ma mère avait été déconcertée de voir les voisins saluer mon beau-père à sa sortie de prison. Elle avait demandé à Mimi pourquoi elle lui parlait encore. Mimi était une des vieilles dames que j'ai le plus aimées dans mon enfance. Elle a grandi très pauvre dans les hauteurs du village. On allait boire du sirop de grenadine dans sa cuisine à l'odeur de foin et de crottin. Les pattes des mouches restaient collées sur la nappe en toile cirée et on les chassait du doigt en écoutant des histoires d'antan. Elle m'aimait aussi, cette vieille paysanne qui n'avait jamais eu d'enfants, elle me racontait qu'elle aurait rêvé de faire des études au lieu de garder les moutons. Elle a pleuré quand je suis partie à l'université.

Ma mère : On m'a dit que vous le saluez toujours, toi et ton frère.

Mimi : Mais, à nous, il ne nous a rien fait.

On sait malgré tout que, ce qu'il a fait, il l'a fait à tous. Il l'a fait à tout le village. D'ailleurs les gens ne s'y trompent pas, qui ont fait semblant pendant des années de ne pas me reconnaître quand je rentrais dans la vallée. J'ai sali la réputation du village. L'opprobre sur nous, mais aussi sur eux tous.

Comme la maison, le village est devenu, pendant quelques années, le lieu du violeur. Ce n'est pas qu'il s'agisse du seul village où il y avait un violeur, évidemment. C'est la parole qui fait la réputation. C'est la dénonciation qui fait l'opprobre.

Il faut être prêt à perdre beaucoup de choses quand on décide de parler. On perd sa famille, c'est évident, on perd son village aussi, on perd son enfance, ses souvenirs d'enfance, ses illusions d'enfance. On gagne quoi en échange ? Je ne sais pas. On gagne la vérité, mais c'est

quoi la vérité, exactement, je ne saurais le dire.

Partir ou rester

Est-ce qu'il faut partir alors pour se réinventer ? Je suis partie. D'abord à quelques heures, puis loin, puis de plus en plus loin. Mais on n'est jamais assez loin. Je vis au Mexique. Une de mes sœurs vit au Chili. Des pays lointains que nous aimons de manière contradictoire et où nous ne serons jamais chez nous.

Mon autre sœur et mon frère sont restés. Qu'est-ce qu'ils voient quand ils regardent la maison où leur père m'a violée ? Elle a été vendue, ils ont hérité d'un garage à côté de la maison, qu'ils ont aménagé en petit appartement. Ma sœur y a vécu longtemps. Dans son bout de jardin, elle avait mis une minuscule table et des chaises. Derrière la haie, la maison de son enfance, de nos enfances. Qu'est-ce qu'elle voyait ? Est-ce qu'elle avait été capable de rajouter de la vie dans ces lieux, de peindre avec des couleurs par-dessus le noir de la mort qui pour moi continue à défigurer tout le paysage ? Ou est-ce qu'elle acceptait de vivre avec cette mort, la regardant en face, de l'autre côté de la haie, chaque matin ?

Quand on arrive dans un lieu inconnu on ne voit que le visible. Dans un lieu qu'on connaît on voit les deux, le visible et l'invisible. Ce qu'il n'y a plus, ce qu'on nous a raconté sur les lieux, les légendes, les expériences attachées à chaque recoin.

Bernardo Atxaga raconte l'histoire d'un étranger qui s'installe dans un village et devient ami avec des paysans du coin. Un jour, alors qu'ils sont tous trois sur une colline qui surplombe un plateau, assis sur un muret, l'étranger discute avec deux gars du village de la nature particulière de ce qu'ils voient en dessous, dans la plaine qui s'étend sous leurs yeux. Un des deux vieux paysans dit au narrateur qu'il a beau être malin comme un lapin, il ne peut pas voir dans ce paysage autant de choses que ce qu'il voit lui. L'étranger a la vague sensation qu'il a raison, sans comprendre vraiment. Il demande au paysan de lui expliquer pourquoi il dit cela.

– Parce que vous ne voyez que ce qu'il y a. Au contraire, moi, je vois ce qu'il y a et ce qu'il n'y a pas.

Le villageois donne alors l'exemple d'un chemin qui traverse la plaine en contrebas et disparaît au loin. Il sait où mène ce chemin, et quand il le voit, il pense au village où il mène, et en y pensant, il voit ce village, sa fontaine et ses vieilles maisons. Et il va plus loin dans son raisonnement pour expliquer la différence entre ce que perçoit quelqu'un qui a passé sa vie dans un même endroit et quelqu'un qui arrive de l'extérieur. Un

villageois comme lui perçoit le passé à travers chaque lieu, chaque ruine, chaque arbre qu'il croise.

– Quand je vois ces arbres, je revois en même temps les fêtes que nous faisions dans notre jeunesse. Je revois les filles, les garçons, Benito et moi. Non pas avec notre triste allure d'aujourd'hui, mais avec la prestance de nos vingt ans et nos chemises blanches qui étincelaient. Ne trouvez-vous pas ça merveilleux ?

Et vous, vous trouvez ça merveilleux ? Ça dépend. Ça dépend du genre de choses invisibles qui se voient au travers du visible.

Quand je bois un thé à la petite table du petit jardin de ma sœur et que je vois derrière la haie la maison où j'ai grandi, je vois les améliorations qu'ont faites les nouveaux habitants, je vois comment les arbres que nous avons plantés quand j'étais petite ont poussé. Je vois le reste aussi. La cave où on a habité un an pendant que le reste de la maison était en travaux, par exemple. On dormait tous dans la même pièce. Ma mère partait à 6 heures du matin faire le ménage des locaux du parc national des Écrins. Dès qu'elle était partie, il m'appelait dans son lit. Je faisais semblant de dormir. Mais au bout d'un moment j'avais envie de faire pipi. Je me retenais le plus longtemps possible. Je savais qu'il était réveillé, j'entendais sa respiration, derrière l'étagère qui séparait nos lits de celui des parents. Puis il fallait bien que je me lève. Je faisais pipi dans un pot qu'on avait à cet usage. Il m'entendait, il m'appelait, j'allais dans le lit. Je me demande ce que faisait ma sœur (pas la plus jeune qui n'était pas née, mon autre sœur, de deux ans ma cadette). Est-ce qu'elle se retenait plus longtemps que moi ? Est-ce qu'elle allait elle aussi dans le lit ? Même après qu'on eut emménagé à l'étage, on retournait souvent au sous-sol où les outils étaient entreposés. Il m'emmenait travailler au jardin et on faisait des séjours dans la cave entre deux brouettes de terre. Je vois aujourd'hui les voûtes en pierres anciennes, bien restaurées, dont j'ai gratté les joints de ciment pour enlever la mousse qui y poussait il y a si longtemps, et je vois cette cave. Je vois la façade de la maison et derrière je vois toutes les pièces, avant les travaux et après les travaux, je vois chacune d'entre elles et dans chacune je me vois moi et je le vois lui.

Que voit ma sœur ? Son invisible est-il si différent du mien pour qu'elle puisse tolérer chaque jour de le regarder ? Est-ce qu'elle voit là aussi les souvenirs heureux ? L'innocence ? Ou bien elle voit juste une maison, une bonne grosse maison des Alpes qui un jour était en ruine et vingt ans plus tard a été très bien restaurée.

Il me semble impossible qu'elle ne voie pas la maison hantée. Et ceux qui l'ont achetée ? Ils ont fait une affaire, puisque la maison a été vendue à un prix très bas après le procès. Ils ne pouvaient pas ne pas savoir, ils avaient de la famille dans le village. Tout le monde savait. Ils ont acheté

une maison dans les pièces de laquelle une petite fille avait été violée. Dans chacune des pièces. Comment cette maison peut-elle ne pas être hantée ? Même si on ne croit pas aux fantômes, comment faire, quand on sait, pour ne pas y penser ? En face de la maison, dans un cabanon, vit la sœur de cette petite fille. Chaque jour on la croise. Est-ce qu'on se demande tous les jours ce qu'elle ressent en la croisant devant la maison où elle a grandi et qu'elle a quittée quand son père est parti en prison ? Est-ce qu'on arrive encore à être content d'avoir fait une affaire en achetant cette belle maison de pierre des Alpes ?

Quand j'ai su que pour les protéger il fallait garder le silence, je me suis tue. Je suis allée la nuit dans des cimetières. J'ai tissé des chemises d'orties. Quand j'ai pensé que pour les protéger il fallait que je parle, j'ai parlé. On m'a dit que je perdrais tout, qu'on me traiterait de sorcière, de traître. J'ai parlé quand même. Je crois que j'ai tout fait pour les sauver. Les sauver de quoi exactement ? J'ai cru pendant longtemps que le plus grand mal leur serait épargné.

Aujourd'hui je ne sais plus.

Ils sont adultes désormais et se débattent chacun à leur manière avec leurs propres malédictions, souvent le bras qui n'a pas repris son apparence humaine leur pèse. Ils font ce qu'ils peuvent pour le cacher mais une aile de cygne articulée à l'épaule ne se fait pas disparaître si facilement.

En buvant un thé dans son petit jardin, ma sœur m'a dit que ce que son père regrettait le plus est de ne pas avoir été là pendant son adolescence, qu'elle ait dû grandir sans père, et pire encore, avec un père en prison. Mais il le fallait bien, dis-je, il vous aurait peut-être violés. Elle est sûre que non. Il n'aurait jamais fait ça. C'est ce qu'il dit et elle le croit. Pourquoi ? Parce qu'ils étaient ses enfants, ils étaient de son sang, jamais il n'aurait touché à eux.

Après cette conversation, je rentre chez moi, je retourne dans mon pays, mon nouveau pays, et je continue à penser à ce que m'a dit ma sœur, à son jardin, au visible et à l'invisible. Je continue à ressasser ces paroles dans une incessante compulsion mentale. Je raconte ma détresse à mes amies. Elles me disent de ne pas blâmer ma sœur, qui n'est coupable de rien, qui fait, comme elle peut elle aussi, son propre chemin. Mais enfin, suis-je obligée de répondre, si ça lui était arrivé à elle, elle ne pourrait pas lui pardonner. Si elle lui pardonne c'est donc parce que la victime ce n'était pas elle, mais moi. Pour pouvoir continuer à vivre, elle fait comme lui, comme tant d'autres gens, elle nie ce qui m'est arrivé, pas

les faits eux-mêmes, qui sont indéniables, mais leur gravité. Et moi, pour pouvoir continuer à aimer ma sœur, il faut que j'accepte qu'elle lui ait pardonné, qu'elle considère que ce qu'il a fait est pardonnable, il faut que j'oublie un peu, ou au moins que je fasse semblant, il faut que je fasse, moi aussi, comme si ça n'était pas moi, comme si ça n'était pas grave, comme si ça n'était pas arrivé. D'ailleurs c'est ce que j'aurais dû faire depuis le début et on aurait tous évité de souffrir pendant des années pour rien.

Refaire sa vie

À sa sortie de prison, il part faire, à pied, le pèlerinage de Compostelle. Comme beaucoup de détenus, il a eu une intense vie spirituelle pendant son séjour derrière les barreaux. Au cours de cette belle marche il rencontre une jeune femme de vingt ans sa cadette, c'est-à-dire l'âge approximatif de son ancienne victime, mais cette fois c'est une adulte puisqu'il a, lui, quarante-cinq ans environ. Ils tombent amoureux. Elle aussi, elle est à fond dans la religion. C'est peut-être ce côté irrationnel, cette ferveur mystique, qui lui permettra de lui pardonner quand elle apprendra ce qu'il a fait. Elle l'accepte avec tout son être, tel que Dieu le lui envoie, avec son âme de pêcheur et sa quête de rédemption.

Je fabule, là, mais je suis bien obligée. Franchement, moi, je ne vois pas comment on peut pardonner, ou même simplement en avoir envie, choisir un type qui a violé un enfant, même il y a dix ou quinze ou vingt ans, comme compagnon de vie, mais on va passer là-dessus puisque ce n'est pas de moi ni de vous qu'il s'agit mais de cette jeune femme qui, par charité envers cet homme dont elle est amoureuse, parvient à pardonner ceux qui l'ont offensée et à dépasser les obstacles que le Seigneur a mis sur son chemin pour qu'elle puisse prouver sa foi en Lui et en la vie.

Ah. Non seulement elle lui pardonne mais en plus elle va s'installer avec cet homme, monter une ferme écologique et faire avec lui quatre nouveaux enfants. Quatre ! Avec nous quatre, ça fait huit, le chiffre magique de la famille de ses rêves. Ils ont racheté une petite bâtisse en pierre sur un terrain entouré de forêts, cultivent des légumes bio, font des confitures, des conserves.

Et, pour rajouter un peu de piment à cette histoire, s'ils le souhaitent, ils peuvent recevoir du public dans leur ferme, des étudiants, des écoles. Ils ont le droit de faire l'éducation de leurs enfants à la maison. La loi ne peut pas les en empêcher (avant la prison on est considéré innocent, après la prison, on a purgé sa peine et on est donc, comme par

l'opération du Saint-Esprit, considéré à nouveau comme innocent). La seule chose qui pourrait les en empêcher c'est que quelqu'un puisse démontrer qu'il y a une récidive, non pas un risque de récidive mais une récidive bien nette, c'est-à-dire que quelqu'un arrive à s'introduire dans la maison où ils habitent, à se cacher dans une pièce où il pourrait se trouver seul avec l'un de ses enfants, et le surprendre dans l'acte. Si on a des preuves filmées, c'est encore mieux. Un drone déguisé en mouche peut-être. Mais jusque-là on doit supposer qu'il n'y aura pas de récidive. On doit supposer cela ou arrêter tout simplement de dormir la nuit.

Moi-même je navigue entre une option et l'autre, entre la supposition que tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes, ou dans un monde approchant qui n'inclut pas la récidive de mon violeur sur un autre enfant, et la deuxième possibilité qui est celle d'une répétition du cauchemar un jour après l'autre, une nuit après l'autre, avec de légères variantes, ce qui est le propre des cauchemars – ils se répètent mais pas à l'identique, car la terreur comme le désir a de l'imagination, c'est même en partie de cela qu'ils se nourrissent.

Il ne recommence peut-être pas. Il se reconstruit, il refait sa vie. Il a trouvé une jeune femme assez semblable à ma mère, en plus jeune (vingt ans plus jeune, c'est-à-dire mon âge à moi, bon, mais ça c'est vrai, tout le monde le fait, et on n'est pas censé le prendre comme un signe de domination masculine, l'amour n'a pas d'âge), une fille simple et dévouée, à la vie de famille, à l'éducation des enfants, à la ferme bio. Ils ont acheté une bâtisse en ruine, sur un beau terrain dans la campagne. Je les imagine vivant dans la maison en travaux, dormant tous dans la même pièce (ils ne pouvaient pas se permettre de louer un autre appartement et de payer en même temps le crédit de la maison, ils ont donc déménagé dans le chantier et un jour les enfants auront leur propre chambre, pour l'instant c'est une belle aventure, on est chez soi au moins et on fait soi-même les travaux, cette histoire-là se répète à l'identique, presque à l'identique, il fait un peu moins froid, ce n'est pas dans les Alpes, il y a des oliviers et il ne neige presque jamais). Ils font du pain, des conserves, des confitures. Ils ont certainement planté des cognassiers, qui est un arbre qu'il adore. Il aime l'odeur de ces fruits, inimitable, qui le ramène à son enfance. Il faut réussir la gelée de coings, qui n'est jamais assez bien, jamais comme sa mère la faisait. Donc on recommence et on recommence, on refait cuire les coings, on ajoute le sucre, on mélange, on filtre, on s'en fout partout, ça colle tellement la gelée de coing, il y en a sur toutes les surfaces de la cuisine, on recommence à nettoyer après chaque confiture, à chasser les mouches, on recommence, on recommence. Mais lui, peut-être qu'il ne recommence pas. Il reprend tout depuis le début. Il était une fois une famille isolée dans les bois.

Imaginez une photo de cette petite famille. Il a trente ans de plus mais sinon c'est le même genre de photos que celles qu'on avait nous, sa femme a même un petit air de ma mère, elle pose avec la main sur son épaule. C'est assez fabuleux à regarder, on peut y passer un moment, comme sur la première photo que j'ai évoquée au début du livre, celle de nous quatre avec nos parents. On scrute les visages, on ne peut pas s'empêcher de se poser des questions incommodes. On reste sans réponse, face à l'absurdité de notre naïve insistance. Évidemment on ne peut rien deviner. Il n'y a rien à voir, puisque ce qu'on cherche à voir n'est pas de l'ordre du visible.

Quelques considérations esthétiques

L'écriture, parce qu'elle joue à la fois du visible et de l'invisible, éclaire l'obscur.

Bernard Noël

Est-ce qu'un écrivain qui a été interné à Auschwitz est obligé d'écrire sur Auschwitz ? Non, bien sûr que non. Primo Levi est l'auteur de très intéressantes fables animalières. Un écrivain n'est obligé de rien. Mais quand on a ça sous la main, comme le dit Mary Karr, à propos de sa propre famille dysfonctionnelle, ce serait dommage de se priver d'un tel sujet.

J'ai toujours envie de lire des textes sur les abus sexuels, et en même temps quelque chose m'en éloigne, m'interdit de m'y plonger trop avant. J'ai entendu d'autres victimes parler de cette fascination, et de cette répulsion. La maman de Charlotte Pudlowski, qui a été violée par son père et n'en a parlé qu'après la mort de celui-ci, raconte que toute sa vie, dès qu'elle voyait la mention d'un cas d'inceste dans les faits divers, elle lisait tout de suite l'article, attirée par ces récits mais en même temps incapable de savoir quoi en faire. Elle se sentait moins seule. Elle se disait que ce qui lui était arrivé arrivait aussi ailleurs et que ça existait donc. Ça avait un nom, c'était un crime dont les journaux parlaient comme de quelque chose d'horrible. C'est une reconnaissance d'ordre logique qui libère quelque chose en nous : ces gestes qui semblent être déconnectés du réel, qui semblent n'appartenir qu'au silence et à l'obscurité, qui semblent être une alliance singulière de mécanique corporelle, de discours, de rituels théâtralisés qui s'encastrent

bizarrement dans le reste de l'existence, ces gestes sont en réalité de l'ordre du réel (ils arrivent à d'autres, ils nous sont arrivés), de l'illégal et de l'horrible. Et même pour quelqu'un qui ne dit rien, savoir qu'ailleurs, pour quelqu'un d'autre qui a subi les mêmes gestes, le même silence, l'outrage peut être reconnu, cela peut être un soulagement.

Pourtant on hésite toujours un peu. J'achète rarement des livres qui parlent de ce sujet. Je n'aime pas les avoir à portée de main. Je les feuillette à la bibliothèque, dans les rayons des supermarchés ou des librairies. Il y en a beaucoup, il s'en publie tout le temps, chaque année des dizaines de titres. J'en ai toujours vu. Même quand j'étais très jeune, je me souviens que dans les rayons et les collections où on trouvait *Moi, Christiane F., treize ans, droguée, prostituée*, on trouvait aussi des livres de poche avec des poupées cassées en couverture et des titres comme *Daddy's Girl, L'Innocence brisée, Les Mots pour le dire*. Je faisais comme la maman de Charlotte Pudlowski, je feuilletais le livre en cherchant la description des scènes de viol. Il faut en général attendre un moment, ça ne vient pas dès le début. Au début on a des situations qui suggèrent que quelque chose ne va pas, les actes proprement dits arrivent à peu près dans le premier tiers du livre.

En plus des témoignages, le viol est très présent dans la littérature. Il y a des livres hybrides, des fictions inspirées par des faits autobiographiques, des romans. Heather Lewis. Dorothy Allison. Kathy Acker. Christine Angot. Il y a des enfants abusés sexuellement chez Zola, Maupassant, Lautréamont, Maya Angelou, Alice Walker, Toni Morrison, Faulkner, Vargas Llosa, García Márquez. Chez Céline, Le Clézio, Foster Wallace.

Je lisais calmement, avec des sentiments mêlés, ça réveillait ma douleur et en même temps il fallait le faire. Une fois le livre refermé, j'avais accompli un petit geste utile qui me laissait satisfaite. Utile à quoi ? Je ne saurais le dire.

Un samedi après-midi, dans la pauvre lumière du printemps, il est rentré chez lui en titubant et il a vu sa fille dans la cuisine. Elle faisait la vaisselle.

Une scène de la vie quotidienne. Il la regarde. Elle a onze ans. Il ressent envers elle des sentiments mêlés. De la tendresse. C'est sa fille. Elle lui rappelle sa femme quand il l'a rencontrée. Elle a son corps, ses gestes, sa fragilité. Cette fragilité a quelque chose de répulsif. Elle lui rappelle sa culpabilité de la faire grandir dans la pauvreté, de ne pas être capable de lui donner une vie meilleure. Ça l'énerve qu'elle soit la preuve vivante de son échec. Ça l'énerve qu'elle l'aime, alors que lui-même se déteste. Elle commence à se gratter l'arrière du genou avec un pied, tout en continuant à faire la vaisselle, ignorante de sa présence dans son dos. Ce geste provoque en lui une intense émotion, il lui rappelle une scène de

sa jeunesse où il avait caressé sa femme alors qu'elle se grattait le mollet de cette façon. Il tombe à genoux et attrape le pied de la fillette. Elle perd l'équilibre. Lui aussi. Il perd l'équilibre, dans tous les sens du terme, il se perd complètement.

Tout autour de ce désir, il y avait une frontière de politesse. Il a voulu la baiser – tendrement. Mais la tendresse n'a pas duré. L'étroitesse de son vagin était plus qu'il n'en pouvait supporter. Son âme a semblé glisser dans son ventre et jaillir en elle et sa gigantesque poussée pour la pénétrer lui a arraché le seul son qu'elle a émis – le bruit de l'air qu'elle aspirait au fond de sa gorge. Comme un ballon de baudruche qui se dégonfle brusquement. Après la désintégration – l'affaissement – du désir sexuel, il a eu conscience des mains humides et savonneuses de Pecola sur ses poignets, les doigts serrés, mais il a été incapable de savoir si son étreinte venait d'une tentative vaine mais obstinée pour se libérer ou d'une autre émotion.

(Toni Morrison, *L'Œil le plus bleu*)

Quand je comprends que ça va arriver, mon rythme cardiaque s'accélère, je sais que ça va arriver, il n'y a pas d'échappatoire. Ensuite ça arrive, un peu dans une brume, dans un monde à part. Après, l'émotion redescend. C'est arrivé. Voilà. On continue la lecture et le livre reprend le dessus (ou n'a pas grand-chose d'autre à dire, auquel cas on le repose sur le rayonnage et on s'en va faire ses courses). J'éprouve une espèce de jubilation d'être passée au travers d'un moment du livre que je crois comprendre mieux que personne, peut-être même mieux que l'auteur, j'ai la sensation de détenir une clef pour comprendre le livre, le monde.

Comme on peut le voir clairement, les étapes du traumatisme se répètent en petit dans la lecture, mais de façon distanciée et inoffensive. On replace le livre sur l'étagère et on est toujours sauf. C'est une petite joie, mais une joie tout de même. Une petite joie de survivant, une joie audacieuse mais un peu honteuse, comme beaucoup de celles qui découlent du privilège ambivalent de savoir réellement ce que c'est que d'être violé.

Certains de ces livres, les plus artistiques, sont construits comme des agressions, peut-être pour faire imaginer au lecteur ce que vit la victime, non seulement en le lui racontant mais aussi dans la façon dont le récit est fait. On entre de but en blanc dans une scène de sévices très détaillés qui est insupportable et qui dure des pages et des pages. On est au plus près de la peau, pris au piège, le langage est laid, les phrases cherchent à nous salir. On ressort épuisé et, effectivement, sali.

C'est difficile de faire de la beauté avec un truc comme ça, ou d'en faire une force, ou un tremplin vers quelque chose d'autre. C'est difficile d'en faire quoi que ce soit.

Voici un extrait d'un article que j'avais lu sur le livre de Margaux Fragoso, et qui m'avait dissuadée de le lire : *C'est loin d'être* Lolita. *Avec tout son sexe explicite, ses conversations mélodramatiques, et son insistance sur les détails chronologiques,* Tiger, Tiger *est une lecture aussi vide que du porno soft.* (Jenny Diski, *The Guardian*, 2011)

Il est vrai que c'est une lecture éprouvante, terrible même, car le lecteur y est placé en position de témoin qui assiste impuissant à l'asservissement d'une petite fille en manque d'amour qui accède aux demandes de son agresseur et le prend en pitié. Pourtant ce n'est pas l'insoutenable réalité qui est mise en avant dans l'article. *Le sexe explicite*, c'est ça le problème, c'est ça qui rend, selon cette critique, le livre insupportable. L'autrice aurait mieux fait, comme le Humbert de Nabokov, de se protéger par l'ellipse, l'évitement, la métaphore, le grand style. *À vrai dire,* nous dit le pervers lettré*, tout cela est hors de propos ; je ne m'intéresse pas le moins du monde à ce que l'on appelle communément le « sexe ». N'importe qui peut imaginer ces éléments d'animalité. Je suis mû par une ambition plus noble* : *fixer une fois pour toutes la périlleuse magie des nymphettes.*

C'est aussi la raison invoquée par ceux qui veulent interdire le roman de Toni Morrison dans les listes de lectures scolaires : le sexe explicite, c'est-à-dire la scène que j'ai citée plus haut.

N'est-ce pas plutôt une stratégie d'évitement que ce refus d'évoquer la crue et cruelle réalité ? Car tant qu'on ne décrit pas exactement les actes, on reste dans une espèce de flou qui permet au lecteur de se conforter dans le déni (au lecteur, à l'auteur, au prédateur, à tout le monde). Tant qu'on ne voit pas le pénis de l'homme de quarante ans dans la petite bouche de la fillette, ses yeux humides de larmes sous la sensation imminente de l'étranglement, tant qu'on ne voit pas, c'est encore possible de dire qu'il s'agit d'amour, une histoire d'amour fou, une histoire de tact, de style.

Mon beau-père au procès trouvait que c'était un peu obscène de vouloir revenir sans arrêt sur les détails concrets de ce qu'il m'avait fait. Il s'impatientait. *Combien de fois ? Mais je ne sais pas moi, des fois tous les jours, d'autres fois il pouvait se passer un mois sans que je la touche*. Il trouvait qu'on était hors sujet à lui demander de décrire les actes, de se souvenir de quel âge j'avais à la première pénétration. Il avait des choses plus intéressantes à dire, lui, car sa personnalité était complexe, profonde, et il avait vécu un amour hors norme dont il était prêt à exposer les nuances pour qu'on essaie de faire l'effort de le comprendre.

On m'a enseigné que les grandes œuvres littéraires étaient capables de dépasser la simple et vulgaire expérience, la petite histoire personnelle, de la transcender en devenant des créations linguistiques et esthétiques.

Elles parlent une langue étrangère dans la langue et par la magie de ce processus, l'origine de ce qu'elles disent n'importe plus. Il faudrait être toujours dans la langue, car la langue nous protège des larmes, de la laideur de la chair triste, de la honte d'imposer aux autres la vue de l'abjection autobiographique. C'est ce qu'a toujours voulu dire Christine Angot, avec son refus absolu d'avoir écrit « un putain de témoignage ». Ce qu'elle fait, elle, ce n'est pas cela (c'est mieux), c'est de la littérature. Et, dans ce cas-là, il peut y avoir du sexe explicite, c'est du sexe littéraire.

Moi, encore une fois, je suis d'accord. Je veux être dans la langue. C'est ce que j'ai toujours voulu. Je suis d'accord avec les critiques exigeants qui refusent de céder au sensationnalisme, à l'émotion, au récit compassionnel. Je n'ai pas fait toutes ces années d'études pour écrire des encarts pour le *Reader's Digest*.

Mais, d'un autre côté, faire de l'art avec mon histoire me dégoûte. Cette distance qui nous protégerait, moi et mes éventuels lecteurs, des éclaboussures, des fluides qui dégoulinent de la vie réelle, me semble un peu hypocrite, un peu raide, un peu menteuse aussi. Car c'est quoi au fond cette fameuse Langue ? Qu'est-ce qu'elle a de supérieur à l'autre ? Car c'est bien de cela qu'il s'agit, d'une hiérarchie des modes d'expression en relation au traumatisme, depuis le plus bas (le populaire, le sanglant, graphique et larmoyant) au plus haut (le bien écrit, celui qui bouleverse le registre du langage pour accéder à une expression inédite), en passant par le moyen (ni mal ni bien écrit, le « peut mieux faire », qui rabâche). Pourquoi est-ce que le témoignage serait nécessairement inférieur ? Est-ce la victime qui est inférieure ? Est-ce la vie qui est inférieure ? Est-ce l'honnêteté du récitant qui fait du récit un moindre texte ? Tout cela à la fois ?

Me mettre dans une position de supériorité, chercher à l'atteindre en fabriquant des machines de langue, à renverser des structures, à faire de l'inouï qui plairait aux critiques intelligents et me mettrait hors de portée du lecteur lambda, ne plus être dans le récit de vie mais dans la littérature, comment expliquer que ça me mette mal à l'aise ? Je devrais pourtant choisir cet angle-là. Considérer que le témoignage est de la sous-littérature est une posture d'élitisme culturel, mais pourquoi pas pratiquer un peu d'élitisme culturel si ça permet de se mettre à l'abri. En même temps, il me semble que se servir du malheur, de la torture, de l'abject, pour produire un objet esthétiquement valable a quelque chose de moralement assez laid. Surtout si on n'invente pas, si on se sert d'une souffrance réellement vécue par des êtres de chair. C'est seulement avec la condition que Nabokov n'ait pas été lui-même un pédophile que le livre garde sa valeur. Vous êtes bien d'accord pour affirmer que si Nabokov racontait son histoire personnelle transformée en roman par

l'utilisation de pseudonymes, du style et quelques fioritures, ce serait un peu problématique ? Est-ce que le livre serait littérairement toujours valable s'il s'agissait de l'expérience de l'auteur et d'une petite fille qu'il aurait vraiment connue et abusée ?

Faire de la beauté avec l'horreur, est-ce que ce n'est pas tout simplement faire de l'horreur ? Dans ce cas-là l'un ne va pas sans l'autre. Esthétiser la violence, prendre le lecteur en otage par la terreur, cela me semble être une faute artistique. Pas vraiment un crime, mais une facilité indigne d'un vrai samouraï. Ce serait toujours moins grave que de rater (faire un livre larmoyant, un livre de victime, qui te couvrirait de honte à jamais), mais ce ne serait pas non plus très souhaitable.

En quittant le terrain protégé de la fiction, j'ai peur que la seule chose qui m'arrive avec ce livre soit d'être invitée à des émissions de radio sur l'inceste, où l'on me demandera de résumer dans un langage encore plus simple que celui du livre ce qui y est dit afin que les auditeurs distraits et blasés n'aient pas à faire l'effort de le lire.

Qu'est-ce qui est souhaitable alors ? Rien, c'est justement ça le problème. Je n'ai pas trouvé de solution pour parler de ça. Il vaudrait mieux ne pas en parler, que ce ne soit pas ici, pas de cette façon ni d'une autre, que si quelqu'un en parle ce ne soit pas moi.

Mon idéal en réalité c'est Claude Ponti. Un type qui a été violé dans son enfance par son grand-père. Il devient un grand artiste, avec un monde à lui, qui n'a rien à voir avec ça. Enfin, pas exactement rien à voir une fois qu'on sait, son monde est un univers parallèle dans lequel on peut se plonger et affronter des monstres sans crainte, vivre des aventures dont on ressort vainqueur et ragaillardi. Ce monde est un remède contre la cruauté du dehors. On y apprend à ne plus avoir peur de sa peur. Il ne fait cependant pas de références directes à la maltraitance ou au viol. Plus tard, quand il possède une certaine notoriété, quand son nom est associé à son univers artistique, aux histoires et personnages qu'il a créés, il prend la parole et dénonce ce qu'il a vécu avec force et courage mais aussi avec un certain apaisement. Il n'y a plus rien à faire. Il ne veut pas attaquer sa mère qui n'a rien fait pour le défendre, qui l'a confié à des membres de la famille sans même venir le voir pendant plusieurs mois, qui l'a mis en pension chez le grand-père violeur, qui l'a abandonné. Il dénonce et explique ce qu'on peut ressentir quand on est *une proie permanente*, vivant dans la maison d'un homme qui peut vous atteindre à n'importe quel moment, dans des interviews où on peut passer du sujet de la maltraitance à celui du choix graphique entre la couleur et le noir et blanc.

Je l'ai entendu répondre à un journaliste, dans une émission de radio,

qui lui demandait si les violences subies dans son enfance avaient laissé des traces dans son existence. Bien sûr, avait-il dit, de sa voix douce mais un peu étonnée qu'on puisse poser une telle question, comme si ça n'était pas une évidence, et il avait raconté que, par exemple, pendant des années, il ne pouvait pas courir. Le bruit de sa respiration quand il courait ou faisait un effort physique lui rappelait le bruit que faisait le grand-père quand il était sur lui et il s'évanouissait carrément. Le souvenir était si insupportable que son cerveau se déconnectait. Je me souviens d'entendre les battements de mon cœur dans mes oreilles se superposer à la belle et grave voix du dessinateur en écoutant cela. Il y avait eu un silence après la réponse, le journaliste devait avoir été affecté lui aussi, puis il avait réussi à rebondir sur une autre question.

Claude Ponti n'est pas une ancienne victime qui a fait des livres. C'est un grand auteur-dessinateur qui a eu une enfance difficile. Comme Blaise Cendrars, qui n'est pas un manchot poète mais un poète manchot. Et la différence est de taille. La différence fait toute la différence.

Je n'écris pas volontiers dans cette forme autobiographique. J'aimerais pouvoir m'évader de la première personne du singulier, pouvoir me réfugier dans un pluriel quel qu'il soit. Ne pas avoir l'impression désagréable de *raconter ma vie*.

Voici encore venir de trompeuses analogies sur leurs petits pas de velours, comme des loups rusés de la pensée. Est-ce que l'autobiographie renvoie nécessairement à l'intime, à la sphère privée ? C'est une question importante, surtout en ce qui concerne un sujet comme celui qui nous intéresse, un sujet dont le classement dans la sphère privée fait partie de stratégies d'oppression qui l'empêchent d'être mis en lumière.

On n'ose pas faire parler les victimes de viol ou les interroger, on n'aborde pas le sujet, ça concerne ceux à qui c'est arrivé, ce sont des affaires de famille, des affaires personnelles, privées. Depuis toujours, c'est comme ça. Des expressions passées dans le langage courant le démontrent. *Laver son linge sale en famille*, c'est souvent garder le silence sur de vilaines histoires, des histoires d'abus, de domination, d'inceste.

Un procès public pour une affaire de viol sur mineur, ça semble indécent, c'est comme laver sa culotte devant tout le monde. J'avais un peu cette impression quand j'ai fait ce choix au procès, quand j'ai vu tous ces inconnus dans la salle. Pourtant, quand on considère l'ampleur des chiffres des violences intrafamiliales, on se demande ce que signifie encore cette notion de vie privée alors qu'il s'agit en réalité d'un crime systémique commis dans le secret de centaines de milliers de familles. Ce linge sale, cette ignominie, ce n'est pas la mienne, c'est la nôtre, elle est à nous tous.

Vous vous souvenez du poème de Prévert, *La lessive*, où une famille lave son linge sale et noie sous l'eau savonneuse la jeune fille qui a terni l'honneur ? *Et le père hurle aussi / Que tout ceci ne sorte pas d'ici / Que tout ceci reste entre nous / dit la mère*

On croit que c'est faire vivre une souffrance à la victime que de lui demander de faire le récit de ce qu'elle a vécu, mais il y a aussi une forme de revictimisation dans l'insistance à considérer les récits d'abus sexuels comme des affaires qui ne concernent que les intéressés. Isoler la victime, faire en sorte qu'elle soit dans une solitude absolue avec ce qu'elle vit, c'est aussi ce que font les tortionnaires dans les régimes politiques de terreur. Lui faire croire qu'elle est seule dorénavant, seule avec son bourreau, qu'il n'y a plus de groupe, plus de solidarité, plus de sens, plus de réalité. Juste toi et moi dans la cave.

et la fille est piétinée
la famille pieds nus
piétine piétine et piétine

Peut-être, en effet, que je raconte ma vie dans ces lignes. Un éditeur à qui j'ai envoyé le texte en pensant qu'il serait intéressé par sa forme audacieuse le refuse parce que ce n'est pas une fiction. Il dit qu'il ne pourrait pas l'accompagner, le défendre auprès du public, des libraires. Sans vouloir me décourager, ou dénigrer le texte, avec la politesse vide des lettres de refus, il m'explique que sa maison ne publie que de la littérature.

Pourtant il me semble que l'autobiographie n'est ici qu'une arme de plus pour affronter l'impensable, un couteau pour disséquer le monde, un choix politique et esthétique qui affirme l'union du contenu et de la forme. C'est un moyen et non une fin, une porte d'entrée sur un univers de galeries compliquées dont on ne sortira jamais. Le récit est au service de la pensée, même si son cheminement finit par aboutir à un échec de la pensée. Cette énonciation qui bute sur l'impossibilité de la langue à circonscrire ce qui est, n'est-ce pas une façon de travailler le langage en son cœur ? Pourquoi seule la fiction pourrait-elle s'aventurer sur le territoire de l'indicible ? Le témoignage est un outil d'analyse, mais un outil bien affûté arrive jusqu'à l'os. Et quand on touche l'os, l'art n'est jamais loin. Le témoignage me limite, il m'oblige à circonscrire mon expérience, à l'enfermer dans sa singularité, à faire qu'elle ne soit pas plus que ce qu'elle est. Mais il s'agit aussi de faire en sorte qu'elle ne soit pas moins que ce qu'elle est, qu'elle ne soit pas réduite à rien, renvoyée

au silence d'où elle procède, afin qu'elle soit reprise à d'autres comptes, par d'autres voix, qu'elle circule, et que le tigre, l'autre tigre, sorte enfin de sa cage.

Est-ce que ce n'est pas, aussi, le but de la littérature que ça sorte enfin d'ici ?

Ce que nous faisons nous-mêmes de ce qu'on a fait de nous

Les enfants victimes ne sont pas absents des représentations culturelles. Il y a beaucoup de personnages qui ont eu des enfances similaires à la mienne dans les films. Il y en a une quantité impressionnante. D'ailleurs dans les policiers un peu glauques, on peut presque être sûr qu'à un moment ou à un autre on va tomber sur une histoire de viol d'enfant. Ça doit sembler facile aux scénaristes de mettre ça dans une intrigue au moment de chercher un événement à fort impact qui justifie la folie meurtrière d'un personnage, et ça fait toujours son effet sur le spectateur. Même moi ça me coupe le souffle quand je vois une scène où un enfant est assis sur un petit lit et où l'abuseur referme la porte de la chambre derrière lui. Mais les adultes qui résultent d'une telle expérience ne sont pas représentés dans la nuance. Il y a en gros deux catégories : ceux qui ne s'en sortent jamais et deviennent drogués/prostitués/suicidés (à la Zola) ; ceux qui ne s'en sortent jamais et deviennent des psychopathes qui, soit violent et maltraitent à leur tour, soit se vengent cruellement. La vengeance est d'autant plus spectaculaire et bestiale que le crime subi par l'enfant est inconcevable et affreux. La victime de viol est un monstre de souffrance, de solitude et de haine. L'adulte résultant d'un affront monstrueux est rarement montré comme une personne complexe, insérée dans le tissu social et qui trimballe avec elle son poids d'indicible partout où elle va. Pourtant, pour en revenir aux statistiques, une personne sur dix, ça ferait beaucoup de psychopathes et de drogués/prostitués, etc. Et s'il est vrai que les anciennes victimes ont tendance à perdre pied dans l'existence plus souvent que les autres, il reste quand même une grande majorité d'entre nous qui passons inaperçus dans la foule bigarrée des êtres humains, notre blessure devenant une parmi les autres.

Ce qu'il y a d'insupportable dans la résilience c'est l'idée que toute cette souffrance ne conduise finalement qu'à être normal. Accepter que ce que les autres ont sans effort, sans même en percevoir la valeur, ne nous est donné qu'au prix d'une double peine : le martyre et ensuite le chemin de croix de la guérison. Il serait plus souhaitable que la résilience

en tant que dépassement permette aussi de surpasser le normal comme un supplément d'être. Devenir fou, devenir une voyante ou une sainte. Mais non, la plupart d'entre nous allons faire nos courses incognito, sans qu'on puisse deviner à aucun signe particulier ce qui nous est arrivé.

Devenir comme tout le monde alors qu'on a vécu l'impensable n'est pas un dénouement très sexy. Ça peut même paraître un peu un échec, comme se tenir au rôle de mort-vivant qu'on nous a donné et s'y cantonner sans se révolter. Il y a ce discours qui circule dans certains secteurs de la société, dans la contre-culture où je me suis réfugiée souvent, qui considère qu'être normal, c'est être un mouton, que mettre des obstacles au désir est une forme de répression. Un grand désirant est un grand vivant. Il dépasse les limites imposées par le monde policé pour assouvir une soif inextinguible, sauvage, animale. Et cette animalité est le signe d'une force vitale, capable de braver les interdits, de se brûler au feu de la damnation. Ça semble presque glamour dit comme ça, quand on n'a pas en tête les scènes concrètes dont j'ai déjà parlé.

Si on avait le choix, qui ne choisirait pas le tigre plutôt que l'agneau, le loup plutôt que le chien ? Parfois je crois que je préférerais être ce personnage-là, maître de son destin, impur mais victorieux, assumant sa part d'ombre, brandissant ses contradictions, sa rage, son désir, plutôt que d'être moi.

Cependant si je tendais vers cela, vers ce devenir de dominé devenu dominant, de guerrière qui se relève et se venge, de résiliente nietzschéenne, est-ce que je ne risquerais pas d'écraser à mon tour plus petit que moi ? Comment faire pour s'élever à une plus grande puissance sans que cela tourne à l'oppression d'un autre ? Comment transcender le mal dans la douceur et non dans un nouveau mal ? Et comment faire pour que cette douceur nous importe, nous fascine autant que le côté obscur ?

Dans le livre de Julián Herbert – *Canción de tumba* (Berçeuse pour ma mère) – où l'auteur s'inspire de son expérience d'enfant de prostituée pour raconter l'adieu à cette mère et à ce passé d'oppression et de marginalité, il y a une scène qui me touche beaucoup. C'est une scène qui a lieu à la fin du livre, quand on peut se reposer enfin de l'exténuant parcours cabossé du narrateur. On pourrait y voir une digression. Pour moi c'est un passage essentiel.

Au début du livre, le fils adulte se trouve au chevet de sa mère gravement malade, à l'hôpital. Il veille cette femme qui l'a traîné d'une chambre de maison close à une autre, lui a fait partager une vie passionnée, pauvre et excentrique et qui va s'éteindre comme elle a vécu, dans le drame frelaté de chansons sentimentales, le sordide et la beauté

en proportions égales. Le livre met en parallèle l'expérience du protagoniste avec l'histoire convulsive du Mexique des années 1970 à nos jours. On y fait un double voyage de la culpabilité à l'oubli, face au corps souffrant de la mère et au corps social de la Patrie. Les deux histoires de résilience se superposent, le présent plutôt lumineux, ou du moins en chemin vers la lumière, étant le résultat d'un combat contre le passé obscur et infernal.

À la fin, au cours du bref passage dont j'aime me souvenir, le narrateur est avec son fils de trois ans. Il raconte leur promenade quotidienne dans un parc qui porte le même nom que l'un des bordels où sa mère a travaillé. Ils vont selon le bon vouloir de l'enfant, sur un chemin ou un autre, regardent passer les trains. Le narrateur accompagne ce petit garçon qui a une enfance si différente de la sienne – fils d'un écrivain transfuge de classe, qui s'occupe bien de lui, qui prend le temps de regarder des fourmis en sa compagnie. Être là aujourd'hui, c'est comme être passé de l'autre côté du miroir. Il y a un contraste saisissant entre les mondes que le narrateur a connus. On pourrait penser que cette scène est hors sujet, elle passe en effet à côté des deux lignes directrices du texte, l'expérience de l'enfant de prostituée, l'histoire du pays dans les années 1970-1980. Il y a comme un saut dans le temps et aussi un saut qualitatif entre ce qui est conté autour de l'agonie de la mère, à l'hôpital, et cette espèce d'épilogue. Cependant, il me semble que le texte ne serait pas complet sans cette admission de l'ambiguïté de tout cela. Il s'agit de l'expression d'une difficulté à concilier des mondes. On ne sort jamais complètement du cauchemar, il est là, toujours, à côté. Pourtant vivre une vie de petit-bourgeois avec une famille fonctionnelle est une option, une terre d'asile possible. Et c'est une option qui est même souhaitable, si on arrive à dominer tout ce qui nous rattrape et nous ramène vers le fond, c'est ce qu'on souhaite pour ses enfants.

Moi aussi j'ai mon foyer aujourd'hui. Je regarde tendrement ma fille et son père marcher devant moi main dans la main sur un sentier. Vous savez maintenant à quoi je pense, ce à quoi je pense volontiers et ce que je ne peux m'empêcher d'imaginer.

Qu'est-ce qui nous sauve ? Est-ce que la littérature peut nous sauver ? L'écriture comme thérapie, c'est une vision que j'ai toujours trouvée douteuse. Comme si raconter, se raconter, partager sa souffrance était le chemin vers la rédemption. Ça m'a toujours révoltée, cette idée. Se soulager par l'écriture, par l'art, comme on se débarrasse d'une substance toxique en allant vomir nos maux chez les autres. Non, vraiment, je ne suis pas convaincue. Pourtant il me semble que la littérature a permis à Julián Herbert et d'autres auteurs aux vies fracassées d'accéder à un

territoire où ils sont devenus, d'une certaine façon, plus libres. Mais de quelle manière ? Car comme il a déjà été mentionné plus haut, faire de l'art avec la souffrance, esthétiser la violence, devient vite une voie sans issue.

Voici ce qu'en dirait David Foster Wallace : *S'il y a bien quelque chose qui n'a pas changé, c'est la raison pour laquelle écrivent les écrivains qui ne le font pas pour l'argent : ils le font parce que c'est de l'art, et que l'art c'est du sens, et que le sens c'est du pouvoir.*

Ce qui les libère c'est d'accéder à quelque chose de plus grand qu'eux. Plus grand que la douleur, que l'expérience personnelle, que l'intensité dont je parlais au début. La découverte de la littérature peut être l'accès à un univers de risque extrême, de fréquentation des puissances de vie et de mort, mais sur un autre plan. C'est une consolation. Une forme de consolation, mais pas suffisante pour que quiconque finisse par être sauvé.

Cette phrase prononcée par l'historien des guerres mondiales qui m'a hantée pendant des années – *Ils violent parce qu'ils le peuvent* – j'ai envie aujourd'hui de la détourner à mon compte, comme si elle était toujours la réponse valable à la question « pourquoi ». Pourquoi est-ce que j'écris ce livre ? Parce que je peux. Et, comme dans le cas des soldats, cette réponse se disperse en une série infinie de fractales qui mènent à la mélancolie mais aussi à la fureur et à la joie.

Vous l'aurez compris si vous êtes arrivés jusqu'ici dans la lecture, le héros de ce livre n'est donc pas le violeur. Comment écrire à sa place ? Je ne peux pas. J'ai conscience qu'un livre de témoignage écrit par le violeur serait plus intéressant que celui que vous êtes en train de terminer (ou de feuilleter). Moi-même, si je voyais mon propre livre sur un étalage, je ne suis pas sûre que je serais intéressée. En revanche si mon beau-père écrivait un essai, je serais la première à le lire. Notre monde vu par les yeux d'un violeur d'enfant, oui, c'est un texte dans lequel je voudrais me plonger.

Mais ici, le véritable héros, l'héroïne, c'est encore moi, moi et les miens, des héros sans grande pompe, peut-être même des antihéros, qui défendent leur petit espace vital, ce qui leur reste de dignité. Ma tribu n'est souvent pas très vaillante. On nous voit nous effondrer en sanglots au bout de trois mots prononcés dans des congrès où on est invités à raconter nos histoires irracontables. On nous voit parfois à la télé, cernées, bouffies, les mains qui tremblent, essayant de bafouiller quatre phrases bancales devant un présentateur compréhensif mais assoiffé du morbide qu'on aimerait bien pouvoir ne pas lui donner et qu'on lui donne cependant.

Nous sommes nombreuses, nous sommes nombreux. Chaque année des

centaines de milliers de personnes s'éveillent ou s'endorment transformés en l'un ou l'une d'entre nous. Une armée des ombres. Une armée qui souvent se tait, qui fait sa vie en sourdine mais qui n'en pense pas moins. Et ce qui fait notre force ce ne sont pas de grands débats de dénonciation où nous aurions enfin le dessus sur nos bourreaux. Je sais que la supériorité morale n'est pas une victoire réelle en ce domaine. Je n'aurai jamais le dessus. Il n'y a pas de victoire possible sur ça, ou peut-être de petites choses de rien, des écarts sur le chemin. Comme des milliers de gens, j'ai été violée, j'ai été bafouée et trahie à l'âge où on n'a pas d'autre choix que de faire confiance, et pourtant une fois adulte je n'ai violé ni bafoué ni trahi personne en retour. Nous protégeons de notre mieux les enfants autour de nous, nous poussons les obstacles qui se présentent sur leur route. Nous affrontons, avec courage, les questions qui se posent les unes après les autres. Nous défaisons la trame du silence avec nos petites mains, nous nous attaquons aux nœuds les plus coriaces avec patience. Il y aura toujours des nœuds. Et quand cette chemise d'orties sera finie, il y en aura une autre à détricoter et on reprendra l'ouvrage, les mains griffées, pleines de cloques. On pleurera, encore une fois, un torrent de larmes.

Le monde normal et l'autre lieu

Pour finir, une dernière petite analyse littéraire qui illustre ce que je viens d'évoquer dans les lignes précédentes. Si on trouve dans ces pages autant de références du monde anglophone, ce n'est pas que cette littérature se soit plus intéressée à la violence que d'autres. C'est simplement ce que j'ai eu sous la main, j'ai fait des études d'anglais. On peut trouver ces espaces ailleurs, ils sont partout.

Voici donc, sous la plume de Mary Gaitskill, un homme d'une quarantaine d'années qui nous raconte qu'il se fait du souci pour son fils de treize ans qui passe son temps à regarder des films gores et à jouer à des jeux vidéo de meurtre. Il a remarqué comment une sensation électrique parcourt son garçon quand il est face à des scènes de violence. Ce n'est pas simplement qu'il l'a remarqué mais il reconnaît cette sensation, il sait comment elle est, puisqu'il l'a longtemps ressentie lui-même. Il la ressent encore mais il a appris à la dominer.

Il nous raconte quand ça a commencé, au début de son adolescence, crescendo, depuis la fascination morbide pour l'ultraviolence jusqu'au jour où il a failli passer à l'acte. Une famille dysfonctionnelle, mais pas

plus que ça, des parents divorcés, une mère égoïste et superficielle. Des copains qui boivent, fument, se droguent un peu, sur fond d'imagerie de types qui coupent des gens à la tronçonneuse. C'était bien un monde violent, mais il remarquait que ses amis n'y prêtaient pas autant attention que lui, qu'il ne se passait pas pour eux quoi que ce soit de spécial au moment où une jeune femme apparaissait à l'écran poursuivie dans une rue sombre par un prédateur, alors que, pour lui, il se passait bien quelque chose. Ce frisson, cette électricité qu'il ressentait, il les retrouve chez son garçon adolescent.

Cet homme est aujourd'hui un prospère agent immobilier, marié avec une femme qu'il aime et avec qui il entretient une relation de confiance et de dialogue. Il lui a même parlé de son passé, de ses inclinations malsaines, et elle a accepté tout cela comme faisant partie d'un moment de jeunesse orageuse et meurtrie, comme la sienne, qui trouve refuge dans les excès de substances et de sexe (mais le narrateur sait qu'il ne s'agit pas exactement du même genre d'orage). Il nous décrit l'enfance de son fils, ses dessins de corps suppliciés, ses cauchemars, ainsi que les activités qu'il a essayé de mettre en place pour lutter contre ses tendances obsessionnelles. En même temps, ce récit est entrelacé avec celui du passé trouble du narrateur. C'est un drôle de mélange, on passe d'un sentiment à l'autre, de l'horreur naissante face à ce qui se profile dans le récit du passé (un jeune homme avec des fantasmes de meurtre qui décrit comment il s'approche peu à peu du passage à l'acte) à la tendresse devant les efforts de ce père attentionné qui essaie de montrer à son fils comment lancer un ballon ou pêcher à la ligne.

Il se souvient qu'il a toujours aimé les situations de secrète ambiguïté. Adolescent, il s'était promené la nuit dans des jardins, avait regardé par des fenêtres, s'était même penché très près d'une petite voisine qu'il observait dormir dans l'obscurité, à quelques centimètres, si près qu'il pouvait voir sa poitrine se soulever. Il cherchait à se retrouver dans le basculement qui le conduirait à cet endroit étrange, à cette dimension d'excitation et d'intensité qu'il appelle « l'autre lieu ».

Puis, un jour, il se retrouve en possession d'une arme. Il se met à faire du stop. Il est pris en voiture par une femme qu'il oblige, en la menaçant avec l'arme, à prendre la direction d'une maison abandonnée où il a l'idée de la tuer.

Le monde normal et l'autre lieu étaient en train de devenir le même monde, de manière à la fois rapide et lente, comme un accident de voiture est à la fois rapide et lent.

Elle commence par suivre les indications qu'il lui donne pour aller vers le lieu qu'il a choisi pour mettre son plan à exécution, et soudain s'arrête au bord de la route. Elle refuse de coopérer et lui dit que s'il veut la tuer

il n'a qu'à le faire tout de suite.

Elle se tourna vers moi à nouveau. Elle me regarda dans les yeux.

« Alors ? » dit-elle « Tu vas le faire ou pas ? »

Des mots sont apparus dans ma tête, comme sur un écriteau : « JE NE VEUX PAS ».

Elle se pencha en avant et mit les warnings. « Sors de ma voiture » dit-elle calmement « tu me fais perdre mon temps ».

Le sang-froid de la femme, ou simplement le fait qu'elle entre en interaction avec lui, le font sortir de sa dimension intérieure et, de retour dans la réalité, son désir retombe instantanément, il perd toute envie de passer à l'acte. Pour le lecteur aussi, à ce moment-là dans la voiture, les univers se superposent, on est à la fois dans la dimension de l'ombre et dans celle de la lumière, dans la répulsion et l'empathie.

Au cours de cet épisode, le protagoniste comprend qu'il est arrivé face à une limite dont le franchissement ferait basculer sa vie entière. C'est vraiment ça, le sens du passage à l'acte, cette transition infime qui change tout, en nous faisant passer du fantasme au réel. *Le monde normal et l'autre lieu étaient en train de devenir le même monde.* Pendant un instant ça semble possible, ça semble même inévitable, puisque tout a conduit jusqu'à cet instant. Puis soudain, ça semble infranchissable. Il n'ira pas plus loin. Il comprend aussi, obscurément, qu'il n'est pas le seul à connaître « l'autre côté ».

J'ai réalisé après qu'elle fut partie qu'elle aurait pu appeler la police, mais je sentais au fond de mes tripes qu'elle ne le ferait pas – dans l'autre lieu il n'y a pas de police, et c'est de là qu'elle venait.

Pendant longtemps, le visage de cette femme venue de l'ombre a continué à hanter notre narrateur. Et voici que, des années plus tard, il le retrouve non seulement dans ses visions à lui mais aussi dans celles de son fils. Il lui faut alors retracer son parcours afin de comprendre comment a émergé ce monde en lui. C'est pour cela qu'il a mis en place tout le système d'analyse qu'il nous raconte, pour essayer de trouver un accès qui lui donne prise sur la psyché du garçon. Il cherche des parades pour atténuer l'influence des facteurs aggravants. Faire une activité physique, qui ancre dans le réel, au lieu de regarder des vidéos qui sont comme la projection sur un écran de la fabrique mentale des fantasmes. Trouver des situations qui lui donnent confiance en lui. L'entourer d'amour sans l'étouffer. Il ne s'agit pas de tourner la page ou de tout changer, car on ne peut pas faire abstraction de cette dimension qui existera toujours, qui est constitutive. Il cherche comment aider son fils à dompter le monstre en lui. Et il ne le laissera pas tomber.

Quelque part en lui, il y a l'autre lieu. C'est calme pour l'instant, mais je sais que c'est là. Je sais aussi qu'il ne sera pas seul avec ça. Il ne saura pas

que je suis là avec lui, car nous n'évoquerons jamais le sujet. Mais je serai là. Il ne sera pas seul avec ça.

Il ne sera pas seul avec ça. Chaque fois que je relis ce final, je pleure.
Il ne dira pas à son fils qu'il sera à ses côtés pour lutter contre cette chose innommable qui les habite. Mais il sera là. Il s'en fait la promesse. Il nous la fait à nous, inconnus dépositaires de cette étrange confession. Ce qui me fait pleurer, je crois, c'est la possibilité de cette autre dimension invisible qui n'est plus cette fois menace et horreur mais une dimension d'amour. Je crois moi aussi en l'existence de cette secrète bienveillance. Je la pratique moi-même quand cela m'est possible, comme une revanche contre le mal qui m'a été fait en silence. Et je sais que d'autres gens du peuple des ombres font la même chose, chacun et chacune dans le coin où il lui a été donné de vivre.

Le pays des ténèbres

Cet autre lieu, pour moi, c'est un pays voisin. C'est comme dans la littérature fantastique, un monde qui se trouve juste à côté du nôtre, superposé au nôtre même, une sorte de quatrième dimension. On y est précipité une première fois et on ne peut plus ensuite en sortir, dès qu'une ombre se profile, on y retourne, malgré soi.
Il m'arrive de rencontrer des gens qui ont été ou qui vont dans ce pays de ténèbres. Je les reconnais, il y a quelque chose dans leurs yeux. Je crois qu'ils voient aussi cela en moi. C'est une reconnaissance silencieuse, dont on ne peut pas parler. On ne saurait pas quoi dire. Et ce n'est pas la peine non plus. Qu'est-ce qu'on dirait si on pouvait dire quelque chose ?
Il y a ce type qui vit près de chez moi. C'est un ancien *pandillero* qui est revenu vivre dans son village. Il cultive la terre, s'occupe d'un terrain de son père où pâturent des vaches. Quelquefois il passe dans un vieux pick-up vert cabossé, quelquefois il est à pied. On se croise de temps en temps. Parfois on est l'un en face de l'autre dans le minibus qui nous conduit à la ville la plus proche. Il a des tatouages partout, jusque dans le cou, jusque sous les yeux. Il a à peu près mon âge. Nous ne sommes pas du même monde. Je ne sais pas où il est allé. Il ne sait pas non plus où je suis allée, moi. Pourtant, quand on échange quelques mots de politesse sur le temps qu'il fait, je lis dans son regard comme si je regardais des poissons nager sous la surface d'un lac. Et lui aussi me lit comme un livre ouvert, un livre écrit dans une langue qu'il n'est pas sûr de comprendre mais qui lui parle quand même clairement. Je ne peux pas deviner ce

qu'on lui a fait exactement, ni ce qu'il a dû faire pour oublier un peu ce qu'on lui avait fait, mais je sais qu'il est le fantôme d'un vivant qui n'a pas eu sa chance. Je ne peux pas être sûre, mais j'ai l'impression qu'il sait cela de moi, lui aussi. Ce n'est pas triste. C'est juste une évidence un peu étrange avec laquelle on vit. Nous avons cela en commun, cet indicible, qui ne fait pas pour autant de nous des gens capables de devenir amis ou quoi que ce soit.

On apprend à vivre en sachant que ce monde sera toujours là, au détour du chemin.

C'est un monde où victime et bourreau sont réunis. Je crois que ce sont les mêmes ténèbres, ou presque les mêmes. C'est un monde où l'on ne peut pas ignorer le mal. Il est là, partout, il change la couleur et la saveur de toute chose. L'ignorer ou l'oublier n'est pas une option, car plus on le fuit, plus vite il vous rattrape. Mais on peut se maintenir au bord sans y pénétrer. Apprendre à rester sur le seuil de ce monde, voilà le défi, marcher comme des funambules sur le fil de nos destinées. Trébucher mais, encore une fois, ne pas tomber. Ne pas tomber. Ne pas tomber.

Œuvres citées

Quand la traduction française des citations des œuvres n'est pas précisée, elle est de l'autrice.

Livres

Dorothy Allison, *L'Histoire de Bone,* traduit de l'anglais par Michèle Valencia, © 10/18, 1999

Christine Angot, *Le Voyage dans l'Est,* © Flammarion, 2021

Bernardo Atxaga, *Obabakoak*, traduit de l'espagnol par André Gabastou, © Christian Bourgois éditeur, 1991

William Blake, *The Complete Poems*, © Penguin classics, 1978

Emmanuel Carrère, *L'Adversaire*, © P.O.L, 2000

Varlam Chalamov, *Souvenirs de la Kolyma*, © Éditions Verdier, 2022 pour la traduction du russe par Anne-Marie Tatsis-Botton

Ludovic Degroote, *Un petit viol*, © Champ Vallon, 2009

Gilles Deleuze, *Critique et clinique,* Minuit, 1993

Virginie Despentes, *King Kong théorie,* © Éditions Grasset & Fasquelle, 2006

Didier Eribon, *Retour à Reims*, Fayard, 2009

Annie Ernaux, *Mémoire de fille,* © Éditions Gallimard, 2016

David Foster Wallace, *Both Flesh and Not : Essays,* Little Brown, 2012

Mary Gaitskill, « The other place », *The New Yorker*, février 2011

Jean Hatzfeld, *Une saison de machettes*, Seuil, 2003.

Maylis de Kerangal, *À ce stade de la nuit,* © Éditions Gallimard, 2015

Toni Morrison, *L'Œil le plus bleu,* traduit de l'anglais (États-Unis) par Jean Guiloineau, © Christian Bourgois éditeur, 1994

Vladimir Nabokov, *Lolita,* traduit de l'anglais par Maurice Couturier, © Éditions Gallimard, 2001, ©Vladimir Nabokov, 1955, avec l'autorisation

de The Wylie Agency (UK)
Bernard Noël, *Le Livre de l'oubli*, P.O.L, 2012
Antonio Ortuño, *La vaga ambición*, Páginas de espuma, 2017
Alejandra Pizarnik, *Poesía completa*, Lumen, 2011
Jacques Prévert, « La lessive », extrait du recueil *Paroles*, © Éditions Gallimard, 1949 (publié initialement par *Le Point du jour* en 1946)
Diana J. Torres, *Pornoterrorisme*, traduit de l'espagnol par Hartzea López Arana, Gatuzain, 2012
Virginia Woolf, *Moments of Being,* Ed. Jeanne Schulkind, Harcourt Brace & Company, 1985

Articles

« À propos d'un procès », pétition publiée dans *Le Monde* le 26 janvier 1977 signée, entre autres, par Aragon, Barthes, Beauvoir, Sartre, Guattari, Deleuze, Chéreau, Leiris, Mascolo, Sollers, Glucksmann, Lang et reprise le 27 janvier par *Libération*. En mai 1977, *Le Monde* publie une seconde tribune qui réclame l'abrogation des lois réprimant les relations sexuelles entre adultes et mineurs signée par les mêmes en ajoutant Michel Foucault et Françoise Dolto
April Ayers Lawson, « The trouble with rape », *Granta*, 5 décembre 2018
Jean Beveraggi, « 7 ans de calvaire pour une fillette », *Le Dauphiné libéré*, juin 2000
Lucien Dautriat, « Neige, c'est l'adorable prénom du premier bébé né au Forest de Vars depuis 47 ans », *Le Dauphiné libéré*, 3 juin 1977
« Plus de peur que de mal », *La Tribune républicaine du pays de Gex*, 11 mars 1993
Jenny Diski, « *Tiger, Tiger* by Margaux Fragoso – review », *The Guardian*, 11 avril 2011
Lorraine de Foucher, « À l'hôpital psychiatrique de Ville-Évrard, les violeurs en thérapie », *Le Monde*, 17 avril 2021
Marianne Juillard, Odile Timbart, « Les condamnations pour violences sexuelles », *Infostat justice*, septembre 2018
Raphaëlle Leyris, entretien avec l'anthropologue Dorothée Dussy, *Le Monde*, 12 septembre 2021
Paul Tough, « The poverty clinic », *The New Yorker,* 14 mars 2011

Radio

Dialogue de Guy Hocquenghem, Michel Foucault et Jean Danet tenu au

cours d'une émission de France Culture de 1978 et ensuite publié dans les œuvres complètes de Foucault

Charlotte Pudlowski, *Ou peut-être une nuit*, Louie Media, série de sept podcasts, sept.-oct. 2020

Films

Guillaume Massart, *La Liberté*, Triptyque Films, Films de Force Majeure, 2017

Tim Roth, *The War Zone*, Film4, Portobello Pictures, Fandango et Mikado, 1999

Céline Sciamma, *Petite Maman*, Lilies Films, 2020

DE LA MÊME AUTRICE

chez d'autres éditeurs

Le Camion, Christophe Lucquin éditeur, 2018

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6e
www.pol-editeur.com

Cette édition électronique du livre *Triste tigre* de Neige Sinno a été réalisée le 14 juin 2023 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage (ISBN : 9782818058268)
Code produit : U57920 - ISBN : 9782818058275 - Numéro d'édition : 599396

Le format ePub a été préparé par Isako
www.isako.com
à partir de l'édition papier du même ouvrage.

Achevé d'imprimer en mai 2023
par Normandie Roto Impression s.a.s.
N° d'édition : 599393
Dépôt légal : août 2023

Imprimé en France

Table des matières